

Bonne à tout faire :
Si je savais lire, je lirais et écrirais
un livre par jour

Antoine BOTTI

DÉDICACE

« Il est vraiment bien ton livre papa. Tu devrais le vendre. »
Je jetais négligemment de l'encre sur des lignes qui en
faisaient des pages. J'étais un écrivain.
Tu as fait de moi un écrivain.

À ELMY B

REMERCIEMENTS

Infinie reconnaissance à toi Christiane BREMONT, ancienne collègue et amie pour tes conseils avisés et ton soutien.

À toi aussi, ami proche ou lointain qui un jour, a goûté quelques lignes de l'ouvrage alors en gestation sans les recracher, je dis merci.

PREMIÈRE PARTIE

BONNE À TOUT FAIRE

1 LE JOUR OÙ MA MÈRE AURAIT DÛ DIRE NON...

Tout commence un dimanche matin sur la place du marché de mon village. Ce village où je suis née, mais qui n'est pas celui de mes parents.

Eux, ils sont originaires du centre du pays. Là-bas la terre est rare et sèche. Ils n'ont pas voulu subir le destin qui était déjà celui de leurs parents. Le destin auquel ils n'auraient pas dû échapper. Ils ont décidé de se déplacer dans cette partie est du pays où la terre est plus généreuse. On dit aussi que les habitants y sont plus fainéants, ce qui laisse la possibilité aux autres, ceux qui viennent d'ailleurs de mieux s'en sortir. Et même faire fortune. Ici, les autres, c'est nous. La fortune, on en est loin.

Nous vivons dans un campement à dix kilomètres du village. C'est en réalité là que je suis née. Mon père a obtenu la location d'une portion de terre sur laquelle nous plantons beaucoup de choses, mais surtout des bananiers, de l'aubergine, du piment, de la tomate de l'igname. On s'en nourrit directement et on vend une partie sur le marché du village pour avoir un peu d'argent.

Nous travaillons dans les plantations de cacaoyers de Papa N'Goran. C'est le patron.

Quand il vend son cacao, il donne sa paie à papa en déduisant le prix de la location de la portion qui nous abrite et nous nourrit.

J'ai deux petits frères, Kakou et Kwam qui sont nés aussi dans le campement.

C'est surtout maman qui s'occupe de nous parce que papa n'a pas trop de temps. Il doit surveiller et entretenir les plantations du patron qui sont nombreuses et vastes. Tantôt il faut désherber, tantôt enlever les gourmands (les jeunes branches qui poussent sur le tronc).

Au moment de la cueillette, nous sommes tous mobilisés, mais pour l'entretien habituel, c'est l'affaire de papa. Alors, il est souvent loin de la case. Heureusement que maman est là pour nous surveiller et nous donner à manger. Comme mes frères sont encore trop petits, c'est moi qui les garde quand maman est trop occupée. Parfois je l'aide dans les plantations.

Le dimanche, nous allons tous au marché du village pour vendre nos productions. C'est un jour spécial. Nous changeons d'habits pour prendre ceux qui ne servent que ce jour-là et les jours de fête.

Nous nous levons tôt pour être les premiers sur la place du marché et bénéficier d'un bon emplacement. Pour la route, c'est toujours le même rituel. Maman porte au dos, Kwam qui est encore bébé. Mon père quant à lui, c'est Kakou qu'il a au

dos quand celui-ci montre des signes de fatigue et ne veut plus marcher.

Papa, maman et moi, nous portons chacun un sac plus ou moins gros sur la tête en fonction de nos forces. À chaque fois j'ai l'impression de me faire avoir et d'en porter plus que je ne peux. Je dois serrer les dents pour tenir la cadence jusqu'au village. Arrivés au marché, nous étalons les produits sur un pagne en faisant des tas. Nous attendons ensuite que les clients arrivent et pendant ce temps, papa va à l'église. Il dit qu'il prie pour chacun d'entre nous et qu'il n'est pas nécessaire qu'on y soit tous en même temps. Ses prières marchent toujours bien car on arrive à chaque fois à tout vendre. Heureusement car ce serait vraiment dommage de revenir au campement en étant encore chargé.

En général quand le soleil arrive tout en haut du ciel, nous avons tout vendu. Nous achetons alors de l'huile, du pain, des boîtes de sardines, du sel, un peu de poisson sec et nous repartons au campement.

Ça, c'est ma vie de tous les dimanches. C'est là qu'un jour, elle est arrivée. Elle a acheté tous nos produits. Mais elle ne s'est pas arrêtée là.

– Qu'est-ce qu'elle fait ta fille, elle va à l'école ?
Ma mère surprise par la question, met un peu de temps à répondre.

– Non, elle m'aide au campement. On n'a pas les moyens de la mettre à l'école et, de toutes les façons, elle est bien plus utile au campement.

Évidemment, ma mère ne dit pas la vérité car elle m'a toujours dit qu'elle ne souhaitait pas que je sois comme elle qui est totalement illettrée.

– C'est dommage de laisser ta fille ainsi sans instruction. Ce n'est pas la première fois que je vous vois ici et je trouve qu'elle est bien plus intelligente que tous les enfants que je croise ici.

Ma mère acquiesce.

– Oui, elle est intelligente et courageuse.

– Je propose de te rendre service, je veux la prendre avec moi pour lui donner une éducation. Tu verras quand elle sera grande et bien éduquée, elle t'aidera beaucoup plus.

Je vois nettement des scintillements dans les yeux de ma mère même si elle essaie de cacher son émotion.

Je connais ce frémissement au coin de ses lèvres qu'elle ne peut réprimer quand elle apprend une nouvelle qui la réjouit.

– Je vais en parler avec son père car je ne peux pas prendre une telle décision toute seule.

– On repart sur Abidjan demain matin, donc donnez-moi votre réponse rapidement pour qu'on l'emmène avec nous.

Mme Konan est une grande dame du village qui vit à la capitale. Tout le monde la connaît et la respecte avec toute la courbette qui sied à son rang. C'est la femme du fils du chef du village et du canton. Elle et son mari reviennent au village régulièrement pour les fêtes et les funérailles. Et quand ils sont là, tout le monde le sait car ils sont les seuls à arriver dans le

village en voiture personnelle. Ils ne font pas partie du monde commun. Tous ceux qui sont obligés d'attendre qu'un car daigne bien venir dans le village. Il faut parfois prier un chauffeur des heures durant et lui montrer qu'il y a assez de monde pour remplir son car pour qu'il accepte de venir jusqu'ici. Il emballe alors son monde dans plusieurs couches d'épaisses poussières avant d'aller le recracher dans la ville préfecture.

Mes parents, eux n'ont jamais connu la ville autrement qu'en la traversant pour aller d'un village à un autre, d'un campement à un autre. Ils en ont peur autant qu'ils la fantasment. Alors, les doutes de ma mère n'ont tenu que le temps que mon père arrive de l'église vers treize heures. Le fantasme a vite vaincu les doutes. Maman n'a aucun mal à faire tomber ceux de papa.

Pliée, emballée, l'affaire est faite en quelques minutes. Personne ne me demande si je suis prête à quitter ma famille pour aller affronter l'inconnu de la ville.

Dans la foulée, la décision est prise d'aller trouver madame Konan pour lui dire de me prendre. Les pas de mes parents sont rapides et décidés alors que les miens sont fébriles et chaotiques. Je perds visiblement du terrain sur ma famille qui m'a déjà abandonnée. Le fossé se creuse et je me sens dégringoler de plus en plus profondément dans les abysses.

Cinq petites minutes ont suffi pour rallier la cour du chef du village où résident madame Konan et sa famille.

– Ah vous voilà, je savais que vous accepteriez
Elle nous a vite repérés en arrivant dans cette foule de courtisans qui rivalisent tous, de compliments et de courbettes. C'est comme si elle nous attendait.

– Votre fille sera une vraie lady et vous me remercirez. Faites-moi confiance.

Une telle décision ne mériterait-elle pas qu'on soit assis et qu'on discute des tenants et aboutissants, puis qu'on prenne un temps de réflexion avant de donner une décision définitive ? Mais entre madame Konan qui dégage une assurance propre à ces personnes auxquelles la vie a toujours souri, et mes parents qui eux, ont pris l'habitude de toujours baisser la tête, le match est plus que déséquilibré. Je comprends que j'ai un gros problème, je suis la balle qui est au centre du jeu, mais à laquelle personne ne fait attention.

– Préparez ses affaires et amenez-la pour demain dix heures. Nous partons pour Abidjan au plus tard à onze heures.

Seule madame Konan a la parole. Mes parents sourient, baissent la tête et remercient. Nous partons.

Tout le chemin du retour se fait dans un silence lourd, comme si quelque chose de douloureux, auquel on ne pouvait échapper, nous attendait. J'ai des semelles de plomb et la tête bouillonnante. Des larmes perlent discrètement sur mon visage. Je les écrase aussitôt, mais progressivement mon visage est inondé. La seule chose que j'arrive encore à contenir c'est le cri qui est coincé dans mon gosier et qui grossit à chaque pas. Je sais que mes parents savent exactement ce qu'il se passe, mais ils ne veulent pas affronter mon regard. Je marche une vingtaine de mètres derrière. La distance ne se maintient que parce qu'ils ralentissent leurs pas pour se mettre un tant soit peu à mon diapason.

Arrivés au campement, je m'assois sur un tronc d'arbre mort. C'est notre terrain de jeu favori avec mon petit frère Kakou. Ce fut un grand arbre qui dominait tous les autres par sa taille. Mon père m'a dit que le patron disait qu'il faisait trop d'ombre aux pieds de cacaoyers qui n'arrivaient plus à s'épanouir. Il a donc fallu l'abattre. En tombant, il en a pourtant écrasé un certain nombre.

Mon frère Kakou et moi, nous aimons grimper sur ce géant défait par de multiples coups de hache portés par notre père. Nous courons sur son long tronc et faisons de la balançoire sur ses branches vigoureuses et souples à la fois.

Mes parents sont entrés dans la case. J'entends d'ici des bribes de leur discussion de plus en plus vive. Il semblerait que maman ait du remords et veuille

revenir sur sa décision et que papa qui s'était fait convaincre sans trop batailler, souhaite maintenant que je parte avec cette dame. Peu à peu, je n'ai plus rien entendu. Le ton s'est apaisé visiblement avec un consensus que j'espère me sera favorable.

Au bout d'un moment, maman sort pour venir s'asseoir à côté de moi. Elle m'entoure de ses bras et je me laisse faire. J'aime ce contact avec maman qui vient toujours après la tempête. Papa fait souffler la tempête sur nous quand on a fait des bêtises et maman vient par ses câlins les éteindre. Cette fois je n'ai fait aucune bêtise et je sens le souffle de l'ouragan dans ma tête.

Maman a dit à la dame que je devais avoir entre dix et onze ans. Comment à cet âge si jeune, peut-on quitter ses parents pour un autre monde.

Mère m'explique que je dois partir pour ne pas finir comme elle et papa à vivre dans la misère dans un campement. C'est là que pour la première fois, j'ai compris que les adultes et les enfants ne voient pas les choses de la même façon. Moi j'aime cette vie et mes deux parents sont mes modèles. Je les admire comme ils sont et je ne rêve que d'être comme eux, mais eux me demandent de changer de rêve.

Maman me répète encore que le pire qui puisse arriver à une personne de nos jours, c'est d'être analphabète. Et qu'ils sont dans cette situation qu'ils ne peuvent souhaiter pour moi. Ils ne m'ont pas mise à l'école par manque de moyens et qu'elle est trop loin du campement. Ils ne pouvaient pas m'y

emmener et aller me rechercher tous les jours à cause de leur travail.

Elle me dit que je suis l'espoir de la famille pour qu'elle sorte de sa condition. Qu'en ma qualité d'aînée, si je réussis à m'en sortir, mes deux frères s'en sortiront aussi et la famille sera sauvée de la misère.

L'après-midi passe très vite comme si le temps lui aussi, avait décidé de se mettre du côté de tous ceux qui veulent absolument me faire disparaître d'ici.

À la nuit tombée, nous mangeons le pain ramené du village avec une boîte de sardine à l'huile. Puis ma mère rassemble mes affaires. Il n'y a pas grand-chose car au campement on n'a pas besoin de se changer tous les jours. On porte les mêmes vêtements toute la semaine, sauf le dimanche pour aller au village.

La nuit tombe vite et on se couche tôt. C'est ainsi au campement. Il n'y a pas d'occupation de nuit et les animaux sauvages dont certains peuvent être dangereux, rôdent.

Notre case est faite d'une seule pièce. Mes parents ont tendu un rideau pour séparer leur couchette du reste de la pièce où mes frères et moi dormons sur des nattes. Mon père, pour la première fois m'a serrée dans ses bras. J'entends son cœur battre de plus en plus fort dans sa poitrine dure comme du bois sec. Il tremble même un peu. Je crois qu'il est au bord des larmes. Maman en fait de même. Puis ils

passent derrière le rideau. Et tout le monde s'endort ; du moins presque.

Je cherche vainement le sommeil, mais mon cerveau a des envies d'ailleurs. Il me fait passer d'une idée à une autre à une vitesse qui me donne le tournis. Mon corps est tendu. Je le sens exténué, mais le repos dont il aurait tant besoin est ailleurs. Le temps cette fois-ci, a pris toutes ses dispositions pour me rendre la nuit interminable. J'aurais préféré une après-midi plus longue.

Aux premiers chants des coqs qui annoncent l'arrivée prochaine du jour, mon père se lève le premier, bientôt suivi par maman.

Ils vont soulager leur vessie dehors et reviennent. Ma mère m'effleure l'épaule. C'est le signal que je dois me lever aussi.

Elle me fait passer derrière le rideau et me dit de m'asseoir à côté d'elle sur le lit en bois qui grince sous notre poids. C'est un lit que papa a confectionné avec les branches coupées ici et là autour de la case. Mon père est assis en face de nous sur un tabouret très bas, les bras croisés. Il regarde le sol.

La nuit est à présent calme. Les coqs se sont tus. C'est maman qui commence. Je distingue à peine son visage dans la lumière jaune pâle diffusée par la seule lampe à pétrole de la case.

– Soit respectueuse ma fille comme on t'a éduquée. Écoute ce qu'on te dit pour apprendre des autres. C'est un déchirement pour notre famille de t'envoyer

si loin, mais tu es notre sacrifice. Les gens pauvres comme nous ne réalisent pas leurs rêves sans sacrifice. Nous prions Dieu pour que tu réalises tes rêves et les nôtres. Je sais déjà que tu vas me manquer ici à la maison car tu m'aidais beaucoup, mais c'est ma part de sacrifice que d'accepter cela.

Puis papa, toujours les bras croisés et tête baissée, prend la parole.

— J'ai souvent eu honte, ma fille, de te voir ici tous les jours avec nous, alors que tu pourrais être à l'école pour recevoir une bonne éducation. Cette dame c'est le Bon Dieu qui nous l'a amenée. Hier à l'église j'ai prié pour chacun d'entre nous comme je le fais à chaque fois pour qu'on ait de la chance et qu'il ne nous arrive rien de grave. Je remercie le seigneur de m'avoir écouté.

Tu vas partir, mais madame Konan revient assez souvent au village, donc tu pourras revenir avec elle pour nous rendre visite. C'est aussi cela qui nous rassure. Notre vie ici est dure et nous voulons autre chose pour toi et tes frères que nous ne pouvons vous offrir.

En parlant, papa lève de temps en temps la tête vers moi. Moi, je garde la mienne baissée. C'est un signe de respect que de ne pas regarder les adultes dans les yeux. Cela fait partie des conseils qu'ils m'ont toujours donnés.

— Je te donne cinq mille francs que tu vas garder avec toi pour t'acheter ce que tu veux quand tu seras à Abidjan. Je donnerai dix mille francs à madame Konan pour la remercier et dix mille francs pour

qu'elle les garde pour toi. Elle te remettra cet argent chaque fois que tu auras besoin de quelque chose. C'est là toute notre économie, mais c'est la part d'effort que nous devons tous faire pour t'accompagner.

Les premières lueurs du jour commencent à filtrer au travers des ouvertures de la case. Les conseils et les embrassades durent encore un temps. Je ne sais pas quoi penser de tout cela. Hier je ressentais un mélange de peur et de colère. La colère s'est progressivement estompée pour nourrir la peur qui, elle, ne fait que grossir. Ici au campement, je connais les règles. C'est mon milieu. Un milieu dans lequel on n'est jamais bien loin les uns des autres. C'est même l'une des règles de survie que papa et maman nous ont enseignées très tôt. Il peut à tout moment arriver une attaque d'animaux sauvages, une morsure de serpent. Un cri suffit pour que le secours arrive. Là, je vais partir. C'est la première fois que je vais quitter ma famille, la vie sauvage que j'ai toujours connue et que j'aime. Ce monde inconnu qui m'attend me fait peur, mais ma mère en me serrant dans ses bras, me chuchote à l'oreille avec insistance que je suis maintenant une grande fille et que je dois agir comme telle.

Au bout d'un moment, mon père décide qu'il est temps de chauffer l'eau pour se laver et commencer à se préparer pour le départ.

Pendant que maman fait le feu, papa va couper deux régimes de bananes et au passage ramène trois gros ananas.

Maman m'a mis de l'eau chaude dans un seau. Je me lave. Papa et maman finissent de se laver à leur tour. On réveille mes petits frères. Maman les lave rapidement pour qu'on prenne ensemble le petit déjeuner. Le reste du pain de la veille fait l'affaire.

Nous avons tous revêtu nos vêtements de la veille. Aujourd'hui est un grand jour, comme le jour du Seigneur.

Maman cueille quelques aubergines, tomates et autres piments, puis nous revoilà en route pour le village. Je porte mon maigre bagage qui m'accompagnera dans mon aventure citadine. Il se résume en un sac plastique contenant deux vieux T-shirts et une robe déchirée qui ne devrait pas y être, mais il faut quand même que mon attelage donne l'impression d'une certaine consistance. Un trop maigre bagage pour un si long voyage c'est humiliant.

Mon père et ma mère portent au dos chacun de mes petits frères et sur la tête, les colis pour ma bienfaitrice. Il y en a au moins autant que ce qu'on emmène chaque dimanche pour la vente au marché.

Papa est devant, moi, au milieu et maman ferme la marche. Nous marchons en suivant l'allure vive de papa sur ce chemin, une espèce de ficelle de sillon qui s'est creusé au fil du temps à coup de butoirs de pas sans cesse renouvelés. Il serpente ainsi à travers

forêts, champs de cacaoyer et rizières. Ce matin il semble interminable.

Les jambes sont trempées jusqu'aux genoux par la fraîche rosée matinale, mais personne ne se plaint. On se contente de marcher, de souffrir en silence.

Nous arrivons bien plus tôt que prévu. Pour mes parents, la notion du temps se limite au matin, midi, soir et nuit. Mme Konan avait demandé de venir le matin au plus tard à dix heures. Elle ne s'attendait pas à nous voir si tôt.

Elle vient à peine de se réveiller. On est assis dans un coin de la cour. Elle jette un regard lointain sur nous sans nous accorder la moindre attention.

La demeure de la famille Konan se compose d'une grande cour qui forme un carré avec cinq bâtiments. La plus grande maison, plus traditionnelle et un peu défraîchie, est habitée par le patriarche et ses quatre femmes. Trois petites maisons plus modernes sont la propriété de ses garçons qui vivent tous en ville. L'état de celles-ci montre qu'ils ont tous, une bonne situation.

Le dernier bâtiment sert de cuisine à toutes les autres. Elle est plus longue et dispose de quatre portes d'entrée donnant toutes sur la cour centrale.

Après une attente interminable, Mme Konan s'intéresse enfin à nous et nous adresse un bonjour de loin, puis se retire à nouveau dans sa maison. Nous assistons au défilé des courtisans qui entrent et

sortent, certains, la mine fermée et d'autres avec le sourire selon qu'ils ont eu grâce ou mauvaise fortune dans leurs quêtes. Ils savent tous que le couple vient en général pour le week-end et repart le lundi. C'est donc là, la requête de la dernière chance avant qu'un prochain deuil ne ramène ces citadins privilégiés ici. Je lis clairement sur le visage de mes parents la satisfaction des élus. Ceux que le sort a tirés du chapeau sans qu'ils aient eu à quémander quoi que ce soit. Leur fille a été choisie par cette femme qui a tant de sollicitations. Elle va recevoir une éducation de grande dame. Et un jour, ce sera elle qui sera le centre du monde comme l'est madame Konan, si elle trouve un bon mari.

Nous suivons Mme Konan et son mari du regard quand ils sortent enfin de la maison, tous les deux, bien endimanchés. Ils s'engouffrent dans la cour voisine, puis dans une autre, probablement pour dire au revoir aux oncles.

Après leur tournée d'adieu, ils viennent enfin vers nous, précédés par un halo de parfum qui marque clairement le fossé entre eux et nous.

– Elle est prête pour le départ ?

Mes parents répondent en chœur

– Oui, elle est prête.

Mon père enchaîne aussitôt

– Nous tenons encore à vous remercier pour tout ce que vous faites pour nous.

– Pas de quoi. C'est normal.

– Nous avons amené quelques colis pour vous. Maman déballe tous les produits dont la famille va se priver sous les yeux enchantés de Mme Konan et son mari.

Papa donne aussi les vingt mille francs comme prévu en expliquant bien que dix mille sont pour mes besoins futurs. Ils remercient mes parents et leur disent de mettre les colis près de la voiture. Elle est garée sous le grand bougainvillier qui se tient majestueux au centre de la cour.

La voiture, toutes portières ouvertes, est en train de se faire astiquer par un jeune homme.

En voyant ainsi la voiture, la peur qui m'habite depuis la veille ne fait qu'empirer. Je respire maintenant par à-coups en essayant de ne rien montrer à mes parents. Mais mon visage, mon corps tout entier me trahissent. Maman me serre contre elle. Elle n'est pas dupe. Une mère a des antennes qui lui permettent de capter les choses qui dépassent presque toujours les pères.

– Tout va bien se passer ma fille
J'essaie de dire quelque chose qui puisse la rassurer, mais les mots ne sortent pas. Je sais que si j'ouvre la bouche, c'est un cri de douleur qui va jaillir. Alors je me tais et me colle un peu plus à elle en faisant signe de la tête que j'ai compris. Il faut donner l'illusion que tout va bien.

Au bout d'un moment, tout s'accélère d'un coup. Mme Konan et son mari montent dans la voiture à l'avant et me disent de monter à l'arrière en même

temps que deux autres personnes. Mon père et ma mère ont à peine le temps de me faire leur adieu. Ma mère me glisse furtivement à l'oreille « il faut prier Dieu tous les jours ma fille. On va prier pour toi aussi»

La voiture démarre, m'éloignant des seuls visages qui me sont familiers. Je n'ai pas eu le temps de dire au revoir à mes petits frères. Je me demande même si le sac plastique contenant mes affaires a bien été chargé dans la voiture.

Je comprends très vite que le voyage va être long et pénible. Je ne sais pas combien de temps il faut, pour aller du village jusqu'à la capitale, mais je vois déjà que je vais souffrir le martyre.

Derrière, j'occupe la place du milieu. Celle qu'on attribue toujours aux enfants ou aux adultes qui ont le malheur d'être maigres. J'ai à peine de quoi poser une fesse. Je suis assise en biais, une épaule collée au dossier du siège et l'autre sur l'épaule de ma voisine. Mes deux voisines de part et d'autre semblent être des jumelles. Deux dames de forte corpulence qui m'écrasent entre elles comme si elles tenaient à me punir d'un crime imaginaire. J'ai appris plus tard qu'il y avait des pays anciens où l'on écartelait les condamnés pour les exécuter. Pour moi ici, c'est l'inverse. J'ai l'impression que mes deux bourreaux ont reçu la consigne de me comprimer jusqu'à l'éclatement ; et elles y mettent tout le zèle nécessaire. Elles ne font aucun effort pour me faire un minimum de place. Je crains malheureusement qu'elles ne puissent faire autrement non plus.

Dans leur conversation, je saisis qu'elles sont venues en week-end dans leur village par les transports en commun et profitent de la voiture de Mme Konan et son mari pour le retour.

On roule depuis plus de deux heures sur cette route cabossée et sûrement rancunière qui fait payer à ses usagers son abandon par les autorités. J'ai le corps douloureux et la vessie qui menace d'éclater. Quelques gouttes d'urines ont déjà échappé à ma vigilance. C'est donc avec un grand soulagement que je vois la voiture s'immobiliser peu après la ville d'Adzopé. À peine la voiture amorce son approche délicate sur le bas-côté que l'on est envahi par les vendeuses de boissons fraîches et de nourriture de toute sorte.

Mes voisines plus préoccupées par leurs ventres à remplir commencent d'abord à faire la cour aux vendeuses de maïs braisé avant de descendre lourdement de la voiture, me libérant enfin pour que je file vers les buissons pour me soulager. Il faut faire attention à chaque pas posé car le sol est jonché d'excréments qui sont heureusement balisés par les petits mouchoirs en papier qui ont servi à ceux qui ont commis ces forfaits pour se nettoyer. Et plus bruyamment encore par les mouches qui alertent par leur envol quand on s'en approche.

La voiture repart. Je me sens enfin plus légère à ma place étriquée, mais avec un nouveau problème, heureusement, passer. Mes voisines ont fait provision de maïs, de bananes braisées et autres

arachides. À chaque poignée portée à la bouche, je reçois un grand coup de coude dans la tête. Un coup à gauche, un coup à droite. L'équilibre est parfait entre ces deux fausses jumelles pour m'infliger cette nouvelle sentence plus qu'injuste.

À les voir manger ainsi, je ne peux m'empêcher de penser à la nuée de mouches qui suivaient les vendeuses et celles qui picoraient les excréments. Il n'y a aucun doute qu'elles sont toutes de la même famille et partagent de ce fait le même régime alimentaire. Cela me donne la nausée. Mes voisines, elles, sont à mille lieues de ces considérations-là.

Au bout de quatre longues heures, nous arrivons enfin à Abidjan. Je ne vois pas grand-chose du paysage qui défile dehors par la faute de mes voisines qui occultent largement mon champ de vision. Mais ce mélange d'odeurs de carburant brûlé, de poussière et de fritures renseigne clairement sur ce qu'il se passe dehors. Nous sommes bien dans la capitale.

Monsieur Konan sort du trafic et range la voiture sur le côté. Il fait descendre mes deux voisines. Elles doivent emprunter les wôrôwôrôs (les taxis de sous-catégorie) pour se rendre dans leur quartier respectif.

Je peux enfin admirer le spectacle. À la fois fantastique et angoissant. De grandes maisons, des voitures qui se disputent la route rendue maigre par les marchands de pacotilles, la foule qui ressemble à un monstre tentaculaire sans forme. J'ouvre la bouche pour humer l'air chargé. Ce n'est sûrement

pas bon pour la santé, mais je l'aime. J'en veux encore et encore. J'en remplis mes poumons et le garde en moi quelques secondes. Cela me donne l'impression de faire entrer la ville en moi. Je me remplis de ville pour mieux devenir citadine.

Emportée par ce spectacle, je suis incapable de dire combien de temps nous avons encore roulé. Je suis brusquement réveillée par l'arrêt de la voiture. Voilà, nous y sommes. C'est ici qu'est désormais ma maison. La maison de l'horreur.

2 LE JOUR OÙ COMMENCE MA NOUVELLE VIE

La voiture s'arrête devant un portail imposant, dans un mur tellement haut qu'il donne l'impression de fleureter avec les nuages. Je balade mon regard autour de moi, toutes les autres maisons sont entourées de murs aussi hauts.

Un coup de klaxon, et le portail s'ouvre, tracté par un jeune en short bleu et un maillot de joueur de foot.

La voiture rentre dans la cour et un autre jeune-homme arrive suivi par trois jeunes filles. Tout le monde souhaite la bonne arrivée au couple et la voiture est aussitôt déchargée par les garçons.

La curiosité se lit sur tous les visages à mon égard. C'est l'une des filles, la plus jeune, un peu plus grande que moi qui demande,

– C'est qui celle-là maman ?

– C'est une fille qu'on ramène du village pour nous aider

– Elle s'appelle comment ?

– Je ne sais pas, demande-lui

Le regard de la fillette se tourne vers moi.

– Aya, je m'appelle Aya

Je me réjouis en silence de la présence de cette fille. Elle semble avoir mon âge, je la vois déjà comme une amie malgré la difficulté à cerner tous ces gens autour de moi. Je ne sais vraiment pas quoi penser d'eux. Ils ne montrent aucun enthousiasme à mon égard. Pas plus d'animosité non plus.

J'ai du mal à me situer parmi eux et madame Konan, celle qui m'a choisie, se montre d'une froideur et d'une indifférence extrêmes depuis le départ du village. Cela ne m'aide pas. J'avoue néanmoins que l'angoisse qui m'assaillait tant qu'on était au village s'est maintenant dissipée. Je suis intimidée, mais plus du tout angoissée. Et Pourtant le contraste est vertigineux. Ce matin je me réveillais dans une case au fin fond de la brousse, dans un campement, entourée des miens, et cette nuit, je vais dormir dans une grande maison entourée d'inconnus et un mur haut comme le ciel.

La maison de la famille Konan est tellement grande qu'on pourrait y mettre dix cases comme celle de mes parents. Le couple y a disparu. Depuis qu'ils sont sortis de la voiture, ils se sont retirés dans leur chambre.

Je reste là dans le salon sans savoir quoi faire à côté de deux des jeunes filles qui regardent la télévision. Assise sur une chaise en retrait, je profite de cette curiosité que je n'avais encore jamais approchée de si près. On y voit de belles filles et de beaux garçons vivant dans de grandes et belles maisons et roulant dans de belles voitures. Les deux

filles commentent les images et les réactions des personnes de la télévision. Des compliments pour certains, d'autres sont vilipendés, hués. Je comprends à leurs réactions qu'elles sont familières de tous les personnages. Elles agissent exactement comme si elles étaient actrices des scènes qui se jouent dans ce pays lointain où il n'y a que des blancs. Elles répondent aux questions que les acteurs se posent et parlent à leur place.

Depuis combien de temps suis-je là devant cette télé ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que la nuit est déjà tombée. L'une des jeunes filles que je n'avais plus aperçue depuis mon arrivée réapparaît. Elle met la table, y dispose la nourriture qu'elle a sûrement préparée.

La plus jeune des filles se rend auprès de ses parents pour leur dire que tout est prêt.

Ils arrivent et s'installent à table avec les deux filles.

Celle qui a mis la table me fait signe de la suivre et nous nous retrouvons dans la cuisine. Elle me montre de l'eau pour me laver les mains et me fait asseoir en face d'elle, puis nous mangeons ensemble. C'est du riz avec de la sauce claire. Je suis contente d'être avec cette fille. Elle est plus douce et se montre bienveillante. C'est la première personne depuis ce matin qui me parle et me regarde avec empathie.

Elle, c'est Amina. Elle travaille pour la famille Konan. Mais elle dit qu'elle compte bientôt quitter cette place.

Elle me dit qu'elle a trop de travail et sa paye très insuffisante.

Amina s'intéresse à moi et est curieuse de connaître mon histoire. Alors je lui raconte ma vie d'avant ce matin. Je lui raconte comment madame Konan m'a choisie dans le village. Je lève la tête pour regarder ses grands yeux couleur noisette. Elle ne m'en laisse pas le temps. Elle les baisse aussitôt.

J'espérais lire de l'admiration dans les yeux de cette servante, de l'envie à mon égard, mais sur son visage, je vois plutôt un sourire en coin qui semble indiquer qu'elle ne croit pas vraiment mon conte de fées.

Au fond de moi-même, je me dis qu'elle doit être un peu jalouse.

Elle me parle de sa famille qui est venue du nord du pays pour chercher du travail dans le sud.

Papa disait toujours que nous étions des migrants par nécessité à l'intérieur de notre propre pays. La famille d'Amina est bien de cette catégorie-là aussi. Nous avons ce point commun qui me rassure déjà à ses côtés.

Grâce à Amina, je sais que madame Konan a cinq enfants avec son mari. Les deux filles qui regardaient la télévision, Audrey-Ange appelée couramment Nadré, Marie-Angèle (Mama), le garçon au maillot de foot, Jean-Paul Ange(JPA) et une autre fille, la jumelle de Marie-Angèle, qui s'appelle Ange-Marie Astrid (Ama). Celle-ci ne vient que pendant les week-ends car elle fait ses études à Adiaké dans une

école religieuse, où elle est en pension. Et puis, il y a Aléahia, la petite dernière qu'on cache parce qu'elle est handicapée.

Le garçon est le plus grand, ensuite il y a les deux jumelles, puis Nadré et ensuite vient Aléahia.

Pendant que je suis tout accaparée par tous ces renseignements que me donne Amina, on entend un hurlement qui me fait sursauter. Réflexe bête de la vie en brousse où entendre un tel cri annonce plus souvent un danger de mort. Une bête féroce, un reptile au venin fatal en approche.

Là, c'est Mme Konan qui appelle Amina de cette façon tonitruante. J'ai tellement peur que je me lève pour me mettre à l'extrême opposé de la porte du salon d'où vient le cri. Je suis terrorisée pour cette copine fraîchement acquise.

Qu'a-t-elle fait la pauvre ? La sauce est trop pimentée, pas assez salée, a-t-elle fait tomber un des faux cheveux de cette vilaine perruque qu'elle arbore fièrement sur la tête. Maudite perruque dont l'odeur fétide et entêtante m'a hantée tout au long du trajet de ce matin, à cause de mes fameuses voisines de voyage qui en étaient toutes les deux affublées.

J'entends des engueulades entremêlées car les filles s'en mêlent pour accabler un peu plus la pauvre Amina. Je l'imagine tête baissée en train d'encaisser ces flots de paroles et peut-être même quelques coups de griffes.

Elle revient précipitamment dans la cuisine. Sur son visage parlent quelques gouttes de sueur. Elle ouvre le réfrigérateur et en sort une bouteille d'eau glacée qu'elle emporte sur la table.

– J'avais oublié l'eau, me dit-elle en revenant. Puis elle s'assoit pensive.

Je reviens à ma place encore tremblante et la regarde avec compassion. Je vois qu'elle n'est pas tant affectée que cela. Cela ne peut s'expliquer que par le tannage de son cuir. Elle a dû tellement subir ce traitement qu'elle s'en est accoutumée. Son cerveau a mis en place une sorte de protection pour ne pas finir folle.

– Tu vois maintenant pourquoi je veux partir ? ajoute-t-elle.

Dans ma tête, je me réjouis de ne pas être servante dans cette famille. Heureusement que j'ai été choisie pour recevoir une bonne éducation. Je ne pourrais pas supporter un tel traitement.

Encore un autre grondement de tonnerre et Amina se précipite dans le salon. Elle revient les bras chargés de vaisselles et me fait signe de l'aider. Nous débarrassons la table.

Je l'aide ensuite à faire la vaisselle. Je ne la quitte plus. Elle est ma seule alliée objective dans cette maison où tout m'intimide désormais.

– Ça gaze les filles ?

C'est l'autre garçon qui était présent à l'arrivée de la voiture et qui avait disparu. Il a le sourire malin comme pour dire qu'il avait bien entendu les différents grondements de tonnerre, bien à l'abri quelque part.

– Roger, ta nourriture est là, lui dit Amina en indiquant un coin de la cuisine.

Lui, c'est une des pièces exogènes dans la famille. C'est le fils d'un ami d'enfance de monsieur Konan.

À la fin du collège, il a été orienté au lycée technique à Abidjan, loin de ses parents qui habitent à Man, dans l'ouest du pays. Alors il reste ici et repart chez lui quand il peut. C'est-à-dire aux vacances qui durent au moins deux semaines.

Au lieu de prendre le plat que lui indique Amina, il mange les restes de la nourriture servie à la famille Konan et repart sans doute, s'abriter dans sa planque.

On range toute la vaisselle lavée, puis la cuisine est balayée, nettoyée avant de gagner le salon où la télé continue de passer des films avec de belles personnes et de belles maisons. J'ai repris ma place sur la chaise et Amina s'est mise à côté de moi.

Il y a pourtant des fauteuils bien moelleux et confortables dans lesquels sont vautrées les deux sœurs, mais je ne sais pourquoi je me suis mise sur cette chaise à l'arrivée. Je me suis mis toute seule cette limite sans que personne ne soit intervenu. Dans mon for intérieur, je sais d'avance que mes droits sont limités ici.

Les commentaires des deux sœurs vont bon train avec des éclats de rires ou d'injures selon les situations.

Ma tête tombe de plus en plus malgré une vaine résistance et à chaque fois, je reçois un coup de coude d'Amina pour me ramener parmi les vivants.

Ma dernière nuit dans la case familiale a été plus qu'escamotée par la peur du voyage. Celle-ci est en train d'avancer et je suis encore assise sur mes deux fesses. Je serais déjà couchée depuis bien longtemps si j'étais au campement. Je suis exténuée. Je lutte pour ne pas tomber.

Le manège dure encore une bonne partie de la nuit avant que les deux sœurs ne se décident enfin à se retirer dans leur chambre. Amina me dit alors qu'on peut se coucher.

Elle met une natte sur le carrelage froid du salon, puis nous nous couchons

Je ne tarde pas à m'endormir. Dormir sur une natte, c'est parfait pour moi. Je n'ai jamais connu que cela. En plus ici, le sol est parfaitement lisse donc on n'a pas mal aux côtes comme cela a pu arriver dans la case de mes parents. Il n'y a que l'environnement qui est différent. Mais cela ne suffit pas pour m'empêcher de dormir profondément.

3 LE JOUR D'APRÈS

Je cours sur le tronc du grand arbre avec mon petit frère Kakou. Nous chantons. Nous sautons d'une branche à l'autre de cet arbre jadis dominateur qui, aujourd'hui, se laisse piétiner par d'intrépides enfants. Nous connaissons par cœur ce terrain de jeu où nous avons appris à tomber et nous faire mal jusqu'à saigner. Nous connaissons maintenant tous les pièges que son corps mort nous a souvent tendus. Aujourd'hui, nous l'avons parfaitement dompté. Il est à nous. Il est comme notre animal de compagnie que nous pouvons diriger à notre convenance. Il nous sécurise, nous console et nous fait passer le temps.

Je suis heureuse avec mon frère et mes parents que je sens si proches.

Nous courons de plus en plus vite sur l'arbre. Tout à coup, je sens qu'il bouge. Il secoue d'abord toutes ses branches comme un boxeur qui essaie de se remettre d'un uppercut mal encaissé. La terreur s'empare de moi.

Entre les branches je vois une grande bouche dans un visage qui ressemble à l'une des dames qui étaient dans la voiture avec moi. Cette bouche que j'ai vu avaler en peu de temps, du maïs, de la banane braisée, du pain sucré, de l'igname bouillie, de l'arachide et au moins un litre de soda, nous guette.

Mon petit frère qui n'a pas conscience du danger, court vers ce trou noir qui se prépare à l'engloutir. Je crie de toutes mes forces pour l'avertir de ce danger en lui courant après, mais j'ai les pas lourds. Je ne peux le rattraper malgré des efforts surhumains. Il disparaît dans le gouffre. Je pousse un hurlement atroce juste au moment où j'entends un autre grondement dans mes oreilles.

– Toi la feignasse qui dort encore là, lève-toi tout de suite ! Du moins c'est que j'ai cru entendre.

Je me réveille en sursaut complètement perdue entre le bonheur de savoir que la disparition de mon frère n'est qu'un vilain cauchemar et la réalité de la peur que m'inspire cette dame en chair et en os qui me regarde avec fureur.

Je me lève paniquée ne sachant quoi faire ni quoi dire.

– Ramasse-moi cette natte et file dans la cuisine aider Amina.

Amina m'accueille avec le sourire.

– J'ai essayé de te réveiller, mais tu dormais tellement profondément que je t'ai laissée. C'est ma faute car je savais que si on te trouvait là, ça ne serait pas bon pour toi.

– Mais pourquoi ?

– Tu dois comprendre qu'ici, nous qui sommes au service de la famille, nous devons nous coucher quand tout le monde l'est. C'est important car tant que quelqu'un a besoin de nous, on doit être disponible. Et nous devons nous lever avant tout le

monde le matin pour chauffer l'eau de la douche et faire le petit déjeuner.

– Mais moi, je ne suis pas au service de la famille.

– Moi je pense que si. Ils ne te l'ont pas dit comme cela, mais c'est tout comme. J'ai déjà travaillé dans beaucoup de familles où ils font ça. Ils vont chercher des filles au village pour prendre la place des servantes où les compléter.

Je ne veux pas le croire, mais le hurlement de ce matin dont les échos ricochent encore dans ma tête me fait douter.

La table du petit déjeuner est dressée, l'eau chaude servie aux personnes qui ne souhaitent pas se laver avec l'eau froide du robinet. C'est-à-dire tout le monde.

Amina connaît parfaitement sa leçon. Elle fait tout à la perfection pour éviter l'orage. Toujours très concentrée, prête à bondir pour devancer les demandes de chacun des membres de la famille.

Moi, j'ai mal au ventre. Je parle peu. Je suis persuadée que j'ai distraît Amina la veille par ma présence et mes questions. C'est sans doute cela qui a fait qu'elle a oublié de mettre l'eau sur la table. Je ne veux surtout pas que cela arrive pour ce petit déjeuner. Je la suis comme un jeune chien, autant pour apprendre d'elle que pour essayer de l'aider, mais finalement, je ne sais quelle initiative prendre. Je ne fais que ce qu'elle me demande de faire et, aussitôt fait, je suis aux aguets.

C'est une disposition dans laquelle j'ai beaucoup d'expérience et que je maîtrise. Quand maman ou papa me demandaient de l'aide et que j'avais plutôt envie d'aller jouer avec mon frère Kakou, je finissais très rapidement ce qu'on me disait de faire et je demandais sans cesse ce qu'il y avait de plus à faire.

Finalement la question revenait tellement souvent qu'ils préféraient me rendre ma liberté plutôt que de subir mes coups de butoirs. Ça marchait à tous les coups.

En y repensant là, j'ai soudain une pointe de regrets. Ma famille me manque déjà.

Ce matin il n'y a pas eu d'autres hurlements, hors mis celui qui m'a réveillée avec fracas.

C'est avec soulagement que je vois Mme Konan et son mari monter dans la voiture encore humide non pas de la rosée matinale, mais des coups d'éponge de Roger qui a passé une bonne heure à la nettoyer. C'est une corvée dont il doit s'acquitter tous les matins.

Amina monte à l'arrière à côté des deux filles qui se rendent à leur école. Ils vont la laisser au marché pour qu'elle fasse les courses de nourriture de la journée.

Le grand portail tiré par Roger s'ouvre et la voiture s'éloigne de la maison. Le garçon referme le portail et remet les trois énormes verrous.

Avant de partir, Amina m'a expliqué comment je devais laver la vaisselle du petit déjeuner et la ranger. C'est déjà fait et je pourrais faire autre chose, mais je

suis paralysée de peur de mal faire. Alors j'attends sur un tabouret, prisonnière dans la cuisine d'où je n'ose sortir pour m'aventurer dans le salon. La télévision y est pourtant totalement livrée à quiconque voudrait la regarder.

J'attends avec impatience depuis de longues heures quand deux grands coups sur le portail métallique annoncent le retour d'Amina. Je le sais car elle crie en même temps qu'elle frappe,

– Roger c'est moi.

Mes ailles se déploient d'un coup et je me lance à l'assaut du portail. Il s'ouvre et elle apparaît, chargée comme une mule, couverte de sueur. Une trombe de sueur qui prend sa principale source sous sa perruque pour dévaler ses formes déjà bien arrondies de jeune fille, presque femme. Certains des affluents, meurent au contact des vêtements, et d'autres poursuivant leurs folles cascades jusqu'aux pieds.

Sur la tête elle porte le grand panier de courses et à bout de bras, un grand sac plastique au bord de la rupture.

Je la soulage du sac. Arrivées dans la cuisine, je l'aide à se décharger du panier qu'elle a encore sur la tête.

Elle s'éponge le visage avec le pagne qu'elle avait enroulé pour donner plus d'assise au panier sur sa tête, puis se sert un grand verre d'eau glacée. Elle souffle bruyamment.

Mon visage exprime-t-il l'interrogation ? Elle devance mes questions et dit.

– Mme Konan descend au marché avec moi et son mari, lui, continue avec les filles. Nous faisons alors le marché et quand tout est fini, elle prend un taxi pour aller à son travail et moi, je rentre à la maison à pieds. Il y a juste sept ou huit kilomètres, ce n'est pas bien loin, mais c'est parce que je suis chargée et qu'il fait trop chaud que c'est un peu difficile. Tu verras quand on aura du temps un jour, je pourrai t'emmener là-bas. Il y a plein de belles choses. Des beaux habits, des belles chaussures, des perruques...

– Oui je veux bien parce que je n'ai pas beaucoup d'habits et mes parents m'ont donné de l'argent.

– Si tu as de l'argent, tu ferais mieux de me le confier, sinon quelqu'un te le volera.

– Il y a des voleurs ?

– Elle me lance un regard en biais pour me montrer que ma question est plus que naïve.

– Tu es à Abidjan ici Aya, tu n'es plus au campement.

Puis elle prend un temps de réflexion comme si elle voulait peser chaque mot avant de me livrer sa pensée.

– Je ne peux pas te dire qu'il y a des voleurs dans la maison, mais il ya des choses qui disparaissent. Surtout l'argent.

– Ah !

C'est seulement à ce moment précis que je me rends compte que je n'ai pas revu le sac plastique où il y avait mes affaires.

Quand on a déchargé la voiture, hors mis les sacs de voyage de Mme Konan et de son mari, tout a été convoyé dans la cuisine. J'ai beau chercher du regard, je n'en vois pas la trace.

Je réalise alors soudain que je ne me suis pas lavée depuis que je suis arrivée à Abidjan puisque mon éponge et ma vieille serviette sont dans ce sac.

Les images de ma mère me reviennent me rappelant chaque soir et chaque matin qu'il fallait que je me lave. Je ne le faisais que parce qu'elle me le demandait. Parfois, il fallait même qu'elle me menace de représailles pour obtempérer.

Ici, il faudra absolument que je me raisonne pour faire comme les autres.

Ce soir je dois absolument me laver. Pour les habits, ce n'est pas grave, j'ai l'habitude de porter les mêmes plusieurs jours d'affilée, mais c'est quand même important de se laver. Il faut donc que je retrouve mes affaires.

– Amina, est-ce que tu as vu un sac plastique blanc avec des habits ?

– Non ! pourquoi ?

– Mes affaires sont dans ce sac.

– Ne me dis pas que tu as mis ton argent dans ce sac plastique ?

– Non, l'argent est dans la poche de ma robe avec moi ici.

– Ah là c'est bien !

– Je t'ai déjà dit que si tu ne veux pas perdre cet argent, il faut me le confier. Tu peux me faire

confiance. Et de toute façon, je ne crois pas que tu aies vraiment le choix.

Elle a parfaitement raison. C'est la seule personne qui, jusqu'ici se comporte en amie avec moi. Elle seule me rassure et baisse mon niveau d'angoisse.

Je plonge la main dans ma poche et mon cœur s'emballe. Mes doigts ne rencontrent pas le toucher particulier du billet de banque.

Je lis la désolation dans les yeux d'Amina qui me regarde.

La main se déplace dans la poche gauche. Pas de trace de billet. Alors, en désespoir de cause, je monte vers celle plus petite, qui est à la poitrine.

Je pousse un ouf de soulagement. J'ai fait toute cette fouille en apnée, le souffle coupé par la peur.

En fait, ce billet de cinq mille francs n'est jamais passé par ma main. Mon père me l'avait montré et l'avait directement glissé dans cette poche plus accessible pour lui au moment où j'étais assise devant lui. Mais mon état d'esprit du moment ne pouvait me permettre d'intégrer de tels détails.

– Tiens !

Je tends le billet à Amina

– Il sera plus en sécurité avec moi, même si je peux aussi être volée.

Je suis vraiment heureuse d'avoir Amina ici avec moi car je ne vois pas comment j'aurais pu faire sans elle.

Maman me disait toujours qu'il y a une solution à tout problème et que chaque problème amène avec

lui sa solution. Et qu'il suffit de bien regarder pour la trouver.

Je crois en ces paroles. Si Amina n'était pas là, il y aurait sûrement une autre Amina, mais je suis bien contente d'avoir celle-ci.

Je suis brusquement sortie de ces pensées par une irruption.

– Amina, chauffe l'eau pour mon petit déjeuner !

C'est Jean-Paul Ange qui vient de se réveiller et qui veut son petit déjeuner alors qu'il est presque midi.

– Je veux que tu me fasses aussi une omelette. J'ai envie de ça aujourd'hui.

Amina s'active pour allumer le feu. Elle verse du charbon dans le fourneau, y met un peu de pétrole et craque une allumette. En quelques minutes l'eau est chaude et l'omelette faite. Je suis admirative de voir tout ce qu'elle a à sa disposition pour faire le feu. Au campement, il fallait garder de la braise de la veille, aller chercher du bois sec, mettre de la paille et souffler longtemps avant que la flamme ne s'offre à toi. On n'arrivait jamais à ce résultat sans avoir verser une larme ou deux à cause de la fumée.

Pendant que le jeune homme prend son petit déjeuner tardif, Amina m'explique tout bas qu'il est normalement lycéen, mais qu'il a fait une bêtise et s'est fait expulser. Alors, en attendant qu'on lui trouve une autre place dans une école privée, il reste à la maison où il passe d'ailleurs très peu de temps, puisque la plupart du temps, il est en ville avec ses amis. Et il rentre toujours très tard dans la nuit. À

cause de cette mauvaise habitude, elle et Roger ne passent jamais une nuit tranquille car ils doivent lui ouvrir en pleine nuit quand il revient.

Je sens qu'elle ne l'aime pas beaucoup, même si elle ne me le dit pas clairement.

4 LE JOUR OÙ J'AI COMPRIS QUE TOUS LES JOURS SE RESSEMBLENT

Les jours suivants sont à l'image de la première journée. Maman m'a toujours dit « ce que nous ne pouvons pas te donner, tu dois aller le chercher toi-même. Tu dois apprendre des autres pour réussir », alors je suis devenue l'assistante parfaite d'Amina.

Je lui ai demandé de m'acheter au marché avec l'argent que je lui ai confié, quelques habits, une paire de chaussures et tout le nécessaire pour me laver.

J'ai désormais l'allure d'une fille de la ville. Une vraie citadine, même si ma façon de parler me trahit encore.

Ma famille serait très surprise de me voir ainsi. J'apprends tous les jours comment bien agir pour ne pas se faire disputer. J'essaie de ne jamais refaire la même erreur même s'il arrive encore qu'en faisant comme on m'a dit que je devais faire, je me fasse quand même gronder.

Roger qui fait partie du club des victimes d'engueulades, vient souvent nous rejoindre dans la cuisine pour discuter. Il est très sympathique, mais il

me met parfois mal à l'aise quand il se moque de mon accent villageois.

Il veut devenir maître d'école après son baccalauréat, alors il s'est mis dans la tête qu'il devait apprendre son futur métier sur Amina et moi.

Amina a eu la chance de commencer l'école qu'elle a malheureusement arrêtée au bout de trois ans. Moi je n'ai même pas commencé et pourtant je connais les lettres et les chiffres. Je ne suis jamais allée dans une vraie école.

Quand j'étais petite, une none de l'Église catholique passait dans les campements pour nous faire l'école comme nous ne pouvions pas y aller. Elle venait de la ville et passait une fois par semaine. C'est grâce à elle que j'ai appris les lettres et les chiffres. J'ai appris beaucoup de choses avec elle car elle venait avec plein de livres où il y avait des images. Au bout de deux ans, elle est tombée malade et on ne l'a plus jamais revue. Elle m'avait cependant donné le goût d'apprendre. Alors j'ai continué toute seule. Je gardais toujours en mémoire cette phrase que ma mère me répétait tout le temps « si je savais lire et écrire, je lirais et écrirais un livre par jour ». Je voulais savoir lire et écrire pour lire tous les livres.

Elle disait que dans les livres, il y a les mystères de la vie et que seuls ceux qui arrivent à les percer dominaient les autres. C'était un encouragement pour moi. Un vrai moteur.

À l'église où on allait, ils vendaient des bibles et le prêtre disait qu'il fallait l'acheter quand même, même si l'on ne savait pas lire, car une bible dans une

maison, c'est une protection plus sûre qu'une porte blindée. Alors, mes parents en avaient acheté une. C'est grâce à cette bible que je me suis vraiment améliorée. Quand j'écoutais les personnes qui lisaient l'évangile, je retenais tout, puis à la maison dans la bible de mes parents, j'essayais de retrouver ce qu'elles avaient lu. Au début c'était difficile, mais petit à petit, j'ai tout compris. Et je n'ai rien dit à mes parents. Je ne voulais pas les rendre malheureux en se rendant compte que j'en savais bien plus qu'eux.

En secret, j'apprenais à mon petit frère Kakou une partie de ce que j'avais appris.

Ensuite, petit à petit, j'ai commencé à écrire de plus en plus en recopiant les passages du livre saint,

On avait beaucoup de papier à la maison pour emballer les légumes au marché, je m'en servais pour m'entraîner. Je me suis ainsi nettement améliorée à force d'entraînement, même si mes acquis sont restés approximatifs.

C'est donc avec joie que j'écoute Roger quand il nous apprend à lire et à écrire de nouveaux mots tous les jours. Il ne cesse de m'encourager en disant que j'apprends vite et me donne pour cela plus de leçons qu'à Amina.

J'étais persuadée auparavant quand j'apprenais seule dans la bible, que si j'y arrivais si bien, c'était par une sorte de miracle de dieu. Le Saint-Esprit m'avait sélectionnée pour comprendre sa parole, dans le but de me mettre à son service comme toutes ces personnes qui lisent l'évangile à côté du prêtre le dimanche.

Aujourd'hui, je me rends compte que le miracle est dans ma tête. Je ne sais pas pourquoi, mais je comprends vraiment vite et bien, que ce soit dans la bible ou dans les autres livres que Roger me donne et même avec la télévision. Je découvre avec surprise comment le monde est grand et ses peuples nombreux et variés.

Mme Konan avait dit qu'elle voulait me prendre pour que je sois éduquée. On y arrive petit à petit. Ce que nous n'avions pas compris avec mes parents, c'est qu'elle se ferait dans la clandestinité de cette cuisine enfumée et encombrée d'ustensiles. Le seul endroit de cette grande maison que cette grande dame et ses enfants ne fréquentent pas.

Roger nous a bien dit de garder le secret sur ces cours qu'il nous donne et je n'en ai pas compris la raison au départ. Avec le temps, je me rends compte qu'il n'a pas tort. Il se fait régulièrement engueuler parce qu'il passe trop de temps dans la cuisine avec nous alors qu'on devrait le féliciter de fréquenter cet endroit peu confortable et hostile pour les maîtres de la maison. Personne ne lui interdit de nous parler, mais on le lui reproche clairement. Cela se manifeste par des bouderies. Plus personne ne lui adresse la parole dans la maison jusqu'à ce qu'on ait besoin de lui demander d'aller déboucher un WC qui déborde, nettoyer les douches ou qu'il organise la réception des invités.

C'est lui le maître organisateur de toutes les réceptions à la maison. Et il excelle en cela.

Monsieur Konan est président de l'association des ressortissants de son village et les réunions ont lieu chez lui une fois par mois. Il est aussi président de l'association des paroissiens de l'église du quartier. Ils veulent en bâtir une, car la seule église du quartier est trop loin et bondée. Alors, ils font des réunions pour s'organiser et collecter l'argent. Mme Konan, quant à elle, préside l'association des femmes du quartier qui se réunissent aussi régulièrement à la maison. Et c'est Roger qui est l'organisateur de toutes ces réceptions dont nous sommes les vraies chevilles ouvrières.

Dans la cuisine, nous détestons ces moments qui nous donnent beaucoup plus de travail. Le réveil se fait alors à quatre heures du matin pour nettoyer la maison, préparer la nourriture, fabriquer les jus de gingembre et de bissap. Nous devons ensuite servir tout ce beau monde, malgré la fatigue, tout en gardant le sourire. Après le départ des derniers invités, ceux qui ne partent que quand il n'y a plus une seule goutte d'alcool au fond des bouteilles, nous assurons le débarrassa des tables, le nettoyage de la maison et la vaisselle jusque tard dans la nuit.

Lors de la dernière réception qui a eu lieu il y a une semaine, un monsieur qui a trop bu a mis sa main sur les seins d'Amina. Tout le monde a rigolé. Elle est allée pleurer dans la cuisine. Il n'y a que moi qui sais qu'elle en a été très malheureuse. La nuit suivante, elle a crié pendant son sommeil en se débattant.

Je dois avoir onze ou douze ans si je tiens compte de ce que mes parents m'ont dit, donc je ne suis pas

trop embêtée par les gens, mais je sens très souvent des pressions un peu trop appuyées sur mes fesses quand je passe entre les tables pour servir les invités. Amina, elle, est à chaque fois abordée par les gens qui lui disent « ma chérie », « je vais t'épouser », « t'es belle... »

Et il y a ceux qui la touchent parce qu'elle ne peut ni se plaindre ni se retirer.

C'est au lendemain de cette dernière réception qu'elle m'a fendu le cœur. On attendait pour débarrasser la table du petit déjeuner.

– Je vais dire à Mme Konan que je m'en vais.

– Pourquoi ? La question a jailli de ma bouche sans même réfléchir.

Le vrai sens de la question était « mais pourquoi me fais-tu ça ? »

Elle m'avait dit à mon arrivée qu'elle voulait quitter la place, mais cela fait déjà un peu plus d'un an et elle ne parlait plus de ce départ. Je me gardais bien évidemment de lui rafraîchir la mémoire.

– Je n'en peux plus. C'est pour toi que je suis restée si longtemps, sinon je serais partie depuis bien longtemps.

– Mais tu ne peux pas partir comme ça !

– Pourquoi ? Je suis employée ici, donc je peux partir quand je veux. Je ne fais pas partie de la famille.

– Mais tu ne peux pas me laisser seule comme ça ici. Tu es comme ma sœur et tu ne peux pas m'abandonner comme cela.

Je me rends compte là, que je demande à Amina de faire pour moi bien plus que mes parents n'ont fait. Ils ont quand même été les premiers à m'abandonner en me cédant à cette famille.

Je comprends maintenant qu'ils ont été abusés par ignorance, mais le résultat est le même. Eux, je n'arrive pas à leur en vouloir et pourtant j'en veux déjà à Amina.

5 LE JOUR OÙ J'AI PERDU MA SŒUR

Depuis quinze jours, je suis seule dans la cuisine de la famille Konan. Je me souviens encore de son dernier jour ici. C'était dans la cuisine, notre bureau. Nous étions assises l'une face à l'autre, en train d'éplucher des bananes pour faire du foutou. Elle a brusquement arrêté son geste et m'a regardé fixement. J'ai instantanément levé les yeux sur elle pour comprendre. Des larmes lui perlaient sur les joues. Je voyais qu'elle était sincèrement peinée pour moi. J'ai compris que sa décision était prise et irrévocable.

– Il y aura quelqu'un à ma place et je sais que ça se passera bien avec toi. Tu es facile à vivre et tu facilites son travail, donc elle ne peut que bien s'entendre avec toi. Je prendrai de toute façon de tes nouvelles. Je ne t'oublierai pas.

Elle essayait vainement de me rassurer, mais le couteau était déjà tombé de mes mains. Pendant un bref instant, j'ai eu envie de me le planter dans le ventre. Je me suis jetée par terre effondrée, en pleurs. Elle s'est mise à genou à côté de moi. Elle pleurait aussi, là où j'aurais préféré qu'elle ne pleure pas pour que je me réfugie dans ses bras protecteurs de

grande sœur, de grande amie. Mais nous étions là, deux gamines malheureuses que le sort avait propulsé du mauvais côté. Du côté de ceux qui doivent servir les autres et qui se feront marcher dessus quoi qu'il arrive.

Évidemment, Mme Konan n'a pas du tout apprécié ce qu'elle qualifie de rupture abusive de contrat. De grands mots pour cacher sa frustration de se faire quitter avant qu'elle ne jette. Ce n'est pas dans l'ordre normal des choses. Les choses de son monde. Elle a hurlé, insulté, traité la domestique d'ingrate, d'incapable. Des mots encore plus grossiers que je ne tiens pas à répéter...

On était quatre jours avant la fin du mois d'octobre. Quand Amina a réclamé son salaire avec la déduction de ces quatre jours, cela a déclenché un nouveau torrent de colère. La patronne a répondu qu'il était hors de question de la payer pour ce mois. C'est justement pour cela qu'elle parlait de rupture abusive de contrat d'après Roger qui suivait la scène de loin, bien à l'abri.

Finalement, Amina qui n'avait jamais signé de contrat, a reçu des mains de monsieur Konan, la somme de dix mille francs sur les vingt mille francs de salaire. Ce monsieur n'était pas trop d'accord avec les manières de sa femme, mais il laissait souvent faire sans réagir.

Puis Ange-Marie Astrid, qui était venue pour les vacances de Toussaint, a jeté les affaires de la bonne dehors avant de refermer le lourd portail métallique.

J'ai assisté à tout cela, paralysée par la peur et la tristesse. Je pleurais en silence pour ne pas éveiller le soupçon de complicité et détourner la foudre vers moi. Mais Dieu seul sait que j'ai été malheureuse à ce moment-là.

Ce portail qui s'est refermé m'a fait penser à la porte de prison qui libère, mais aussi, qui enferme. Amina a sûrement gagné sa liberté et moi, perdu la mienne en même temps que ma sœur de cœur.

Il n'y a pas de prison sûre sans maton dur. Mon maton s'appelle Ange-Marie Astrid. Elle m'a détestée dès qu'elle m'a aperçue sans que je sache pourquoi. Roger nous avait longuement parlé d'elle. Il la surnomme "dragon JR". Elle a la puissance de feu de sa mère pour hurler, humilier et injurier, mais pour couronner le tout, elle tape.

J'ai eu mon baptême de feu avec elle quand un jour, je servais l'eau à table et que quelques gouttes ont giclé dans son assiette pourtant vide. J'ai aussitôt reçu une gifle qui a fait rire toute la famille. Avec des commentaires du genre, « ça c'est pour faire connaissance », ou « toi tu connais pas les gens et tu t'amuses avec eux », ou encore « tu n'as pas dit que tu ne respectes pas les gens ? ».

Toutes ces phrases qui piquent et blessent autant que les gifles en laissant de profondes cicatrices dans le cerveau, sont leur marque de fabrique.

Alors cette fille, je la déteste aussi. Et avec ce qu'elle a fait à Amina, je la déteste encore plus.

Le lendemain du départ d'Amina, Mme Konan m'a dit en hurlant

– On va lui trouver une remplaçante, mais en attendant, tu viendras avec moi au marché et tu feras la cuisine. Ça fait longtemps que tu es avec nous donc tu sais ce qu'il y a à faire.

Je comprends que je dois être prête pour un embarquement immédiat vers le marché, mais pour le reste, des questions me brûlent les lèvres, et je suis incapable de les sortir. Elle m'impressionne toujours énormément et ne fait rien pour qu'il en soit autrement. Elle ne m'a jamais adressé la parole de façon apaisée. Je n'ai jamais eu un sourire de sa part. Pas même un merci pour tout ce que je fais. Elle veut pourtant que nous, les pièces rapportées, on l'appelle affectueusement Tantie.

Elle est toujours persuadée qu'elle me rend le plus grand des services en me permettant de vivre ici en ville plutôt que dans un campement avec mes parents.

Elle avait pourtant promis à mes parents qu'elle reviendrait au village avec moi régulièrement. Et depuis que je suis là, plusieurs voyages ont eu lieu sans que j'en fasse partie. Tout cela me peine. Ma famille me manque. Je suis devenue triste et taiseuse. J'aimerais tellement pourtant lui poser toutes ces questions qui me mordent le cerveau,

« Mais Tantie, est-ce que j'aurai quelques jours de congé pour aller visiter mes parents ? »

« Est-ce que je serai payée ? »

« Où est l'argent que mes parents vous avaient donné pour moi ? »

« Qui m'aidera dans la cuisine comme je le faisais pour Amina ? »

Je serre les dents depuis trois longs mois déjà. Je suis toujours seule dans la cuisine de cette grande maison. La remplaçante d'Amina tarde à venir. Roger me dit qu'elle ne sera jamais remplacée. Il est trop bien placé pour voir le défilé des servantes qui ne restent jamais dans cette famille au-delà d'un mois. La principale raison est la paye insuffisante, au regard du travail demandé, sans compter la terreur qui règne dans la maison.

Ainsi depuis le départ d'Amina, il y a eu deux essais de filles. La première est venue une journée. Le lendemain, sans donner de raison, elle n'est pas revenue. La deuxième n'a pas tenu une journée entière. Elle a préféré partir au bout de quelques heures de travail. Une vraie malédiction !

La vie au campement m'a appris à travailler dur quand le moment l'exige. On s'adapte car quand la saison de la récolte du riz arrive, on doit travailler beaucoup plus. Il en est de même pour le cacao ou l'igname.

J'ai donc pris ce moment d'interim comme une haute saison pour le travail au champ. Mais malheureusement pour moi, elle s'éternise et je suis sans recours. Mon seul salut vient de Roger qui s'occupe maintenant de l'entretien de l'intérieur de la

maison, et vient me soulager de temps à autre en cuisine quand il revient du lycée.

Le bon côté de tout cela, c'est que les cours avec le maître Roger sont maintenant plus réguliers. À chaque fois qu'il m'aide dans la cuisine, il me fait réciter les règles de grammaire. On parle de la géographie, de l'histoire, de pays lointains. Il me pose des questions de calcul. Et maintenant que j'ai un niveau conséquent, il révise même ses propres leçons en parlant avec moi de ses cours du jour. Et c'est finalement ce que je préfère.

Les jours, les semaines, les mois se succèdent et le provisoire est devenu permanent. Je ne sais toujours pas quel est mon statut. En regardant la télévision, toujours à ma place sur la chaise en retrait, j'ai vu dans un reportage qui parlait des esclaves des temps modernes qu'il y avait en Haïti ; des enfants appelés "des Reste-avec". Ce sont des enfants que les gens des villes vont chercher dans les villages pauvres pour les emmener en ville et les faire travailler comme des esclaves. Depuis ce moment, je sais que je suis une "Reste-avec"

En tant que "reste avec", on ne m'a jamais donné d'argent de poche ni acheté un vêtement neuf. Tous les habits que je porte m'ont été donnés et je les aime plutôt bien. Certains sont vraiment jolis. Il y a un Tonton, ami de monsieur Konan qui vit en Amérique. Quand il vient en vacances avec sa famille, ils amènent de nombreux habits que ses enfants ne portent plus. Quand tout le monde a pris

ce qui lui convient, on me donne le reste. Ce sont surtout des vêtements qui donnent chaud, mais il y a quelques belles robes et des pantalons qui me vont bien.

Toujours seule dans la cuisine, je suis vraiment épuisée et je ne peux espérer de jours de repos. La semaine dernière, j'ai été malade du paludisme pendant cinq jours. Je n'arrivais pas à dormir la nuit à cause de la fièvre. Dans la journée c'était vertige et nausées. Je n'arrivais plus à manger. La Tantie m'a jeté au visage une plaquette de comprimés d'aspirine en disant,

« Tiens ! Prends un comprimé tous les matins. Tu fais on dirait tu vas mourir là. Tout ça pour ne pas faire ton travail. Quand on est fainéant, y a vraiment rien à faire ! »

Ça m'a vraiment fait mal car je ne faisais pas semblant et ça se voyait que j'étais bien malade.

Au bout de trois jours, j'étais de plus en plus malade. C'est là que Roger m'a donné des comprimés jaunes qu'il m'a dit de prendre le matin, le midi et le soir. C'est comme ça que petit à petit j'ai été guérie.

Même pendant cette maladie, j'ai fait le travail que j'avais à faire.

J'ai compris que, dans cette famille, seuls eux, les vrais membres, ont le droit d'être malades et d'être reconnus dans leur état de malade. Pour nous autres, servantes, moi ou Roger dans une certaine mesure, notre existence, notre humanité sont niées jusqu'à

considérer qu'on ne peut être malade comme tout le monde.

On ne peut non plus avoir d'état d'âme puisqu'on n'a pas d'âme.

L'un ou l'autre des enfants ou des parents a été parfois malade. À chaque fois, toute l'attention a été portée sur celui-là. On l'a emmené chez le médecin, des médicaments ont été achetés bien plus qu'il n'en fallait. On m'a demandé de veiller le malade nuit et jour. Préparer les médicaments traditionnels pour qu'il se purge, et cela jusqu'à la guérison totale.

C'est dans ces moments-là que ma tête bourdonne d'idées noires et que je pense fort à Amina. J'ai perdu cette sœur de cœur, mais comment ne pas la comprendre. Je serais partie moi aussi si je le pouvais. Je regrette seulement qu'elle ne soit jamais revenue me voir. Elle pourrait guetter mon retour du marché pour qu'on se voie et qu'elle me donne de ses nouvelles.

Mais elle m'a oubliée. Elle n'a pas respecté sa parole. Elle ne veut sûrement plus regarder en arrière pour mieux avancer. Moi, je suis restée en arrière et chaque jour qui passe, je continue de reculer.

6 LE JOUR OÙ LE PIRE A COMMENCÉ

Cela fait déjà quatre longues années que je suis au service de cette famille. Il n'a jamais été question de me payer ou de me donner la moindre gratification. Je n'ai jamais revu mes parents. Je me demande par moment s'ils prennent de mes nouvelles auprès de madame Konan et son mari quand ils retournent au village comme cela arrive tous les deux ou trois mois. Je suis curieuse de savoir la réponse qu'ils leur donnent dans ces moments-là.

En ce qui me concerne, jamais, ils ne me rapportent des nouvelles des miens.

Mes parents et mes frères me manquent. Au moins deux fois par semaine mes larmes coulent quand je pense à eux. Mes frères ont dû grandir. Mes parents ont-ils vieilli, je n'arrive pas à m'imaginer comment ils sont maintenant.

Il m'est arrivé plusieurs fois en revenant du marché de me dire que je pourrais simplement tout plaquer et partir. Mais où irais-je ?

Je ne connais pas le quartier de Marcory où nous habitons. Si on me dépose à une ou deux rues plus loin d'ici, je ne saurais plus retrouver mon chemin. Et tout le monde dit qu'il y a des agressions partout.

Des voleurs d'enfants sévissent. Ils volent les enfants qu'ils vendraient à des gens qui les tuent pour en faire des sacrifices et devenir ministres ou gagner beaucoup d'argent.

On dit même qu'il y a des groupes de jeunes brigands qu'on appelle « microbes » qui se jettent sur toi et te piquent avec des couteaux et des fourchettes ou des clous juste pour s'amuser.

On m'a raconté que récemment, des voleurs sont allés jusqu'à couper les pieds à un monsieur juste pour lui voler ses chaussures. Que d'histoires terrifiantes !

Cela fait déjà un bon bout de temps que je fais ce parcours entre le marché et la maison et j'ai toujours aussi peur quand je marche dans la rue. Cette peur fait partie des barreaux de ma prison, sans doute les plus hauts.

Je sens que mon corps change. Qu'est-ce que j'aimerais que ma chère mère soit là pour voir cela ! Ma poitrine se développe de plus en plus. Ça me fait plaisir autant que j'en ai peur. Je suis tétanisée à l'idée que les pervers qui embêtaient Amina lors des réunions s'intéresseraient bientôt à moi.

Ce nouveau corps de femme n'a pas attendu que ces gens malveillants agissent avant de me trahir. Hier, un mal de ventre m'a torturé toute la journée m'obligeant à marcher voutée comme une vieille. La nuit, j'ai eu du mal à trouver le sommeil. Je me suis levée vers une heure du matin pour aller aux toilettes. Quand j'ai descendu ma culotte, il y avait

du sang. Des gouttes rouges ensanglantaient le fond de la cuvette du WC. J'ai eu tellement peur que j'ai crié pour qu'on vienne m'aider. Je savais grâce à ce que j'ai lu dans les livres qu'à un moment donné, la jeune fille avait des règles. Mais là en pleine nuit, après avoir eu mal au ventre toute la journée, mon cerveau n'a pas été en mesure de faire les bonnes connexions.

Toute la maisonnée a accouru pour me trouver ainsi tout ensanglantée. Évidemment, madame Konan et ses filles ont compris tout de suite, tout autant que les garçons qui se sont aussitôt retirés.

La maîtresse de maison et ses filles sont restées non pas pour compatir ou m'aider, mais pour m'engueuler, m'insulter de les avoir réveillées en pleine nuit pour une simple menstruation.

Elles ont vociféré pendant dix minutes avant de me laisser là, les yeux rivés sur mes pieds, accablée de honte.

– Tu as intérêt à ce que je ne voie pas une trace de sang dans la maison demain matin. M'a lancé madame Konan.

Après que tout le monde se soit couché, j'ai dû faire un nettoyage poussé partout où il y aurait pu avoir des traces.

Accroupie à quatre pattes, tout accaparée par les traces de sang, monsieur Konan est revenu vers moi. J'ai levé mon bras droit armé d'éponge humide pour me protéger la tête contre les coups. Il m'a jeté un rouleau de coton qui a rebondi sur ma tête.

Avec ce coton dans la culotte, j'ai pu enfin me reposer pour terminer ma nuit avec un peu plus de sérénité.

Dans cette nuit sanglante, j'ai hurlé en silence le nom de ma mère qui me manque tant. Qui plus qu'une mère peut nous expliquer ces choses-là ? Qui plus qu'une mère peut venir nous assister quand on est dans une telle détresse d'ignorance.

Je dois avoir entre quatorze et quinze ans maintenant ; peut-être un peu plus ou un peu moins. Je ne sais pas trop. Je n'ai aucun papier pour l'attester. Je sais maintenant que tous les mois, je serai confrontée à ce problème de femme. Je jure qu'il ne me prendra plus jamais en traître. Je vais demander à Roger de me trouver du coton pour que j'en aie toujours sur moi. C'est un souci puisque je n'ai pas d'argent personnel pour en acheter. Mais il peut me rendre ce service.

Cinq longs jours de saignement avec des maux de ventre intermittents. Des moments d'inconfort sans nom. Quel soulagement que d'en arriver à bout. Je vais enfin passer une nuit sans crainte de débordement.

Comme tous les soirs, j'attends que tout le monde soit couché. Je regarde la télé qui est mon seul passe-temps même si ce programme immuable m'est imposé. Je m'instruis avec tout ce que j'y vois, et finalement je ne m'en lasse pas. Comment pourrais-je me lasser de ce seul loisir qui m'est permis ?

Ce n'est pas tout à fait vrai. Je lis par ailleurs les livres de Roger et les romans qu'il achète chez les revendeurs. Mais je suis obligée de me cacher. Quand on me voit avec un livre, on me gronde et je suis sujette à des moqueries. Toute la famille me croit toujours parfaitement illettrée. Roger me dit pourtant que j'ai dépassé le niveau d'un élève de troisième.

Je suis plutôt fière d'en être arrivée là avec des cours clandestins dans la cuisine et mon acharnement personnel à vouloir toujours apprendre plus.

Le dimanche est mon jour préféré. Tout le monde se rend à l'église et le quartier se transforme en une espèce de boîte de nuit où toutes les chapelles rivalisent de décibels. Chacune essayant de couvrir les cantiques des autres, les autres qui ne veulent surtout pas se laisser faire, montent à leur tour le son. Le Bon Dieu est loin, vieux et sourd. Il faut parler fort pour qu'il nous entende.

Dans ce brouhaha, quand ma sauce est en train de mijoter, je m'isole dans un livre et je rêve.

J'aime le dimanche quand la maison est vide. Et pourtant c'est en ce jour que j'ai mis le pied sur la première marche qui mène à l'enfer.

J'ai déjà connu les humiliations publiques, les privations, les menaces de me jeter dehors en pleine nuit. Mais celle-ci est marquée d'une pierre bien brillante dans mon cerveau.

Elle est arrivée comme je l'ai dit, un dimanche. Le dimanche, toute la famille sort ses plus beaux habits pour aller rendre grâce seigneur.

Au retour de l'église, les filles se débarrassent rapidement de leurs chaussures dans le salon pour se mettre à l'aise, comme si ces accessoires achetés si cher n'étaient finalement que de vulgaires instruments de torture. Ils en sont d'ailleurs dans une certaine mesure avec leurs bouts pointus, leurs talons effilés et hauts de plusieurs centimètres. Le pied s'y insère contraint et forcé, et ne se laisse pas toujours faire. Une bonne partie reste donc boudinée à l'extérieur du bout pointu. Une vraie curiosité pour moi. Curiosité que j'ai eu envie de satisfaire sans trop savoir pourquoi.

Ainsi à l'heure où tout le monde fait la sieste et que la maison semble inhabitée, j'ai eu la lumineuse idée de mettre mes pieds dans l'une des paires de chaussures qui étaient si belles et si libres. À ce moment précis, Marie-Angèle sortant de je ne sais où m'a aperçue.

– Qu'est-ce que tu fais avec les chaussures de Nadré ?

Elle hurlait, les yeux exorbités.

– Espèce de sorcière, je te tiens. Vous les sorcières, c'est comme ça que vous faites pour faire du mal aux gens. Tu vas voir aujourd'hui ce qui va t'arriver.

Les autres sœurs sont arrivées en force. Fulminant de colère, la bave aux coins des lèvres.

En seraient-elles arrivées à cette extrémité si Ange-Marie Astrid la plus méchante, n'avait pas été là ? Je ne le saurai jamais.

– On va te montrer vilaine sorcière.

Elles m'ont saisie et trainée dans la cuisine. Je criais de toutes mes forces pour que la Tantie, leur mère ou le père viennent à mon secours. Mais personne n'est venu. Pas même le brave Roger.

Pendant que les deux jumelles me tenaient fermement, leur petite sœur a saisi mon pied gauche et l'a mis dans le fourneau où le charbon de bois du repas de midi consumait encore.

Quand j'ai vu la fumée monter de la plante de mon pied, je me suis évanouie.

Ont-elles eu peur parce que je me suis évanouie ? M'auraient-elles brûlé les deux pieds ou même tout entière ?

Les brutes m'ont abandonnée inconsciente dans la cuisine et s'en sont allées continuer leur sieste.

Je me suis réveillée avec une douleur atroce sous le pied gauche.

C'est la seule fois où j'ai bénéficié de compassion dans cette famille. Monsieur Konan a donné de l'argent à Roger pour qu'il m'accompagne au dispensaire. Clopin-clopant, marchant sur le talon de mon pied gauche, je l'ai suivi jusqu'au centre de soins.

On nous a dit de ne surtout pas dire ce qui s'est réellement passé si quelqu'un nous demandait. Il fallait dire que j'avais marché sur le feu accidentellement. C'est ce qu'on a fait.

L'infirmier m'a fait une piqûre, puis un pansement sur mon pied. Il a donné des médicaments à mettre sur la plaie et nous sommes rentrés à la maison.

Les filles n'ont jamais eu la moindre remontrance pour ce qu'elles m'ont fait. Aucun remords non plus. Au contraire, elles me narguaient en m'imitant parce que je boitais.

Je soupçonne même les parents de croire que je suis vraiment une sorcière et que je m'apprêtais à jeter un mauvais sort à leur fille.

C'est une famille où on va à l'église non pas par croyance en Dieu, mais par peur des sorciers. Dieu n'est utile que parce qu'il protège des sorciers qui sont partout. Madame Konan et son mari ne s'en cachent pas pour dire que, même leurs propres parents font partie des sorciers. Ils sont persuadés qu'Aléahia, leur fille handicapée, a été ensorcelée par ces pauvres vieux. C'est pourquoi leurs enfants ne vont jamais au village, et eux-mêmes n'y vont que si leur pasteur leur en donne expressément l'autorisation.

On ne compte plus le nombre de fois où, ils étaient sur le point d'y aller et que le voyage a subitement été annulé. Le pasteur ayant eu un songe prémonitoire prévoyant toujours le pire.

Qu'ai-je fait pour mériter tant de souffrance en si peu de temps de vie ?

Heureusement que le temps qui passe met un sparadrap sur ces blessures les unes après les autres.

C'est pourquoi je peux me coucher et arriver encore à fermer l'œil.

Je me demande continuellement ce qu'il va encore m'arriver de pire.

À force de se poser la question du pire, il finit par arriver.

Encore une longue soirée à guetter que cette télé s'arrête pour pouvoir me coucher. Au moment où ma tête tanguait de plus en plus, mon vœu est enfin exaucé. Je vais pouvoir passer une nuit tranquille. Je ne tarde pas à sombrer dans un profond sommeil. Ce sommeil qui soigne. Celui qui fait taire cette voix dans ma tête qui parle comme mes maîtres. Cette voix qui me rappelle sans cesse combien je suis nulle. Cette voix qui me fait souffrir toute la journée et me fait désirer la nuit avec une irrépressible impatience.

Je suis dans ce sommeil. Je dors profondément, je sens quelqu'un me saisir vivement le bras. Je veux me débattre pour sortir de cette étreinte qui n'est qu'un vilain cauchemar, mais l'étreinte s'accroît jusqu'à devenir douloureuse.

— Pourquoi ? La question a jailli de ma bouche sans même réfléchir.

Si tu cries, tu es morte

Je me réveille péniblement pour sentir le souffle alcoolisé qui me transperce le cœur. C'est Jean-Paul Ange qui colle son visage sur le mien. J'arrête de respirer pour éviter de vomir.

Il me soulève d'un coup pour me mettre debout. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive. Suis-je

toujours dans le cauchemar où dans un mauvais film avec cet acteur raté obligé de se contenter d'une "Reste-avec".

Je suis paralysée par la peur. Roger m'a dit plusieurs fois de faire attention à ce garçon qui boit beaucoup et fume du cannabis. Ces conseils me reviennent et me terrorisent encore plus.

Il me tient fermement et me traine vers sa chambre. Là, je comprends ce qu'il va arriver. Le pire existe, je l'ai déjà vu. Eh bien, le pire du pire existe aussi. J'ai rendez-vous avec lui cette nuit même.

7 LE JOUR OÙ DIEU EST MORT

Il me jette sur le lit, me tord le bras dans le dos de sa main droite et, avec l'autre, il descend ma culotte. Lui, il n'avait qu'à dégrafer son pantalon, mais tout cela dure une éternité. La faute à la précipitation des gestes incertains de l'alcoolique excité. Je me dis que c'est un cauchemar, que je vais me réveiller.

La douleur me transperce et m'arrache un cri vite étouffé. Je ne veux pas mourir. Je mords mes lèvres jusqu'au sang, puis le drap crasseux de son lit avec son odeur d'animal sauvage. Mes larmes coulent. J'ai peur de m'évanouir, ce que je ne veux surtout pas. Il serait capable d'encore pire.

Que peut-il encore m'arriver qui serait plus que cela ? Je veux absolument croire qu'un autre degré existe dans le pire. Une sorte d'instinct de survie me pousse sans doute à croire cela.

Après son acte, il me jette hors de sa chambre et ferme la porte.

Je me précipite dans les toilettes. Je pleure, je vomis. Je vomis, je pleure. Puis il n'y a plus rien à vomir, ni de larmes à pleurer.

Je passe sous la douche et j'ouvre le robinet d'eau froide sur mon corps, moi qui préfère me laver dans

un seau avec de l'eau presque bouillante. Là, je ne sens même pas l'eau froide sur ma peau comme si mon corps était déjà mort.

Je reste sous la douche un bon bout de temps sans bouger. J'entends du mouvement dans la maison, alors je coupe l'eau. Je mets un certain temps à recouvrer tous mes esprits.

Quand je sors de la douche, il est déjà temps de commencer le travail de la journée. Je dois faire le feu pour chauffer l'eau des douches et préparer le petit déjeuner.

Je suis mal toute la journée. Je me demande ce que je dois faire. Garder le secret en espérant que ça ne recommence pas ? Le dire aux parents en espérant qu'ils lui disent de ne plus jamais me toucher ?

Je décide de me confier à Roger. C'est le seul confident sûr et compatissant.

Il est choqué et révolté, mais impuissant. Il parle de Police, mais c'est compliqué. Ils sont tous corrompus et une "Reste-avec" n'a aucune valeur marchande pour eux.

Il me conseille de le dire aux parents qui pourraient éventuellement raisonner leur fils, sinon, il recommencera de toute façon. Je suis sceptique. Je prends le temps de réfléchir.

J'attends toute la journée que les parents rentrent du travail.

Pour la toute première fois depuis que je suis dans cette famille, je demande à la Tantie que je veux lui parler.

J'espérais naïvement qu'elle m'emmène dans un endroit tranquille pour parler. Non ! ça n'est pas ce qui se passe. Elle m'apostrophe là, dans le salon.

– Vas y je t'écoute ! si c'est encore histoire d'argent, c'est pas la peine, tu n'auras rien. Tu nous coûtes déjà assez cher comme ça.

– J'ai été violée par JPA cette nuit.

Les mots jaillissent de ma bouche telles les balles d'une mitraillette. Heureusement d'ailleurs car si j'avais à réfléchir et à peser chacun d'entre eux, aucun ne sortirait, paralysée par la peur et la soumission à cette famille.

Ils se sont tous dressés comme un seul homme. Les filles affalées devant la télévision, la mère et même le père qui, habituellement fait preuve de sang froid.

Mon bourreau n'était pas là. Il passe le plus clair de son temps à l'extérieur de la maison sans que personne ne sache vraiment où.

Roger s'est éclipsé discrètement pour disparaître dans sa chambre. Il ne veut sûrement pas être témoin du lynchage. À moins que ce ne soit tout simplement une fuite par réflexe de protection, ou de lâcheté.

– C'est quoi ce mensonge ? Non, mais tu t'es regardée ?

– Toi qui es vilaine et moche comme un pou comme ça !

– Une sale fille comme toi, qui peut avoir envie de te toucher, non, mais ça va pas dans ta tête ?

– Sale sorcière !

– Oui c'est ça qu'on appelle la sorcellerie. Tu veux gâter le nom de JPA pour que tes amis sorciers lui fassent du mal.

– Tu vas voir quand il va arriver, on va lui dire, il va te tuer.

J'ai rentré la tête dans mes épaules, fléchi les genoux pour réduire le plus possible la surface d'exposition aux éventuels coups. Ça hurle de tout côté, je ne sais pas qui dit quoi et qui va taper le premier.

Le ton baisse un tout peu, je veux en profiter pour m'échapper dans la cuisine.

– Reste là ! Tu vas où comme ça ? Tu provoques les gens et après ça, tu veux aller te cacher. Là, clairement c'est la voix du père de famille. À nouveau, les quolibets et tchips pleuvent sur ma tête.

Le ton remonte d'un coup, la tension aussi. Je renforce ma position de défense. Je ne reçois heureusement aucun coup, probablement parce qu'Ange-Marie Astrid n'est pas là, me dis-je.

Dois-je m'en féliciter ? Alors que ces mots qui transpercent mes tympanes et vont jusqu'à percuter mon cerveau sont bien plus douloureux. Ce sont là, autant de nouvelles blessures sur de vieilles cicatrices péniblement refermées par le temps. J'ai peur de perdre la raison. Quel cerveau peut survivre à autant de fêlures ?

Au bout d'un moment, une éternité, j'entends,
– Dégage de là !

Je comprends que j'ai enfin l'autorisation de me soustraire de la fournaise. Je me rends compte à ce moment-là que je n'ai versé aucune larme. Et plutôt que de me rassurer, cela m'inquiète d'un coup.

N'ai-je pas déjà perdu la tête ?

De la cuisine, j'entends de loin les paroles haineuses lancées pêle-mêle. Celles-là sont plus pour eux-mêmes que pour moi. C'est pour se prouver à eux-mêmes qu'ils ont bien le bon ADN, une forme de test où chacun doit montrer qu'il a le plus de haine possible pour gagner la place de pilier dans le bouclier protecteur de l'unité familiale. La protection familiale ici, c'est la haine des autres.

Oui, je me suis encore trompée. J'espérais une oreille attentive, compatissante pour raisonner un violeur. Tel n'a pas été le cas. Je passe au mieux pour une menteuse, au pire pour une sorcière.

Je sais donc que mon malheur va continuer. Il n'y a pas d'autres options.

Personne n'a accordé le moindre crédit à mon récit. C'est ce que tout le monde a montré. Mais Roger m'a dit que tôt le matin avant qu'ils ne partent au travail, les parents ont parlé à leur fils. Ils lui auraient dit d'aller voir le pasteur pour se confesser et demander une prière à ce dernier. Ils ont même

appelé le pasteur pour lui dire que mon violeur allait venir le voir.

Une maigre consolation ? Cela m'a néanmoins fait plaisir quand Roger m'a rapporté ce fait.

Ils ont sûrement tous fait semblant de ne pas me croire, mais s'ils demandent à JPA de confesser ce péché, c'est bien parce qu'ils le croient réel.

Je suis à nouveau gagnée par l'espoir. Cet homme de Dieu qui va être informé me donne à nouveau un motif réel d'espérer. Il est juste et bon. Il saura donc se situer du bon côté.

La semaine se passe sans agression nocturne. Les paroles de Dieu ont-elles pénétré le ténébreux cerveau de mon agresseur ?

Pour le reste, plus personne ne m'adresse la parole dans la maison, à part les ordres pour exécuter les services. Même Roger ne le fait plus qu'en cachette.

On est dimanche, comme d'habitude, tout le monde est parti à la messe. Je reste seule à la maison. On ne m'a jamais suggéré d'y aller aussi. Ce serait une souillure pour le Bon Dieu que d'emmener quelqu'un comme moi dans sa maison. Ça m'arrange bien car c'est mon moment de paix, l'un des rares que j'ai. J'en profite pour m'instruire et faire ma prière personnelle toute seule dans ma cuisine. Je prie pour moi, mes parents et mes frères. De temps à autre, ma prière est interrompue par Aléahia, la petite fille handicapée et enfermée dans la chambre

du fond. Elle crie quand elle a faim ou quand elle a besoin d'être changée.

Aléahia n'est pas méchante puisqu'elle ne parle pas. La maladie qui a dérangé son ADN lui a enlevé ce gène de la méchanceté qu'ils ont tous, dans cette famille. Dans son regard, je sais lire la reconnaissance pour tout ce que je fais pour elle. C'est moi qui la lave, la change et la recouche après avoir refait son lit. C'est presque reposant pour moi, puisqu'elle ne se plaint jamais.

Parfois, j'ai l'impression qu'elle est aussi méprisée que moi, ce qui, quelque part, nous rapproche.

Elle n'a pas droit à la maison du Seigneur non plus, alors qu'il y a bien un fauteuil roulant où on pourrait la mettre pour l'emmener. Et je serais d'ailleurs bien heureuse de la pousser pour y aller aussi. Mais non. Elle reste ici abandonnée comme moi.

Il est presque quatorze heures quand ils rentrent de l'église. Habituellement c'est plutôt, vers midi. Le pasteur et son homme de main sont avec eux.

J'ai eu plus que le temps nécessaire pour faire la cuisine et préparer la table. Je sors les boissons fraîches du réfrigérateur. Je les mets sur la table. Je pense qu'ils sont tous affamés puisqu'il est tard.

Ils se désintéressent de la table. Ils ont d'autres projets plus urgents.

Ils allument des bougies et les placent un peu partout dans la maison, notamment devant chaque porte.

Puis le pasteur entame une prière en pulvérisant de l'eau bénite par-ci, par-là. Tout le groupe le suit en répétant les prières de l'homme de Dieu. Les filles et leur mère sont littéralement en transe. Les mains en l'air et ouvertes sur le ciel, elles ont la tête qui se balance d'un côté, puis de l'autre. Cette transe est une forme de maladie qui n'affecte que les femmes. Chaque fois qu'on montre la messe à la télévision sur la chaine treize où on ne parle que de Dieu, ce sont toujours les femmes qui tombent et qui gigotent dans tous les sens. Et elles sont toujours secourues par les hommes qui eux, sont bien droit dans leurs prières et sûrement plus lucides.

J'observe ce manège de loin, inquiète mais pas trop. Ce n'est pas la première fois qu'on met des bougies partout dans la maison et qu'on fait des prières collectives. Je me souviens que quand la mère de monsieur Konan était venue séjourner ici, une fois par semaine, ils faisaient cela. Tout le monde pensait que la pauvre vieille était arrivée avec un esprit mauvais pour faire du mal à ses propres enfants et petits enfants. Il fallait donc la neutraliser. Elle a dû écourter son séjour et n'est plus jamais revenue.

Ils se rapprochent de plus en plus de moi et mon inquiétude change d'échelle. C'est l'angoisse qui prend le dessus. Quand je sens le danger imminent, j'essaie de courir. Trop tard, le sbire du pasteur s'empare de moi et me maintient immobile sur place.

Ils se mettent en cercle autour de moi et hurlent "gloire à Dieu, alléluia".

Je lève des yeux terrorisés vers le pasteur. Pour lui aussi, je suis du camp des ennemies ; et pas de pitié pour l'ennemie.

Ces hurlements prennent un temps infini. Du moins c'est l'impression que j'en ai, mais probablement pas plus de cinq minutes. Puis le pasteur renverse le reste de son eau bénite sur ma tête. Je retrouve enfin ma liberté de mouvement et tout le monde va s'asseoir tranquillement à table pour manger le repas que moi, la sorcière, j'ai préparé.

Dans le flot de paroles débitées par le pasteur, j'ai compris que moi, la victime de viol, je suis la sorcière qui a pris possession de l'esprit du fils à papa pour le pousser à commettre son forfait.

Tel est le verdict de l'homme de dieu.

Et ça ne s'est pas arrêté là.

Après le repas, avant de prendre congé, le pasteur a tenu à finir le travail.

– Où sont ses affaires

– Là !

– Il faut les fouiller devant moi pour voir s'il n'y a pas des grigris ou de conneries de ce genre dedans.

Mes affaires sont jetées par terre et éparpillées à l'aide d'un bâton. Attention à l'infection !

Évidemment, point de chaudron ni de balai ou de baguette magique.

– Il n’y a rien, mais brûlez-les par précaution ; lance le pasteur.

J’ai vu mon bourreau verser du pétrole sur mes affaires personnelles et y mettre le feu dans un coin de la cour.

Le pasteur rassuré, est parti, panse bien pleine, tête bien haute et sans la moindre compassion pour moi.

C’est là, ce septième jour de la semaine, ce dimanche que j’ai tué Dieu. Cette invention que les hommes pervers ont crée pour faire du mal à d’autres sans le remords, un sentiment qu’on a tous inné en nous.

Dieu justifie tous les excès du moment que l’on est convaincu de les faire pour le servir. On peut tuer un autre humain parce qu’il a dit une parole offensante contre Dieu. Et l’on sera glorifié pour cela.

Je connais la bible, des passages entiers sont gravés dans ma mémoire. J’ai grandi avec ça dans ma tête. Mes parents qui vivent selon ses préceptes m’ont dit de prier chaque jour, et je l’ai fait plutôt deux fois qu’une.

Je ne dors pas sans avoir récité mes prières. Je ne me lève pas le matin sans avoir dit mon Ave Maria.

Je vis dans cette famille où l’on n’avale pas une goutte d’eau sans avoir fait un signe de croix. Où une grande croix trône sur le grand portail de la cour. Où il y en a une sur la porte principale de la maison, tout comme au-dessus de chaque lit. Cette maison où est

exposée une crèche, bien en évidence dans le salon avec des images d'un Jésus bien blanc partout.

J'ai imploré ce Dieu pour qu'il me vienne en aide, cherché le regard de ce Jésus accroché au mur, des nuits durant. Mes forces ne me permettent plus d'attendre le jugement dernier qui sépare les bons des mauvais. Elles me lâchent chaque jour et mes bourreaux, eux, rayonnent de santé et de bonheur.

Qu'ai-je fait pour mériter autant de malheur ?

La seule réponse que me donne la bible c'est de courber l'échine, prier et attendre jusqu'à ce que la délivrance arrive par la mort. La mort, j'y ai beaucoup pensé. Mais j'ai décidé de vivre.

J'ai décidé de l'oublier aussi, cette bible. Oui, cette bible qui était dans la case de mes parents, ils me l'ont donnée pour qu'elle me protège. Je l'ai sauvée de la perte du sac plastique du début car je voulais l'avoir avec moi pour prier dans la voiture pour ne pas qu'il arrive un accident. Je l'ai toujours gardée comme un talisman protecteur. Elle ne m'a pas protégée. Je n'ai juste qu'à l'oublier ; je n'ai même pas à la jeter puisqu'elle a péri dans le feu qui a emporté toutes mes affaires.

Quel drôle de symbole que de voir ce livre dit saint, périr par le feu. Le feu de l'enfer censé brûler le pécheur. Ce livre a péri dans le feu allumé par le pécheur sanctifié par un homme de Dieu !

Alors j'ai tué Dieu. Je l'ai sorti de ma vie et je suis sortie de la sienne. Je reste prisonnière d'humains, mais plus d'aucun Dieu.

8 LE JOUR OÙ LA VIE PORTE UN MASQUE DE MORT

Mon violeur a bien reçu le message. Il a compris toutes ces simagrées de prières comme un soutien. On lui a dit qu'il n'était pas responsable et que j'étais celle qui rentrait dans sa tête pour lui faire commettre ces actes. Alors, comme on pouvait s'en douter, il a récidivé quelques jours plus tard.

Toujours le même scénario. De l'alcool et du cannabis pour se donner du courage et me faire subir sa violence gratuite. J'ai rendu les armes depuis longtemps. Je ne montre plus aucune résistance. À quoi bon !

La vie est devenue fade. La télé par laquelle j'apprenais beaucoup et que j'aimais tellement, ne m'intéresse plus.

Roger, mon complice, confident et maître, est parti depuis trois mois. Après le succès au baccalauréat. Il est resté quelques mois encore, le temps de passer avec succès le concours d'entrée au CAFOP (Centre d'Animation et de Formation Pédagogique). Pour sa formation, il a été affecté à

d'Odienné dans le nord du pays. Il va enfin réaliser son rêve de devenir instituteur.

Ce départ a été le coup de grâce pour moi. C'est à ce moment-là que je me suis dit qu'il était temps que je me sorte de là. Et chaque jour, je cherche désespérément une solution qui ne vient pas.

Je suis vraiment exténuée. J'ai souvent mal au ventre, envie de dormir dans la journée, mais mon travail ne m'en donne pas le temps.

Je me sens vide et malheureuse. J'ai recommencé à pleurer la nuit et à repenser de plus en plus à mes parents. Ils me manquent tous, mais j'ai surtout besoin de ma mère. Cela va faire bientôt cinq ans que je les ai quittés et que je suis sans la moindre nouvelle d'eux.

Je suis maintenant une grande fille et les gens se retournent souvent sur moi, quand je reviens du marché. J'ai même entendu une dame me dire que j'étais belle. J'ai été toute surprise d'un tel compliment. Je n'étais pas préparée à cela puisqu'à la maison, je n'ai que des insultes sur mes supposés défauts. J'en suis arrivée à me trouver vraiment laide. Il ne se passe pas une journée sans qu'on me rappelle un défaut sur mon corps. Alors ce compliment est bien venu, mais très insuffisant pour changer le regard que je porte sur moi-même.

Mon corps est plutôt fin et élancé comme celui de ma mère. J'ai dû prendre une vingtaine de centimètres depuis mon arrivée à Abidjan. Je suis maintenant plus grande que Mme Konan et toutes

ses filles. Elles ne sont pas bien grandes, mais plutôt rondes. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles me traitent souvent de grande bécasse, de grande cruche ou de ficelle.

Qu'est-ce que j'aimerais que mes parents me voient maintenant comme je suis ! Ils ne me reconnaîtraient plus du tout.

Je n'en peux plus d'avoir autant mal au ventre. Depuis une semaine ça n'arrête pas, et c'est encore pire aujourd'hui. Je ne peux en parler à personne puisque personne ne se soucie de moi dans la maison.

Si Roger était encore là, je le supplierais de m'emmener à l'hôpital même si je sais que je n'ai pas de quoi payer les soins.

Il est très tard dans la nuit, il doit être trois heures du matin peut-être plus, je me tords de douleur. La douleur est si vive que je pense que ma dernière heure est arrivée.

C'est donc ainsi que l'on meurt. Je me sens partir. Je suis couverte de sueur, ma tête est en feu. Je n'en peux plus. Je parle à ma mère avec des mots humides de larmes.

– Tu voulais que je parte en ville pour avoir une éducation, devenir quelqu'un. J'ai échoué ma pauvre mère, j'ai échoué.

Tu apprendras peut-être un jour que je suis morte. Morte seule dans le salon de ceux qui t'ont menti pour voler ma vie.

J'ai échoué maman, j'ai échoué

Nous avons perdu ! Ils ont gagné !

Il faut que je me passe de l'eau froide sur le visage. Je me traîne jusqu'aux toilettes. Je m'écroule. Mon bas-ventre se déchire et je vois un petit corps à mes pieds. Je crie de toutes mes forces. L'horreur, la peur, je ne veux pas regarder ça. Je me cramponne à la cuvette du WC la tête posée dessus. J'ai déjà connu cette histoire qui recommence en ce même lieu.

Mme Konan et son mari arrivent précipitamment.

Je suis maman d'un petit garçon ! Dans ma tête, je me répète cette phrase en boucle sans y croire...

M'a-t-on traité de trainée, de pute qui a ramené une grossesse sans propriétaire à la maison ?

Non, rien de tout cela. Face à cet enfant, le doute n'est pas permis. C'est bien l'enfant de l'horreur.

Il a le parfait faciès du violeur.

Je ne peux pas l'accepter, comme mon cerveau n'a pas accepté sa présence dans mon ventre. C'est un passager clandestin qui a voyagé dans mon corps, mais nous sommes arrivés à destination. Chacun doit prendre sa route.

Je crois que cet avis est partagé par la famille Konan, puisque l'enfant est récupéré et installé dans la chambre de Mme Konan et son mari. Moi, je n'existe pas. Je reste là seule, prostrée et douloureuse dans mon sang. Au bout d'un long moment, je

réussis à me lever. Je nettoie tout mon merdier avant qu'on ne me hurle dessus.

Les maîtres de la maison ont renoncé à leur journée de travail comme pour fêter un heureux événement.

Dans la journée, grande est ma surprise de voir Ange-Marie Astrid et son compagnon, débarquer. Tiens ! Eux aussi sont conviés à la fête.

Ange-Marie Astrid est maintenant mariée à cet autre pasteur qui fut jadis son professeur et directeur de l'établissement où elle était en pension.

C'est un homme court sur patte avec un cou presque inexistant. Sa lourde tête semble directement soudée sur un buste dominé par un abdomen saillant. Il est endimanché dans une veste forcément étriquée au point qu'il ne peut fermer aucun bouton. Cet homme a une forme de corps condamné au sur-mesure et cette veste, à coup sûr, n'en est point.

Mais pourquoi tous ces détails sur ce pauvre homme me sautent aux yeux à ce point ? Sûrement parce que Ange-Marie Astrid qui n'est d'ailleurs pas une belle femme, est une adepte des attaques sur le physique des autres. Je suis très bien placée pour le savoir. Alors je suis vraiment surprise de la voir avec cet homme au physique si peu avenant.

Plusieurs conciliabules ont lieu dans la maison. Il y a des allées et venues dans la maison. Le grand portail s'ouvre et se referme plusieurs fois. Je sens

qu'un événement sérieux se trame sans que je comprenne de quoi il est réellement question.

Pour ma part, j'ai vu ma dernière heure sonner cette nuit dans ces toilettes et je suis encore là, bien vivante, donc je me dis que plus rien ne peut m'arriver aujourd'hui.

Et pourtant à la nuit tombée, alors que j'étais assise sur un tabouret dans la cuisine, je vois Mme Konan venir vers moi. Je me lève pour venir à son rencontre pour lui éviter d'entrer dans cette cuisine qu'elle considère comme un terroir étranger à son monde.

– Tiens et ramasse tes affaires. On ne veut plus de toi ici.

Elle me tend un billet de dix mille francs

Mes jambes vacillent et je manque de tomber.

– Mais Tantie, où est-ce que je peux aller ?

– Où tu veux, mais pas chez nous. Tu ne peux plus rester ici.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait.

Je me mets à genoux pour la supplier. J'essaie de m'agripper à ses jambes, mais elle se dégage et me donne un violent coup de pied dans la tête. Je lâche prise. Elle s'en va.

Je vois Ange-Marie Astrid ramasser mes maigres affaires et les fourrer dans un sac poubelle.

Elle balance le tout dehors avant de venir se saisir de moi pour me jeter à mon tour hors du portail.

C'est le rituel chez les Konan. C'est ainsi qu'on se débarrasse de ceux dont on ne veut plus. On les pousse hors du mur et le portail se referme.

Le bruit du lourd portail qui se referme derrière moi met fin à mon histoire dans cette famille.

À la télévision nationale on parle très souvent des migrants clandestins qui sont expulsés des pays riches qu'ils essaient de gagner par tous les moyens. Je regardais toujours ces personnes avec un regard compatissant mais sans plus. Là, je me sens tout à coup comme elles. Je suis même persuadée que ma situation est pire encore, puisque ces expulsés, le sont en général vers leur pays d'origine. Ils sont donc censés retrouver leur famille, un environnement familier. Alors que moi, je suis dans la situation inverse. Je suis celle qu'on expulse vers un pays étranger. Je me retrouve ainsi "sans papier" dans une ville étrangère.

9 LE JOUR OÙ LE SOLEIL SE LÈVE HORS DU MUR

Maintenant que je suis hors du mur, je comprends mieux les manigances de cette famille. Il m'apparaît tout à coup limpide. Puisqu'il n'est pas possible de nier la paternité de cet enfant, par son physique éloquent, ils ont tout simplement décidé de le prendre.

Je sais qu'Ange-Marie Astrid cherche désespérément à tomber enceinte depuis au moins deux ans.

Ce garçon est donc une aubaine. Ils sont tout simplement en train de conspirer, trafiquer pour le lui attribuer.

Pour ma part, il n'y a aucun doute que je ne veux pas de cet enfant. Puisqu'il est la signature parfaite de mon violeur. C'est exactement comme tous ces malfaiteurs peu doués qui laissent des traces partout sur le lieu de leurs forfaits, ce qui conduit inéluctablement à leur perte.

Je ne veux pas de cet intrus dans ma vie, mais je n'accepte pas ce vol. Je ne peux pas l'accepter. Ma colère est telle que je serais capable de le tuer plutôt que de le savoir aux mains d'Ange-Marie Astrid.

Je suis dehors, seule sans argent à quinze ans ou dix-sept tout au plus. Tout est contre moi, mais j'ai déjà

vécu plusieurs vies qui m'ont fait voir ce qu'il y a de plus insupportable. Alors je ne désespère pas. Je ne m'accorde pas ce droit qui ferait tellement plaisir à mes bourreaux.

Je me suis réfugiée dans une maison inachevée juste à deux pas de mon ancienne prison. J'ai froid, un peu faim, les seins douloureux, gorgés de lait utile à personne.

Je suis perdue et sans repère, mais libre. C'est nouveau pour moi. Il faut que j'apprivoise cette liberté. Et très vite si je ne veux pas la perdre à nouveau.

Je passe toutes les possibilités en revue et j'exclus rapidement le retour au village. Il est hors de question d'y retourner dans ces conditions. Les dix mille francs suffiraient pourtant largement pour le transport. Mais ce serait tuer le rêve de ma mère que je peux encore réaliser tant que je suis en vie.

Si je retournais au village dans ces conditions, je ne pourrais pas me taire sur tout ce que j'ai subi ici. Ça pourrait être fatal à mes pauvres parents. Ils s'en voudraient terriblement.

J'essaie de trouver le sommeil, couchée sur un morceau de pagne étendu à même le sol. La nuit avance, elle devient de plus en plus silencieuse. Bientôt je n'entends plus que les aboiements des chiens dressés à éloigner les voleurs nombreux par ici. Toute sorte d'idées noires me traversent l'esprit. Et si mes bourreaux qui savent que je ne peux aller

bien loin en pleine nuit, venaient me tuer là pour faire disparaître toute trace de moi.

Je cours le long du grand arbre couché. Mon frère Kakou me suit et essaie de me rattraper. On est heureux, on chante, on saute de branche en branche. Je suis en paix avec moi-même dans une famille aimante. L'environnement m'est familier. Aucun effort à faire pour être en harmonie avec lui. Je suis en sécurité. Et pourtant en courant ainsi sur cet arbre nounou, je vois tout d'un coup une grande bouche s'ouvrir. J'y tombe engloutie. Ma respiration se bloque, paralysée par la peur. Alors que je croyais sombrer définitivement, c'est une lumière éblouissante qui m'accueille. C'est fait, je suis morte. C'est donc cela la vie dans l'au-delà.

J'ouvre les yeux sur un monde complètement aveuglant. Mon visage est inondé par les rayons du soleil qui tombent sans entrave dans cette bâtisse déjà vieille avant même d'être achevée.

Cela faisait longtemps que je n'avais plus rêvé de ma vie au campement.

Je me lève. Je sais d'instinct que je dois partir de ce quartier où la hauteur des clôtures témoigne de la noirceur du cœur des habitants. Ce sont ici des privilégiés, ceux qui ont réussi et qui veulent rester entre eux sans se voir. Même leurs enfants ne se voient que dans le cadre aseptisé de l'école.

Je vais essayer de me rapprocher d'un grand marché où il y a beaucoup de monde. Là, personne ne fait

attention aux autres. Et il peut y avoir des légumes, des fruits invendus laissés dans les poubelles.

Je sais qu'au marché d'Adjamé, il y a beaucoup de monde. C'est le premier lieu dont j'ai entendu le nom dans mon voyage vers Abidjan. Ce sont les deux dames qui m'encadraient dans la voiture qui n'arrêtaient pas d'en parler. C'est là qu'elles vendent je crois. Avec un peu de chance, je verrai peut-être l'une ou l'autre qui pourrait m'aider. Elles ne m'ont pas laissé le souvenir d'une grande gentillesse, mais dans mon cas, je suis prête à m'accrocher à toutes les ficelles. Peu d'options s'offrent à moi.

Je marche depuis un certain temps. Peut-être trente minutes quand j'entends « Adjamé, Adjamé »

C'est un Gbaka qui va à Adjamé. Je cours derrière lui et l'apprenti, celui qui crie pour attirer les clients, me fait monter.

À travers les vitres crasseuses du véhicule, je vois enfin défiler l'Abidjan dont je ne connaissais l'existence que par la télévision. Les grands immeubles du plateau, la lagune. Tout m'apparaît grandiose.

Au moment d'encaisser les clients, je me fais copieusement engueuler parce que j'ai tendu le billet de dix mille francs. Je n'ai pas autre chose. J'ai honte, je baisse la tête. Il y aurait pourtant de quoi s'enorgueillir d'avoir si tôt le matin, le tiers du salaire mensuel d'une bonne servante dans ce pays. Mais le problème de monnaie est un casse-tête à Abidjan ;

surtout le matin, sans compter le fait que ces gros billets traînent derrière eux une mauvaise réputation de fausseté. J'espère donc secrètement me débarrasser du mien au plus vite.

L'apprenti braillard garde mon billet bien en vue entre ses doigts comme confisqué, et continue d'encaisser les autres clients, ceux qui descendent et ceux qui montent en cours de route.

À l'arrivée, il descend et parlemente un bref instant avec un vieux commerçant sur le trottoir avant de revenir vers moi pour me rendre enfin ma monnaie. Je l'accueille avec soulagement. Il aurait confisqué mon billet que je n'aurais su quoi faire ni quoi dire. Alors inutile de vérifier si la monnaie est rendue juste. Je ferme tous mes doigts de la main droite sur le reste de ma fortune et m'enfonce dans la foule compacte.

Le marché d'Adjamé est un capharnaüm sans nom. Il y a du monde partout et tout le monde se bouscule et se marche dessus. Il n'y a pas de doute, ici, je passe inaperçue. Hormis mon air ahuri et craintif, je suis comme tout le monde. Une anonyme.

Dans la famille Konan, c'est de cet endroit qu'ils se servaient le plus comme épouvantail. C'est là qu'il y aurait les brigands les plus féroces, les « microbes » les plus vifs. Alors pourquoi suis-je là ?

N'est-ce pas là, une forme de suicide ?

Dans le fin fond de mon cerveau, peut-être que je souhaite que l'un des brigands d'ici me donne le

coup fatal que je n'arrive pas à me donner moi-même, par manque de courage.

Je déambule dans les allées encombrées de ce marché pour prendre la mesure du lieu et surtout apprivoiser ma peur. Je marche et m'arrête parfois devant un étal trop bien fourni et qui incite à toute sorte de tentation.

Je sais que j'ai peu d'argent pour une vie d'errance dehors, il faut donc que j'établisse des priorités. Au sommet de celle-ci, il y a la nourriture. Il faut absolument que je m'assure un repas par jour. Ensuite si je peux trouver un point d'eau pour ma toilette, ce serait bien. Pour dormir, il y a tellement de maisons inachevées dans cette ville que j'en trouverai toujours une pour y passer une nuit. La première nuit passée dans ces conditions me rassure à ce sujet.

L'après-midi est déjà bien avancée quand je me pose à côté d'une dame qui vend de l'alloco avec du poisson grillé. J'en achète pour trois cent cinquante francs. C'est la première personne à laquelle je parle vraiment depuis ce matin. Elle est de mauvaise humeur.

– Depuis ce matin ça ne marche pas et maintenant qu'on est presque le soir, je vais être obligé de ramener tout ça à la maison

Je sens qu'elle a besoin de parler

– Je viens perdre mon temps ici tous les jours pour rien pendant qu'ils dorment à la maison. Je

dois les nourrir, les habiller, payer leur école, mais eux, qu'est-ce qu'ils donnent ? Rien !

Je ne sais quoi dire, je ne suis pas habituée à la conversation avec l'adulte. Alors je me contente de balbutier,

– Yako ! (expression typique de compassion)

Sa réaction est surprenante. Elle me regarde attentivement puis ajoute

– Toi au moins tu n'es pas comme ces fainéants.

Ça se voit que tu es une travailleuse.

Je comprends qu'elle croit que je travaille dans le marché comme vendeuse. Je me retiens de lui révéler la vérité.

Je prends une bouchée chaque fois qu'elle finit une phrase et que je devrais prendre le relais. Je me contente d'acquiescer de la tête. Je maîtrise parfaitement cet art de la communication hypocrite qui fait appel au mouvement de tête. Impossible de me prendre à défaut.

Je me dis au fond de moi que ce serait bien que je prenne déjà cette dame comme alliée dans ce marché. Il suffirait pour cela que je vienne manger chez elle pendant deux ou trois jours. Mais quand elle quitte les médisances sur ses enfants pour en arriver à sa servante, je me rends compte de sa toxicité et m'en écarte immédiatement sans demander mon reste.

Elle a une fille à tout faire chez elle à laquelle elle ne donne que vingt mille francs, et elle trouve qu'elle est encore trop payée pour tout ce qu'elle a à faire. Cette fille fait tout dans sa maison pendant que ses propres

enfants, eux, vont à l'école ou se tournent les pouces leurs jours de repos. Et elle en parle avec des maux que j'ai trop longtemps ressentis dans mon corps. Je me reconnais dans ce récit, je reconnais Amina dans ce récit et je ne peux le supporter. Elle n'aura plus jamais mon argent ni mes oreilles pour ses plaintes piquantes.

Le marché se vide progressivement. De grandes grilles métalliques descendent scellées par des cadenas aussi grands qu'une main de bûcheron. Les agents de la municipalité prennent le relais pour ramasser les ordures amassées un peu partout. Les femmes tiennent des râtaux, des balais, les hommes chargent de grandes brouettes. Le rythme lent est sans commune mesure avec l'ampleur de la tâche. Les détritux débordent de partout. À cette vitesse, ils travailleraient toute la nuit qu'ils n'en arriveraient pas à bout. Je suis à peu près sûre que c'est cette incohérence qui paralyse psychologiquement certains d'entre eux.

Evidemment comme on pouvait s'y attendre, à la nuit tombante, dès que la visibilité devient problématique, ces employés arrêtent toute activité et se retirent. On comprend alors mieux, pourquoi il y a tant d'ordures dont les tas ne font que s'amplifier. Celles de la veille s'ajoutant à celles du jour qui s'additionneront à celles du lendemain.

Tous ces vaillants travailleurs partis, je constate que le marché est loin d'être vide. Visiblement ceux qui

sont là maintenant, sont comme moi, des personnes qui n'ont pas où aller. Ils ont tous eu la même idée que moi à un moment donné de leur vie pour venir s'échouer ici. Certains, pour se donner une contenance, se font passer pour des gardiens employés par les marchands pour veiller sur leurs boutiques pourtant déjà bien gardées par des grilles pesant un paquet de quintaux. Je ne suis pas dupe de ce jeu qui se joue entre la fierté et le mensonge.

En tout cas, cette présence humaine me rassure d'un côté, mais l'analyse de la population fait naître en moi une forme de méfiance. Je constate qu'il y a deux catégories de personnes dont la distinction se fait aisément. Ceux qui sont couverts de crasse avec des cheveux servant de couveuse à toute sorte de parasites. Et les autres. Les crasseux sont des personnes qui ont perdu la raison et livrées à elles-mêmes. Parmi celles-là, on rencontre quelques femmes. Dans le camp des bien-portants, il n'y a que des hommes.

Inutile de tourner autour du pot. Je suis tout simplement la seule fille qui ne soit pas folle dans ce marché nocturne. Quel paradoxe que de constater que ce palais dédié à plus de quatre-vingts pour cent aux femmes le jour, soit le domaine réservé des hommes la nuit.

Alors finalement, j'ai peur. Mais je ne me demande pas longtemps si je dois passer cette nuit ici. Je cherche un coin un peu plus isolé pour m'installer.

Puis je trouve ce petit espace. J'emprunte deux bancs laissés libres par les vendeuses, je les assemble et je

me couche. Je ne tarde pas à m'endormir, mais je me réveille plusieurs fois dans la nuit. Je ne veux surtout pas me faire surprendre par le jour, ainsi affalée sur deux bancs. Assez ! J'ai eu ma dose d'humiliation. Je n'en veux pas plus.

Je me réveille donc au petit jour pour remettre les bancs à leur place avant que les propriétaires ne reviennent.

Au loin, je vois un attroupement, je regarde de plus près. C'est un robinet d'eau. Les compagnons d'infortune, premiers réveillés, font leurs ablutions matinales. Je m'y rends. J'attends mon tour. Je ne passe pas inaperçue. Des regards interrogateurs et furtifs sur moi. J'ai envie de m'enfuir, mais je serre les dents et tiens mon rang. Je ne leur en veux pas. J'aurais sûrement la même réaction à leur place. Mon tour arrive. Je me passe de l'eau sur le visage. Puis je remplis ma bouteille d'eau et m'isole derrière un kiosque. Je mouille une partie de mon pagne que je passe sur mon corps.

Me voilà, installée dans ma vie de "sans domicile", mais "toujours digne"

10 LE JOUR OÙ TOMY A FAIT SON ENTRÉE

Cela fait déjà deux mois et vingt-et-un jours que je suis dehors. Je le sais précisément car j'ai décidé de compter les jours pour bien me rendre compte de ce que je vis. J'avoue volontiers que c'est assez curieux de compter les jours de liberté comme le prisonnier qui lui, dans sa cellule, compte à rebours les jours qui le séparent de la liberté. Mais ce décompte donne un certain sens à ma vie. Il me donne un but.

Je suis de plus en plus aguerrie à cette vie de nomade. J'ai mis en place des stratagèmes qui me permettent de vivre dehors sans que cela se remarque. J'ai une devise que je me répète sans cesse.

"je suis sans domicile, mais pas sans dignité"

Alors je me suis acheté quelques vêtements bien seyants à un prix dérisoire. Ce sont des habits d'occasion venus d'Europe versés en tas à même le sol. Chacun y va à la pêche pour trouver son bonheur. Je pense avoir bon goût, puisque ceux que j'ai choisis font régulièrement l'objet de compliments. Je les maintiens propres en les lavant

la nuit. Ils sèchent vite car heureusement pour moi, on est en pleine saison sèche. Les pluies sont rares.

Les autres squatteurs de nuit se sont habitués à ma présence et ne m'embêtent pas. Plus personne ne s'étonne de ma présence.

Dans le marché, j'ai repéré rapidement les commerçants qui ont de nombreux clients et qui sont vite débordés. J'aide spontanément ces derniers et en général, ils finissent par me remarquer et me donnent un peu d'argent. Grâce à cette stratégie, mon capital est toujours à dix mille. J'arrive à couvrir mes besoins quotidiens avec l'argent ainsi gagné.

Dix mille francs, c'est pile la somme nécessaire pour me rendre au village pour retrouver les miens s'il arrivait que je ne puisse plus faire autrement.

Dix mille francs, c'est la somme que mon père a donnée à Mme Konan pour qu'elle me la rende quand j'en aurais eu besoin.

Dix mille francs, c'est la somme remise par mon père à Mme Konan pour la remercier de me prendre avec elle.

Il est donc important pour moi que je ne descende jamais en dessous de dix mille francs. C'est ma bouée d'espoir, ma bulle d'air qui me donne envie de continuer à me battre.

Il est quatorze heures. Dans la matinée, j'ai fait ma tournée du marché et des commerçants. J'ai pu avoir trois mille francs. C'est une très bonne journée pour moi. J'ai maintenant des commerçants qui me sont

fidèles et qui me donnent systématiquement du travail en échange d'un billet.

J'ai décidé de me faire plaisir dans un maquis qui prépare du poisson à la braise.

Un vrai et gros poisson pour moi toute seule. C'est quelque chose que je n'ai jamais eu. Dans la famille Konan, je devais me contenter au mieux, de la tête sinon je n'avais à sucer que la carcasse décharnée juste bonne à jeter. Après l'avoir sucée, je croquais chaque arête du poisson jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Cela pouvait me prendre des heures et des heures. Je ne m'en lassais pas. Je vais aujourd'hui conjurer ce sort.

À quelques encablures du marché, j'avais déjà repéré un maquis. Sur une pancarte pointée sur la façade, on lit "Chez Tantie Eulalie". À chaque fois que je passe par là, ça sent tellement bon que je m'arrête un instant, faisant semblant d'attendre quelqu'un. Ça me met l'eau à la bouche. Et j'envie les nombreux clients qui y sont régulièrement attablés. J'ai décidé de me mêler à eux aujourd'hui.

Je m'installe à une table à l'extérieur, le menton haut et fier. Un demi-sourire aux lèvres, les yeux pétillants. On croirait que j'ai décroché le gros lot à la loterie nationale. Il faut que toute la Côte d'Ivoire sache qu'aujourd'hui je vais manger mon premier poisson à la braise au maquis.

Des enceintes placées de part et d'autre de l'entrée du local principal font hurler les Magic Système. J'ai l'impression qu'ils chantent pour moi.

« Premier gaou n'est pas gaou ohhhh... etc.. »

Le cœur du maquis « Chez Tantie Eulalie » est une espèce de baraquement fait de planches de bois assemblées les unes aux autres pour former les murs, le tout recouvert d'une toiture de bâches renforcée par d'autres planches plus petites.

Une demi-douzaine de tables sont installées à l'intérieur et sur une espèce de terrasse attenante au local principal. Mais l'essentiel du service se fait à l'extérieur où il y a des ilots de tables.

Une serveuse vient vers moi. Je n'entends pas bien ce qu'elle demande à cause de la musique trop forte. Alors je tends l'oreille.

– Qu'est-ce qu'on vous sert madame ?

Je jubile en silence.

– Un poisson à la braise avec de l'attiéké

– Quelle taille pour le poisson, petit, moyen ou gros !

– Le plus gros

– D'accord, mais il faut patienter vingt minutes. Vous voulez boire quoi ?

– Un Fanta.

– Je vous amène ça.

C'est moi la reine ce soir. Celle qui est servie par les autres. Je n'en crois pas mes yeux.

Un peu en retrait des autres ilots de tables, des jeunes un peu trop bruyants sont attablés. Ils sont

une dizaine. De nombreuses bouteilles de bière trônent sur la table et d'autres vides au sol. Je n'aime pas ces meutes alcoolisées. Elles me rappellent trop les réunions chez la famille Konan. Je les surveille du coin de l'œil pour voir s'ils ne s'intéressent pas trop à moi. Tout semble calme de ce côté.

Mon poisson et l'attiéké arrivent enfin. Je me lave les mains. Juste au moment où je mets la main dessus,

– Eh toi, je te connais, on dirait !

Je rentre ma fierté jusque-là affichée et baisse la tête.

– Je ne sais pas

Ma voix est à peine audible, mais il a entendu, lui.

– Si, si ! Je t'ai déjà vue quelque part. Je n'oublie pas les têtes comme ça moi !

Je reste silencieuse car je sais exactement où il m'a vue. Et je n'ai pas envie de ça maintenant.

– Ah ouiiii ! c'est chez le tonton Konan.

Démasquée. Je n'ai plus le choix. Il faut jouer cartes sur table. Mais à lui de jouer d'abord. Je ne dois pas me dévoiler trop vite. Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois. Je ne le connais pas assez.

– Je m'appelle Tomy, je suis venu une fois chez vous pour une réunion. Qu'est-ce que tu fais ici, je ne t'ai jamais vu là avant.

J'hésite à répondre. Je cherche le mensonge qui va le satisfaire sans trop éveiller de soupçons sur ma situation. Mon cerveau s'embrouille. Je n'ai pas été habituée à ça.

– Je ne suis plus là-bas. Ils m’ont chassée.

La vérité a jailli toute seule.

Dès qu’il entend ça, il rapproche une chaise et s’assoit à ma table.

– Ah oui. Mais pourquoi ?

Silence... J’hésite, alors il m’encourage

– Tu peux me parler, tu sais. Moi je n’ai rien à voir avec eux. Je me suis retrouvé une fois là-bas parce qu’un cousin a insisté pour que j’assiste au moins une fois aux réunions du village.

Il me dit que son père et monsieur Konan sont du même village, mais que lui n’y est allé que quand il était tout petit, donc ça ne l’intéresse pas du tout. Et qu’il connaît à peine monsieur Konan.

Je suis totalement rassurée quand il me dit qu’il a connu Roger à l’occasion de cette réunion à la maison et qu’ils se sont fréquentés jusqu’à ce qu’il quitte Abidjan.

Je lui raconte alors tout sauf une seule chose. Je n’ose pas lui avouer que je vis désormais dehors. Je lui dis que je suis actuellement hébergée chez les parents de mon amie Amina.

Il m’est impossible de dire que je dors là, dehors au marché d’Adjamé. Ma fierté est en jeu et j’y tiens. Il le saura peut-être un jour, mais pas ce soir.

Je n’ai pas touché ma nourriture pendant tout le récit. C’était impossible entre les larmes et la honte de se dévoiler ainsi devant cet inconnu.

Je me rends compte que j'avais vraiment besoin de parler à quelqu'un malgré les verrous que j'ai mis à mon cœur.

Son regard tombe sur le plat. Il appelle.

– Eulalie

Une dame, dans la trentaine se présente. Ça n'est pas la serveuse. Je pense que c'est la patronne.

Il me demande,

– C'est comment ton nom ?

– Aya, lui dis-je

– Eulalie, c'est ma petite sœur. Elle s'appelle Aya.

Il faut lui amener un autre poisson et donne celui-là à mes gars là-bas.

La dame s'exécute

Tomy est un garçon qui doit avoir dans les vingt-cinq ans. Il n'est pas bien grand, mais il dégage une forme de puissance qui fait peur au premier abord. Il a une musculature saillante patiemment cultivée sur les terrains vagues des quartiers populaires. C'est là le résultat de mois et de mois passés à soulever des briques, des pneus, des barres de fer et des troncs d'arbres. Tous les jeunes qui sont avec lui, sont tout aussi musclés, nourris à la même culture.

Il m'explique qu'avec ses gars, ils protègent les commerçants, les vedettes du showbiz, du sport et même quelques hommes politiques. Et ces derniers leur donnent une rémunération confortable.

Il m'informe que depuis qu'il surveille le maquis d'Eulalie, il n'y a plus jamais eu de vol dans les caisses ou de cambriolage.

Tomy a la parole précise et sûre. Il ne bavarde pas.

Il se lève, me regardant droit dans les yeux,

– Tu t’es confié à moi jusqu’au bout, les gens ne le font jamais parce qu’ils ont peur de moi. Et ils ont bien raison d’avoir peur. Maintenant tu es ma petite sœur. Si tu as besoin de moi, je suis souvent ici.

Il m’attire à lui, me serre dans ses bras tout durs, puis s’en va vers son groupe.

Arrivé à leur niveau, d’un simple geste de la tête, tout le monde se lève comme un seul homme et ils partent.

Je peux enfin manger mon poisson chaud avec l’attiéké. À peine ai-je commencé à manger qu’Eulalie vient me rejoindre. Sa présence ne m’incommode pas. Elle est douce et dégage une sorte de gentillesse qui me rassure. Et de toute façon, je n’ai pas à me découvrir avec elle comme j’ai dû le faire avec Tomy.

– Alors comme ça, tu es la sœur de Tomy

Je rétablis la vérité tout de suite car je vois le scepticisme dans ses yeux.

– Nos parents sont du même village donc nous sommes frère et sœur. Mais on ne se connaît pas bien. Il est juste gentil avec moi. Il n’y a rien entre nous.

Eulalie n’est pas du tout apprêtée car elle travaille dur au-dessus de son fourneau à griller poissons et poulets, mais je la trouve très belle. Ses traits sont fins et réguliers et dès qu’elle sourit, c’est tout son visage qui s’illumine avec des dents bien blanches et

parfaitement alignées. Et ses paupières se plissent légèrement, ce qui fait pétiller ses grands yeux. Elle est vraiment belle avec ses cheveux naturels tressés et plaqués sur le cuir chevelu.

Je suis persuadée que beaucoup de clients viennent manger dans son maquis plus pour elle, que pour la qualité de ses mets.

Je n'en suis pas sûre, mais je crois qu'elle n'est pas insensible au charme de Tomy et qu'elle a trouvé ma réponse sincère.

– Tu sais que ton frère est un dur ?

– Ounh !

Je ne sais pas quoi répondre car je n'ai aucune idée d'où elle veut m'emmener avec ces mots. Je reste sur mes gardes.

– Tout Abidjan le connaît.

Oups ! Est-ce que je fais partie du "tout Abidjan", moi qui ai été enfermée derrière de hauts murs pendant cinq ans. J'ai seulement entraperçu Tomy, mais sa réputation n'est pas arrivée jusqu'à ma cuisine. Visiblement je ne connais pas bien mon frère.

– Grâce à lui on est tranquille. Ici, j'étais sans cesse dérangée par une horde de bandits qui me rackettaient et intimidaient les clients. Je n'en pouvais plus. J'étais sur le point de tout abandonner quand il est arrivé.

Elle me raconte alors leur première rencontre.

– Il était tout seul, tranquillement en train de manger quand les loubards sont arrivés. Ils étaient cinq. Des gabarits impressionnants. Tous les clients

regardaient leurs chaussures pour ne pas avoir à croiser leurs regards. Tomy seul, a eu le courage de leur dire de partir. Évidemment ils l'ont entouré pour lui faire payer cet affront auquel ils n'avaient pas été habitués.

Elle a la voix calme, mais par moment l'émotion semble prendre le dessus, mais comme par réflexe, elle se réajuste et la joie revient dans ses yeux.

– Ils tournaient autour de lui en bandant les muscles, prêts à donner la correction qu'il méritait à celui-là, pour que tous les autres clients continuent de les craindre et que moi, je me fasse racketter.

– Il n'a rien dit jusqu'à ce que l'un d'entre eux renverse son plat. À peine s'est-il levé que le plus costaud d'entre eux qui semblait être le chef était à terre complètement sonné. Il lui a asséné un violent coup de tête qui l'a fait valser comme une feuille de papier.

Avec le plus costaud au tapis, les autres ont débandé leurs muscles et se sont enfuis vers le marché. Celui qui a pris le coup s'est péniblement relevé, déboussolé et est parti en titubant.

Elle marque une pause pour prendre une grande respiration, puis ajoute,

– Je ne les ai plus jamais revus dans le quartier et les autres commerçants non plus. Tu vois, il nous a guéris du fléau. Et a vacciné le quartier, c'est pour cela qu'on est tranquille maintenant.

La jeune fille qui m'a servi tout à l'heure l'appelle. Une commande sûrement. Elle ajoute en partant :

– On est bien content qu’il soit toujours dans les parages.

J’ai vraiment bien mangé. Je vais vers Eulalie affairée au fourneau

– Combien je te dois ?

– C’est rien, ton frère a déjà tout réglé. Il paie toujours ses repas et ceux de ses invités.

Je suis surprise, mais pas tant que ça. Il a montré tant d’empathie envers moi que je me doutais qu’il ferait ça.

Je remercie Eulalie et je me retire dans mon marché pour reprendre ma vie de “sans domicile”, mais “avec dignité”.

Ces rencontres me font un bien fou. Je me dis que ce sont là des portes de secours. Je sais que je dois compter sur moi-même, mais on peut avoir besoin de soutien par moment pour avancer.

BONNE À TOUT FAIRE

11 LE JOUR OÙ JE N'AI PLUS EU DE PARENTS

Je revois Tomy chez Eulalie de temps à autre. Ils sont très gentils avec moi. Mais je ne tiens toujours pas à leur faire part de ma situation réelle. Je suis déjà assez gênée quand ils me paient ma nourriture.

La vie dehors est de plus en plus difficile car on rentre dans la saison des pluies. Il pleut fréquemment, le sol est boueux et les vêtements moisissent plus qu'ils ne sèchent.

Je suis souvent malade, mais par fierté, je prends sur moi. Je serre les dents pour continuer à rester debout. Je ne montre rien. La vie dans la famille Konan m'a appris à souffrir en silence. J'achète des médicaments avec les mamans nigérianes dont c'est la spécialité sur le marché et je les prends. C'est peu cher et ça me guérit. Ce sont des médicaments qui viennent de Chine. Ils sont vendus comprimé par comprimé ou gélule par gélule.

Ce sont les gélules bicolores rouge et blanche qui sont les plus efficaces. On les appelle "tout passe" puisqu'elles sont efficaces pour toute sorte de bobos.

Il y a quelques jours, j'ai demandé à Tomy de prendre des nouvelles de mes parents en se renseignant avec son cousin. Ce dernier est très

impliqué dans les activités des ressortissants du village à Abidjan. Ils organisent de nombreuses veillées funéraires pour collecter l'argent nécessaire aux coûteuses cérémonies. Ils se réunissent aussi de temps à autre pour l'école ou le dispensaire du village, mais ces réunions-là ont moins de succès. Alexandre, le cousin de Tomy, lui, est de toutes les parties. Il ne manque aucune de ces rencontres et se rend régulièrement au village pour visiter les parents et pour les funérailles.

Avec ces journées pluvieuses et déprimantes, je n'arrête plus de penser à ma famille. Alors j'ai hâte de savoir ce que Tomy a à me dire.

Il m'a donné rendez-vous aujourd'hui chez Eulalie.

Quand j'arrive, chez Eulalie, Tomy n'est pas encore là.

On est samedi soir. Il y a beaucoup de monde. C'est le jour où les Abidjanais sortent massivement pour oublier leur harassante semaine de travail. Beaucoup d'entre eux passent de longues heures dans des transports en commun toujours bondés, poussiéreux ou boueux selon la saison. Le travail en lui-même, n'est généralement pas ce qui fatigue car il consiste trop souvent à attendre dans un bureau ou dehors sur un banc à l'ombre d'un arbre en attendant qu'il y ait quelque chose à faire. Il y a pourtant tant à faire.

Depuis que je vis dehors j'ai pris le temps d'observer cette foule de travailleurs qui se met en

branle le matin dans un sens puis dans l'autre le soir. Que d'énergie gaspillée pour pas grand-chose, autant pour le pays, que pour le travailleur.

Alors les hommes surtout, viennent là, refaire le match de foot perdu ou gagné par la bande à Drogba, toujours affublés de filles trop jeunes et trop maquillées pour être leurs vraies compagnes. Une bonne partie du salaire fini ici dans la bière et le poisson ou poulet braisés d'Eulalie qui n'en demandait pas tant. Elle s'en félicite d'ailleurs car comme elle dit, "s'ils ne le dépensent chez moi, ça sera de toute façon chez mes concurrentes".

Je l'aide car les commandes viennent de toute part et la serveuse ne sait plus où mettre la tête. Généralement l'ambiance est bonne. Les clients se montrent patients et attendent tranquillement que leur poulet ou poisson cuise. Ils multiplient les bières pendant ce temps-là.

Tomy arrive enfin. Il est tard, presque minuit. Je n'ai pas vu le temps passé. La plupart des clients ont déjà mangé et ne restent là que pour continuer à s'enivrer, ce qui réjouit grandement leurs jeunes accompagnatrices. La vigueur du guerrier sera moindre par la suite, et la gratification conséquente.

Je m'installe à la table de Tomy. Il me demande ce que je veux manger. J'opte pour le poulet cette fois. Il passe la commande.

— Je viens de quitter Alexandre, mon cousin. Il m'a dit que tes parents ne sont plus au village.

Voilà, Tomy ne sait pas emballer les nouvelles. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, il les donne de la même manière.

J'en reste sans voix. La terre s'ouvre encore sous mes pieds. Si mes parents ne sont plus dans ce village, où peuvent-ils bien être maintenant ? Je sais bien que c'est la recherche du travail qui les avait emmenés là-bas, mais c'était devenu chez nous. Je suis née dans ce campement, mes frères aussi. Beaucoup sont venus comme cela et ont pu acheter un lopin de terre pour rester définitivement. Pourquoi mes parents n'ont pu en faire autant ? Je leur en veux secrètement, mais l'idée est vite balayée par un sentiment de compassion. Je le sais, bien que courageux et travailleurs, leur condition était trop modeste pour leur permettre d'acquérir une portion de terre. C'est aussi cela qui les a poussés à se séparer de moi en espérant que je réussisse ailleurs pour venir les aider.

– Il m'a dit que le vieux qui les employait est mort il y a deux ans et ses enfants qui se sont partagés les plantations ont fait venir d'autres travailleurs pour les entretenir. Tes parents ont dû partir.

– Mais où ?

– Il ne sait pas.

J'ai la gorge nouée. Les morceaux de poulet braisé qui, habituellement me font tellement saliver, sont sous mes yeux et l'envie ne vient pas. Je les emballe pour les emporter avec moi.

Ce parfum suave de grailons que je trimballe autour de moi est arrivé jusqu'au vieux Komara avant même que je n'arrive à son niveau. Il me regarde avec une envie qui ne trompe pas. Je lui tends le paquet. Il me remercie bien plus qu'il ne faut. Il fait même appel à Allah pour qu'il me donne une belle et longue vie. Tout cela pour quelques morceaux de poulet.

Lui, le vieux Komara, c'est mon voisin de galère. Il vit aussi sur le marché et m'a adoptée. Il passe son temps à faire ses ablutions et ses prières. Et pourtant depuis que je l'ai trouvé ici, sa situation ne s'est guère améliorée ; au contraire, je trouve qu'elle n'a cessé de se dégrader. Son Dieu l'a oublié. Je l'aide comme je peux. C'est grâce lui que j'arrive à dormir la nuit sans trop de crainte car pour ne pas louper une heure de prière, il ne dort que d'un œil. Je sais donc que je peux compter sur lui pour m'alerter en cas de danger. C'est aussi à lui que je confie mes affaires dans la journée quand je pars par-ci, ou par-là pour mes petits boulots.

Ces nouvelles inattendues de mes parents m'ont désarçonnée. Je suis encore sonnée quand j'installe mon couchage. Je l'ai amélioré un peu depuis quelques mois. J'ai maintenant un petit matelas mousse très fin que je pose sur deux tables collées ensemble. J'ai moins mal aux côtes et je dors mieux. Mais là, cette nuit, le sommeil se fait attendre. Ma tête est prisonnière des nouvelles que Tomy m'a données.

Je me réveille comme toujours très tôt pour céder la place aux vendeuses qui viennent gagner leur vie ici.

J'ai l'impression de n'avoir pas dormi et pourtant un rêve me revient. J'ai vu ma mère portant un bébé dans les bras. Elle m'a souri et l'a mis sur ma poitrine comme pour me dire de lui donner le sein. C'est avec cette image que je me suis réveillée. Je suis bouleversée et je sais déjà qu'elle va me suivre tout au long de la journée.

L'idée d'aller au village moi-même pour chercher la trace de mes parents m'effleure. J'ai assez d'argent pour cela, mais je l'écarte immédiatement. Qui pourrait m'accueillir là-bas. Je suis maintenant une jeune fille qui a l'allure d'une femme à cause de tout ce que j'ai enduré. Personne ne me reconnaîtrait. Et je ne saurais par où commencer.

Voilà onze mois et six jours que je suis dehors. J'ai beaucoup réfléchi sur moi. Je ne peux pas continuer à vivre comme ça dehors à vivre d'expédients que les bonnes âmes veulent bien m'accorder. Je sais que les hommes ne sont pas indifférents à ma personne. Je suis sans cesse importunée par des hommes dont certains portent sur eux des signes évidents d'opulence. Je pourrais aller avec l'un d'entre eux qui me plairait un peu pour m'assurer un confort matériel. Mais je ne veux pas entrer dans ce jeu où je risquerais de redevenir esclave.

Je ne peux espérer un emploi intéressant qui me permettrait de gagner suffisamment d'argent pour

m'assumer et trouver les moyens d'aller rechercher mes parents, puisque je n'ai aucun diplôme. Ce problème de diplôme qui reste encore mon principal complexe aujourd'hui. Mon fameux accent de villageoise dont se moquait tant Roger, n'est plus qu'un vieux souvenir. Tous ceux qui discutent avec moi pensent que je suis étudiante dans le supérieur car je n'ai jamais arrêté d'apprendre malgré ma vie de "sans domicile fixe". Je porte toujours en moi le rêve de ma mère qui disait « si je savais lire et écrire, je lirais et écrirais un livre par jour »

Je me rends très souvent au centre culturel français ou à la bibliothèque nationale où je dévore tous les livres qui ouvrent l'esprit. Je suis bien plus cultivée que la plupart de ces hommes que je rencontre au maquis d'Eulalie et qui se vantent de leurs grandes écoles et diplômes en tout genre.

J'ai maintenant l'âge où les femmes, normalement, tombent amoureuses. Mais dans ma tête, il y a comme un blocage. Une peur irrationnelle, le dégoût de la relation intime avec l'homme depuis que mon corps a été souillé par le viol. Je ne doute pas que cela finira par arriver un jour. Je redoute ce jour.

C'est cette peur, ce blocage que j'ai décidé de mettre à l'épreuve.

C'est ce corps souillé que je veux mettre à l'œuvre. Il intéresse les hommes alors que moi, je l'entretiens par habitude comme l'on fait pour sa maison, même si l'on ne l'aime pas. Je fais en sorte qu'il soit présentable pour moi-même d'abord et par respect

pour les autres, ceux qui le regardent et qui pourraient le visiter.

J'ai décidé de le prêter aux hommes qui le veulent pour leur plaisir. Ils doivent cependant en payer le prix. Il y aura un loyer à acquitter. Je veux gérer cela comme une femme d'affaires.

L'idée me trotte dans la tête depuis un bout de temps déjà, mais passer à l'acte est une autre paire de manche. J'ai pris la ferme résolution que je ne passerais pas plus de douze mois dehors. Il me reste donc dix-neuf jours pour mettre fin à ce parcours de marginale.

12 LE JOUR OÙ LES AFFAIRES NE VEULENT PAS SE LAISSER FAIRE

Je dois raisonner en femme d'affaires. Mes économies s'élèvent actuellement à trente-deux mille francs plus dix mille. En vivant dehors, j'ai réussi à faire croître mon capital. Il ne faudrait surtout pas que je me lance dans une entreprise qui pourrait me faire régresser. Il faut donc se poser les bonnes questions pour trouver les bonnes réponses.

Quelle est la situation géographique qui serait la plus rentable ?

De quoi ai-je besoin pour faire la différence ?

Quel montant de loyer fixé pour être attractif sans être dissuasif ni trop bon marché...

Pour la situation géographique, la réponse est plutôt évidente. Il faudrait viser les quartiers huppés et de préférence les abords des grands hôtels. Le choix est donc très restreint. Il y a l'Hôtel Ivoire à Cocody et le Golf Hôtel à la Riviera 1. C'est là qu'on peut rencontrer des personnes qui seraient prêtes à déboursier beaucoup d'argent pour une coucherie éphémère dans un lit de passage.

Pour ce qui est de l'équipement indispensable pour faire la différence, ce n'est pas bien compliqué

non plus. Une seule devise, tout doit être au balcon. Exposer le plus de nudité possible. Moins il y a de rideaux, mieux c'est. Il faudra juste les changer régulièrement pour éviter la lassitude du client.

Pour ce qui est du montant du loyer, il n'y a pas à tergiverser ; ça sera à la tête du client. Selon qu'il aura la bourse bien pleine ou non, je déciderai au coup par coup.

Nous y sommes. Le plan d'action est bien clair dans ma tête. Le programme du soir, c'est d'aller voir les sites que j'ai identifiés pour confirmer ou infirmer mon hypothèse de rentabilité. Demain, je ferai les achats d'accessoires pour le travail.

Le boulevard des martyrs. Il a été rebaptisé récemment à la suite de la mort de jeunes manifestants tombés sous les balles de militaires français en novembre 2004. La foule manifestait alors son hostilité à l'égard de l'armée de l'ancien pays colonisateur toujours présente et qu'elle considère comme une armée d'occupation. Ce boulevard traverse tout le quartier bourgeois de Cocody et se termine sur l'esplanade de l'Hôtel Ivoire. Le plus grand et le plus luxueux hôtel de la sous-région ouest-africaine.

C'est là, au bout de ce boulevard que je compte exercer mon nouveau métier de femme d'affaires. Il est dix-huit heures quand j'y arrive. Je voulais arriver assez tôt pendant qu'il fait encore jour pour bien analyser la situation. Je remarque que le terre-plein central planté de grands arbres pourrait être un

endroit suffisamment discret pour se poster et attendre le chaland. Je me rapproche de l'hôtel. Des vigiles se tiennent à l'entrée. J'ai bien envie d'essayer d'y entrer, mais finalement je n'ose pas. Je suis impressionnée et il y a de quoi. Ça n'est pas mon monde. Je fais un tour du quartier. Je rencontre quelques personnes qui ne font pas vraiment attention à moi. C'est plutôt bon signe. J'avais peur de dénoter dans ce quartier de riches encore plus riches que les habitants du quartier de la famille Konan.

La nuit tombe rapidement. Les lampadaires font des clins d'œil avant d'inonder totalement la chaussée de leur lumière pâle. Je reviens sur le boulevard des Martyrs pour voir le lieu que j'avais repéré.

Et bien, je ne me suis pas trompée. C'est bien là où il faut être, puisque la place est déjà occupée par une rangée de filles. Je les compte rapidement. Elles sont une vingtaine sur une distance d'une centaine de mètres le long du boulevard. Toutes disposées de manière à laisser quelques mètres entre elles.

Je comprends là que le marché est déjà bien saturé. Je me sens tout à coup bien idiote. Comment ai-je pu penser que je serais la seule à vouloir exercer le métier considéré comme le plus vieux de tous, sous cette forme-là ? Tout à coup, mon idée que je pensais révolutionnaire m'apparaît comme bien banale.

Simple péché d'inexpérience. Ma référence jusqu'à ce jour, c'était ces filles originaires du Ghana voisin,

qui vendent leur service dans un local qu'elles louent et où elles vivent en même temps avec mari et enfants. Moi, n'ayant pas de domicile, je voulais révolutionner le métier en pratiquant ainsi de façon nomade. Eh bien, ce ne sera pas une révolution. Je serai un corps marchand ambulante parmi bien d'autres.

Je décide de me planquer et de les observer pour voir comment elles s'y prennent pour aborder le client.

Je ne suis pas déçue. Le spectacle valait bien ce déplacement.

D'abord, tous les clients arrivent en voiture, ce qui montre déjà qu'ils ont un certain niveau de vie. En tout cas, les filles ne s'intéressent qu'à ceux-là.

Visiblement ces filles ont le coup d'œil bien aiguisé pour différencier le client, d'un automobiliste ordinaire passant par-là. Je comprends qu'il suffit de regarder la tête du conducteur toujours seul dans sa voiture. Elle est toujours tournée du côté terre-plein du boulevard où sont alignées les filles. Ensuite, il roule à une vitesse qui montre qu'il peut s'arrêter à tout moment.

Et le clou du spectacle c'est quand il s'arrête effectivement. Là, toutes les filles se ruent sur la voiture pour lui lancer un morceau de pagne roulé en boule. Je me demandais pourquoi toutes avaient à portée de main cet accessoire. Je pensais qu'elles en avaient besoin pour se couvrir quand la fraîcheur de la nuit s'accroissait. Jamais je n'aurais imaginé ce concours de lancé de pagne. C'est un vrai concours ;

à la loyale car celle qui a bien visé et réussi à entrer sa boule de pagne dans la voiture du client a gagné la première manche. Les autres ramassent leurs projectiles et se mettent automatiquement en retrait. La fine tireuse se retrouve en tête à tête avec le client pour se mettre d'accord sur les modalités de la chose. Les autres attendent bien sagement la deuxième manche ou tout simplement s'en vont chasser d'autres gibiers.

Et en effet, il y a parfois une deuxième manche car c'est toujours le client qui a le dernier mot. Si la bonne tireuse ne lui plait pas physiquement ou que les prestations proposées ne sont pas à son goût, il lui rend son tissu, puis elle se retire et la bataille reprend pour les autres.

Je suis rassurée par le physique de ces filles toutes cabossées par l'âge ou par une trop longue pratique du métier. Physique qu'elles essaient tant bien que mal de camoufler derrière d'épaisses couches d'artifices. On frise la vulgarité pour certaines à vouloir tant dénuder des parties si peu gracieuses de leur corps.

Malgré mon avantage de jeunesse et même de beauté physique, je dois cependant me rendre à l'évidence. Au lancer de pagne, je ne peux faire le poids. Il me faudra de longues heures d'entraînement pour arriver à me faire un client.

J'en ai assez vu pour aujourd'hui. Il faut que je rentre avant que les transports en commun ne

s'arrêtent. Je ne peux encore me permettre de prendre un taxi.

Le spectacle de Cocody m'a finalement pris tellement de temps que je ne peux enchaîner sur l'autre site. J'irai voir du côté du Golf hôtel demain soir après l'achat des vêtements et accessoires.

Dans ce grand marché d'Adjamé, j'ai déjà repéré des boutiques où je peux trouver tout le nécessaire pour le métier. C'est plus cher que ce que j'achète habituellement d'occasion, mais, il est possible de marchander un peu avec la vendeuse pour réduire les frais. Il est hors de question pour moi d'aller dans des magasins de riches au Plateau et ruiner mes maigres économies pour des appâts en chiffon.

Je m'arrête à la boutique « Lingerie Coq'ine ». Elle est nichée dans le fin fond de la partie abritée du marché où la lumière naturelle n'arrive jamais.

– Bonjour ma chérie, qu'est-ce que tu cherches, j'ai tout ce qu'il te faut pour être belle et sexy

– Alors montre-moi ce qu'il y a.

– Tu cherches quel genre de choses ?

– Mon copain me trompe avec une autre alors je veux tout faire pour le garder. Je veux lui montrer que moi aussi je suis sexy

J'avais préparé ma petite phrase pour ne pas me dévoiler.

– Vas-y, entre ! Viens par ici !

Elle m'entraîne derrière son comptoir et me sort plusieurs articles. Des strings, des nuisettes, des

robes à paillettes plus ou moins décolletées en me disant à chaque fois, "celle-ci est très à la mode, j'en vends beaucoup". Si je me fie à ces paroles, elle doit rouler sur l'or, cette dame.

Il y en a pour toute sorte d'évènements pour émoustiller les amoureux d'un jour, ou de toujours. Modèles Saint-Valentin, nuit de noces, boîte de nuit, anniversaire... Il y en a même un qui s'appelle "réconciliation". Elle dit que ça se porte après une période de fâcherie.

J'opte pour une robe noire très moulante entièrement transparente, à fermeture éclair intégrale dans le dos. Elle doit se porter avec une culotte noire opaque. Elle laisse ainsi voir tout le corps en laissant une bonne part de mystère au niveau des parties intimes.

Je prends aussi une autre robe blanche très moulante, en décolleté plongeant jusqu'au nombril avec des croisillons noirs, dos nu en V.

À cela s'ajoutent deux nuisettes, des strings et culottes plus ou moins fantaisistes, des bas et collants de diverses couleurs.

J'en ai pour treize mille trois cents francs. Après négociation, je paie finalement dix mille.

Me voilà parée pour bien commencer dans le métier.

Il me faut maintenant un petit sac à main puisque toutes les filles en avaient un.

J'en trouve un dans une boutique voisine. Mille cinq cents francs, me dit le commerçant. On s'accorde sur mille deux cents.

Le soir, au boulevard de France, en face du Golf hôtel, encore des filles. Ici pas de combat de boule de pagne. Les filles sont plus distinguées, jeunes et jolies. Elles se tiennent tranquillement en ligne le long du boulevard. C'est le client qui fait son marché. La voiture s'arrête vitre ouverte au niveau de la fille qui plait au conducteur. La fille se penche à l'intérieur. Il y a un bref échange et l'affaire est souvent conclue. Je me dis que ça me conviendrait mieux car je n'aurais pas à me livrer au lancer de pagne qui éliminerait d'emblée la piètre lanceuse que je suis.

Je suis consciente que là, la concurrence sera plus rude. Ces filles sont au moins aussi jolies que moi, mais je suis convaincue que je peux tirer mon épingle du jeu.

Tout est en place, j'ai tout ce qu'il faut pour commencer. Si je ne veux pas passer plus d'un an dehors comme je me le suis promis, il ne me reste plus que seize jours. Plus tôt je commencerai, plus tôt j'aurai assez d'argent pour passer une nuit dans une chambre d'hôtel avant de me trouver quelque chose de plus durable.

Nous y voilà donc ! Le moment que je redoutais tant est arrivé. Il faut y aller. Je n'arrive pas à me décider. Le déclic ne vient pas. Je me dis que demain j'aurai plus d'envie. L'envie, ça n'est pourtant pas le bon mot. Je ne pense pas que j'en aurai vraiment un jour envie, il faut plutôt parler de courage. Alors

j'espère que le jour suivant me le donnera ce courage.

Cinq jours déjà que je suis en quête du courage. J'hésite. J'hésite et chaque jour qui passe me rapproche de l'échéance fatidique que je me suis fixée pour sortir de la rue.

Il est vraiment temps d'y aller. Ça sera ce soir. Je suis prête.

Je suis maquillée et bien apprêtée. Ma belle robe moulante et sexy sous des vêtements plus ordinaires. Le vieux Komara a remarqué mon visage trop maquillé pour passer inaperçu. Il ne peut s'empêcher d'essayer d'en savoir plus.

– Où vas-tu ma fille ? Tu es amoureuse ?

– Je suis invitée à manger dans la famille d'une camarade

– Ah ! bon appétit alors. Fais bien attention à toi.

Je ne sais pas pourquoi il a ajouté cette dernière phrase. Il s'inquiète sûrement pour moi car il doit se dire qu'ainsi maquillée, je ne peux qu'attirer des prédateurs.

– Ne t'inquiète pas. Je serai de retour au plus tard à minuit.

J'arrive au boulevard de France assez tôt pour me positionner avant que les habituées n'arrivent. Je tourne en rond, ne sachant quoi faire. Je garde mes habits ordinaires. Il fait encore trop jour pour me mettre dans une tenue si aguicheuse. Je m'assois sur

la racine saillante d'un grand arbre. Certains passants se retournent sur moi. J'ai honte. J'ai envie de me lever et tout abandonner, mais je sais que ce n'est pas possible. Croupir sur un bout de mousse au marché d'Adjamé ? Cela ne peut pas être mon projet de vie.

Non, il faut que je sois courageuse. Je me tords les doigts, j'ai chaud, j'ai peur, mais je dois rester là.

La nuit tombe. Les lampadaires s'allument. Ma présence devient plus discrète et anonyme. Les autres filles arrivent progressivement et s'installent sur le trottoir. Je suis rassurée car elles ne se parlent pas. Il n'y a aucun échange d'amabilité. Je trouve ça étonnant de la part de collègues de travail qui partagent ce bureau en "open space".

Je me dis que si elles ne se parlent pas, c'est qu'elles ne se connaissent pas. Ça me rassure. Je peux donc sortir du bois. Elles ne me reconnaîtront pas plus.

Je me débarrasse discrètement de mes vêtements superflus. Je les mets dans un sac que je cache entre les vigoureuses et saillantes racines du grand arbre. Je me rapproche du trottoir et me mets à distance respectable des autres. Mes nouvelles collègues.

Là, je vois toutes les filles venir vers moi. Tiens ! On va faire connaissance, me dis-je.

– Tu fais quoi ici toi ?

Que répondre à ça ?

Avant que je n'aie eu le temps de réfléchir à la réponse, je reçois une gifle de sac à main. Puis des coups de pied. Je ne demande pas mon reste et prends mes jambes à mon cou.

J'entends les injures derrière moi. Je fonce jusqu'à perdre haleine. Je ralentis et je m'arrête enfin quand je suis certaine que personne ne me suit.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ces filles qui s'ignoraient royalement quelques instants plus tôt, se liguent brutalement contre moi pour me chasser.

Les passants me regardent avec curiosité. Ainsi accoutrée si légèrement, ça n'est pas très étonnant. Des voitures ralentissent en me voyant. L'une d'elles s'est même arrêtée. Mais j'ai continué mon chemin. Je ne peux faire face à quelqu'un avec ces yeux humides de tristesse et la marque du sac à main sur la joue gauche.

Je me rends compte qu'habillée comme je le suis là, je ne peux prendre les transports en commun. Tant pis, ce sera un taxi. Bilan de la journée très négatif. Le chauffeur, probablement encouragé par mon état de proie affaiblie s'autorise à me draguer avec hardiesse, me proposant même la gratuité de la course. On m'avait mis en garde contre les prédateurs, me voilà face à un charognard. Je me mure dans un silence éloquent qui le ramène à la raison. Il lâche prise à mon grand soulagement. Mes larmes coulent en silence. Je serre les poings, je me mords les lèvres pour ne pas hurler.

Tout au long du parcours, une petite voix, dans ma tête, répète sans cesse "tu ne peux pas abandonner". C'est sûr, demain j'irai voir du côté de l'hôtel Ivoire. Les filles y sont peut-être plus accueillantes. Je ne veux pas rester sur cet échec.

Le vieux Komara est soulagé de me voir rentrer. Il est à peine 22h.

– Ah te voilà. Ça s'est bien passé ? demande-t-il

– Oui ! dis-je.

Je n'ai aucune envie de discuter. Je suis exténuée sans avoir rien fait de particulier de ma journée.

Je me couche aussitôt.

Encore ce rêve étrange. Ma mère avec un nouveau-né dans les bras s'approche de moi et me le met sur la poitrine avant de disparaître.

Je me réveille. Il est bien tôt comme d'habitude. Le rêve m'obsède. C'est la deuxième fois en peu de temps. Quel message y a-t-il derrière tout cela ? Je me dis que c'est un soutien de ma mère pour m'aider à ne pas baisser les bras devant l'adversité. On se rassure comme on peut.

La priorité du moment, c'est d'aller récupérer mes affaires laissées entre les racines d'un arbre du côté du Golf Hôtel. Ce n'est pas grand-chose, mais j'y tiens.

Le sac plastique contenant mes habits est bien là où je l'avais laissé.

En repensant à la soirée d'hier, avec la lucidité retrouvée, je me dis que, même loin de l'hôtel et des autres filles, malgré mon état désespéré j'ai suscité de l'intérêt. Je peux donc me passer de leur compagnie si nécessaire. Je sais désormais avec certitude que je n'aurai pas beaucoup de mal à me faire des clients.

Le soir, au boulevard des Martyrs, quand les filles ghanéennes me voient, elles m'encerclent rapidement. Mon cœur s'emballe, ma peau se met à suinter de sueurs. Visiblement elles sont plus organisées et plus aguerries aux combats. Avant même que je ne comprenne ce qu'il m'arrive, je suis jetée par terre. Je prends des coups de pied, de genoux, on me tire par les cheveux, on me traîne sur le bitume. Mon visage. Les bras croisés sur ce visage, je me laisse bastonner. Si je dois sauver quelque chose, je veux que ce soit mon visage. Elles s'acharnent sur moi jusqu'à ce que je ne réagisse plus.

Quand je recouvre mes esprits, deux hommes se tiennent debout à côté de moi.

J'ai le nez en sang, les lèvres éclatées, des douleurs dans les côtes. Je n'arrive pas à me mettre debout.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé, mademoiselle ?

Je suis dans le brouillard. J'essaie de rassembler mes idées.

– J'ai été agressée.

– Il faut aller à la police pour porter plainte.

Je fais non de la tête.

– Alors on va arrêter un taxi, il va vous déposer à l'hôpital.

– Non, je veux rentrer chez moi.

Ces bonnes âmes ne comprennent pas que je refuse systématiquement leurs propositions pleines de bon sens. Je suis tellement bien amochée que la

logique voudrait que je fasse exactement ce que ces hommes disent.

Mais mon cas est particulier. La Côte d'Ivoire est bien mon pays. Mes parents sont de l'ethnie Baoulé donc je suis baoulé, née dans un campement à soixante-dix kilomètres de la ville d'Abengourou. Mais je n'ai aucune existence légale. Je n'ai aucun papier puisque mes parents illettrés n'ont fait aucune démarche pour cela.

En général, dans les cas comme le mien, la déclaration et les papiers sont faits au moment de l'inscription à l'école. Mais comme je n'ai pas été scolarisée non plus, je suis restée sans papier.

Quel papier montrerais-je à l'hôpital pour être pris en charge ? Hôpital où tous ceux qui arrivent sans papiers sont automatiquement considérés comme des voleurs lynchés à juste titre par leurs victimes. Et donc abandonnés à leur triste sort bien mérité qui finit par s'éteindre avec la mort dans un couloir sur place ou dans un ravin à proximité.

Pour la police, c'est encore pire, si tu n'as aucun moyen de décliner ton identité, tu es jeté en prison. Tu es forcément l'un des nombreux malfaiteurs sur lesquels on n'arrive pas à mettre la main par manque de moyen ou tout simplement par incompetence des enquêteurs trop occupés à rançonner les automobilistes sur les routes.

Le taxi me dépose devant le grand marché d'Adjamé. Je me traîne en boitant. Encore une journée au résultat peu glorieux. Celle-ci met

gravement mon entreprise en péril puisque je suis blessée et affaiblie avec des séquelles qui pourraient être irréversibles.

Le vieux Komara me voit de loin et comprend vite que je ne suis pas en bon état. Il vient à ma rencontre, me soutient et m'aide à m'allonger sur une table.

Il a compris. Tout compris en voyant mon habillement. Je pratique une activité dangereuse et qui va à l'encontre de ses convictions religieuses. Je sens dans son regard, qu'il est partagé entre le dégoût et le devoir de me protéger. C'est un homme bon. Il reste près de moi, mais je sais qu'il ne me regardera plus jamais de la même manière qu'il y a quelques heures au moment où je le quittais.

– Je vais te chercher de l'eau.

Je le vois qui me surveille de loin. Au bout de cinq minutes, il revient avec un seau d'eau et nettoie mes blessures au visage. Puis il installe mon couchage et m'aide à me coucher.

Je suis perdue. Je ne sais plus quoi faire. Mon entreprise à peine née est en train de sombrer et moi avec.

Je vais me reposer cette nuit. Demain matin, je devrai prendre une décision définitive et radicale. Là je suis trop fatiguée et douloureuse pour penser.

J'ai tellement mal aux côtes que je ne peux m'endormir. Aucune position n'est assez confortable pour permettre l'endormissement. Le vieux Komara ne ferme pas l'œil non plus. Il me veille toute la nuit

croyant que je ne le vois pas. Tantôt, il se tient au-dessus de ma tête pour s'assurer que je respire toujours, tantôt il se tient assis à sa place habituelle et me regarder de loin. Puis il revient.

La souffrance est insupportable. J'ai peur d'avoir au moins une côte cassée. Je comprends dans cette nuit que je ne peux m'en sortir toute seule. Il faut que je me fasse aider par Tomy. Il y aura sûrement des radios à faire et des soins longs et coûteux. Il connaît du monde. Parmi eux, il y en a peut-être un qui travaille dans un hôpital.

Le matin, je me traîne jusqu'au maquis d'Eulalie. Il n'ouvre pas avant dix heures, mais ce n'est pas grave. Je vais attendre là jusqu'à ce qu'elle arrive. De toutes les façons, je ne pouvais pas continuer à rester couchée sur les tables. Les propriétaires en ont besoin pour leurs ventes.

J'aligne plusieurs chaises et m'étends immobile sur le dos. Cette position me soulage un peu. Je reste ainsi un long moment sans bouger. Le moindre mouvement me fait atrocement souffrir.

Je m'assoupis. Quand je me réveille, je vois Eulalie en train d'allumer le feu. Elle ne m'a pas vue. Je m'étais mise bien à l'écart pour ne pas attirer l'attention. J'essaie de me lever, mais la douleur m'arrache un cri. Elle regarde de mon côté et m'aperçoit. Elle vient vers moi.

— Tu fais quoi ? Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?
tu es complètement défigurée.

– J’ai été agressée. Où est Tomy ?

– Mais qui t’a fait ça

– Je suis tombée sur une bande de jeunes qui m’ont provoquée et comme je ne répondais pas à leur provocation, ils sont tombés sur moi.

– Tomy vient manger ce midi ici, tu lui diras ça. Il les retrouvera à coup sûr.

– Je vais chauffer de l’eau pour soigner tes plaies. Elle retourne à son fourneau pour activer le feu. Elle revient au bout de trois minutes avec un verre d’eau et un comprimé de Doliprane.

– Prends ça pour le moment. Ça va calmer tes douleurs. On verra avec ton frère s’il peut t’emmener à l’hôpital.

Une vingtaine de minutes plus tard, elle revient me chercher pour m’installer dans un endroit calme au fond de son local. Une bassine d’eau chaude y est déjà. Elle y trempe une serviette éponge qu’elle passe sur mes plaies pour bien les nettoyer. Puis d’une petite boîte métallique, elle sort un flacon. Elle pulvérise les plaies de gouttes rafraichissantes et met un pansement sur chacune des blessures apparentes.

Elle essaie de masser ma poitrine, mais les côtes sont encore trop douloureuses, elle abandonne en me gratifiant d’un regard plein de compassion.

Elle m’installe un coussin sous la tête et me couvre avec un pagne et me dit de me reposer.

Vers une heure, je vois avec soulagement Tomy arriver vers moi.

– Je sais ce qui s’est passé et crois-moi, je vais régler ça le plus vite possible.

Il m’examine attentivement et se prend la tête dans les mains. Je sens que la colère monte en lui et il essaie de la canaliser.

– Comment elles ont pu te faire ça ? Elles sont folles ?

– Elles ?

Il a bien dit “elles”.

Il est au courant, mais comment le sait-il ?

Je commence à me dire qu’il me fait suivre. Je sens la fièvre de la colère montée en moi.

Comment peut-il se permettre cela ?

– Comment tu sais que ce sont des filles qui m’ont tabassée ?

– Parce que je connais leurs méthodes et leurs habitudes. Tu aurais dû me dire la vérité et je t’aurais évité tout ça.

– Mais tu parles de quelles filles au juste ?

– Des prostituées bien sûr !

Je suis confuse. Je suis démasquée.

– Si tu veux faire ça, c’est ton choix. Je ne peux pas te juger. Mais il y a des risques que tu ne connais pas parce que tu ne maîtrises pas tous les codes de la vie à Abidjan.

Je ne sais toujours pas comment il sait qui m’a agressée, mais je dois me rendre à l’évidence. Il a parfaitement raison. Je me suis fait agresser deux fois

dans deux lieux différents pour la même raison. C'est qu'il y a des codes à respecter.

Qui aurait pensé que pour vendre son corps il fallait encore respecter un code de déontologie ? Un protocole que seuls les initiés connaissent.

– Je t'emmène à l'hôpital pour tes douleurs dans la poitrine. Ça peut être grave. Je vais chercher un taxi.

– Mais je n'ai pas pris mes papiers sur moi.

– Tu n'as pas pris tes papiers où tu n'as pas de papiers. Cette fois ne me mens pas.

– Je n'ai pas de papiers. Tu sais dans quelle condition je suis venue à Abidjan et quelle vie j'ai menée jusque-là. Donc tu comprends que je n'ai jamais eu de papiers.

– Ok. Je vais chercher le taxi.

La salle d'attente est bondée. Tomy se présente à la secrétaire en disant qu'il veut voir le docteur Gossé. Celle-ci transmet l'information au docteur qui sort aussitôt pour nous faire entrer dans son cabinet. Je sens comme une brûlure dans mon dos. Les regards armés de tous ces pauvres gens nous accompagnent jusqu'à ce que la porte se referme derrière le médecin. Je les comprends. Ces malades qui sont arrivés très tôt à l'hôpital pour espérer avoir l'examen du médecin dans la journée, viennent de perdre une place dans le rang. Pour une fois, je suis du bon côté. Je ne vais pas m'en plaindre.

Le docteur m'examine attentivement derrière un rideau et conclut que les blessures apparentes sont

toutes superficielles. Le nez n'est pas fracturé comme je le craignais. Pour les côtes, une radio est nécessaire avant de se prononcer.

Il nous donne un mot pour aller au service radiologie. Le service est déjà prévenu de notre arrivée.

Là encore, c'est très rapide puisqu'on passe devant tous ceux qui étaient déjà là.

Nous revenons avec les radios. La salle d'attente est toujours aussi bondée et nous passons comme précédemment sans attendre.

Il n'y a pas de fracture. Le médecin prescrit un anti-inflammatoire, un antalgique et un décontractant musculaire pour faciliter le sommeil.

Dans le taxi en revenant de l'hôpital, Tomy me dévisage et me dit :

– Tu veux savoir comment j'ai su pour les filles qui t'ont tabassée ?

Inutile de dire que ma curiosité était à son apogée à ce moment-là.

– Oui, parce que je me demande encore comment tu le sais. J'en suis même intriguée.

– C'est un vieux qui est venu me dire cela tout à l'heure. Il m'a dit que tu dors dehors à ses côtés depuis bientôt un an. Il guettait mon arrivée parce qu'il te surveille pour ne pas qu'on te fasse du mal. C'est ainsi qu'il nous a vus ensemble régulièrement chez Eulalie. Et comme il me connaît par ma réputation dans le quartier, il m'a informé de tes

sorties nocturnes qui ont mal tourné. Et crois-moi, c'est pour te protéger qu'il a fait ça. Le mystère s'éclaircit enfin. C'est le vieux Komara qui lui a tout dit.

– Il m'a dit que ça fait deux nuits de suite que tu rentres amochée et toujours en tenue très légère. Il n'a eu aucun mal à deviner.

– Tu m'as caché que tu dormais dehors. C'est dommage, mais c'est ton choix. Tu veux faire tes preuves. C'est louable. Mais là tu es malade. Le temps de ta convalescence, tu ne peux pas dormir dehors sur un banc.

– J'ai dit à Eulalie de te prendre chez elle pendant quelques semaines le temps que tu te retapes bien !

Je garde le silence. Je ne sais pas si je dois le remercier où le fuir maintenant qu'il sait le genre de métier que je veux faire. Et surtout, je ne suis pas sûre de supporter le regard d'Eulalie sachant tout cela sur moi.

Il continue,

– Je t'aurais bien prise chez moi, mais c'est mieux que tu sois avec une femme. Et moi, je me brouille systématiquement avec les gens avec qui je cohabite.

– Pour te rassurer, sache qu'Eulalie n'est pas au même niveau d'information que moi par rapport à ce qui t'est arrivé. Elle en est à la version que tu lui as donnée. Et c'est mieux qu'il en soit ainsi.

Rassurée ? Absolument. Je suis soulagée.

Je devrais décliner l'offre par courtoisie ou fierté. Un semblant d'hésitation pour qu'il insiste un tant soit peu. Non, je ne me donne même pas cette peine. Je n'ai plus le choix. J'ai épuisé toutes mes options.

13 LE JOUR OÙ AYA EST “RE-NÉE”

Eulalie habite à Yopougon, une commune périphérique qui est finalement devenue un immense quartier du grand Abidjan. Son appartement est situé dans un nouveau quartier où de nombreuses maisons inachevées sont envahies de hautes herbes. La sienne est construite sur un terrain étrié. C'est une bâtisse neuve formée d'une succession de trois cubes reliés entre eux pour former un ensemble laissant en leur centre une étroite cour. Derrière chaque porte, une ou deux chambres. Ces appartements sont tous occupés par des familles souvent nombreuses qui s'y entassent faute de mieux. La cour est parfaitement sécurisée par un grand portail métallique.

L'appartement occupé par Eulalie est plus grand que les autres. Tout le cube du fond, face à l'entrée, lui est consacré. Quatre chambres, un salon, deux douches, deux WC et une cuisine attenante au salon. Elle règne en grande prêtresse sur l'ensemble. Avec la crise du logement, tous les locataires mesurent leur chance d'être admis dans l'un de ces appartements. Ils sont tous conscients qu'ils peuvent perdre cette faveur à la moindre mauvaise humeur d'Eulalie.

Elle vit dans son appartement avec ses deux enfants, une fille et un garçon qui ont respectivement dix et huit ans. Une servante s'occupe de toute la maisonnée.

Eulalie est d'une extrême gentillesse. Elle m'accueille chez elle où je suis traitée comme un membre de la famille. Je mange à ma faim et dors sur un vrai lit. Je ne perds pas de vue que ce moment est provisoire. C'est le contrat auquel je tiens par ailleurs. C'est important pour moi qu'il en soit ainsi. On peut très vite s'abandonner au confort gratuitement donné. Il n'y a rien de plus anesthésiant pour l'ambition personnelle.

Déjà quelques semaines chez cette grande sœur de cœur. Mon état de santé s'est nettement amélioré. J'ai rendez-vous avec Tomy ce matin. Il veut qu'on règle définitivement mon problème de papiers. Son oncle est sous-préfet à Anyama. On va le voir pour qu'il nous aide.

Anyama n'est pas bien loin d'Abidjan. Nous y sommes à l'heure du repas. Le tonton nous reçoit chaleureusement et nous invite à sa table. Je suis confuse. C'est une première pour moi de m'asseoir à la table d'une autorité. Sa simplicité lève rapidement mon malaise. Il plaisante avec tout et raconte des histoires qui me font rire.

Pendant qu'on mange, Tomy explique ma situation de "sans papier". Tonton Célestin est juste étonné que j'aie tardé à ce point avant de penser à

faire mes papiers. Il est bien placé pour savoir que les cas d'enfants non déclarés sont légion dans le pays, mais en général, ils sont régularisés avant d'arriver à l'âge adulte.

Il me demande de marquer mon nom, prénoms et la date de naissance souhaitée. Hormis la ville de naissance, la page est blanche. Je peux me donner l'identité que je veux et la vie qui va avec. Le lieu de naissance est forcément Anyama. Cela ne me dérange pas. C'est bien mieux qu'un campement perdu au fin fond du pays.

Pour le nom, je sais que mon père s'appelle Kouassi, donc je le garde.

J'aime bien mon prénom, donc j'écris Aya. Mon père m'avait dit qu'il l'avait choisi en souvenir de sa grande sœur décédée trop tôt. Je décide d'y associer Renée. Un prénom symbolique de ce que je vais vivre maintenant. Une deuxième naissance pour moi.

Pour la date de naissance, en général pour tous ceux qui, comme moi, font des papiers sur le tard, c'est systématiquement le premier janvier qui est choisi. Moi, je choisis le vingt-cinq décembre, ce jour que j'ai tellement détesté. Ce jour où tous les enfants du monde entier reçoivent des cadeaux et où, à moi, on a demandé chaque année de ramasser les emballages pour les mettre à la poubelle. À moi qu'on a à chaque fois demandé d'aller chercher les piles pour que le jouet me casse les oreilles ensuite. À moi qui ai été la cible des divers projectiles lancés par ces jouets. C'est ce jour-là que j'ai choisi pour renaître ; être Renée.

Je tends le bout de papier à Toton Célestin. Il nous dit de revenir dans trois jours.

Nous y sommes. J'ai reçu mon extrait d'acte de naissance aujourd'hui. C'est un jour particulier. Je suis vraiment heureuse. Trois exemplaires sur du papier brillant. Je pleure de joie. Tomy me donne une tape dans le dos. Ça me fait du bien. Il est d'un soutien précieux.

– Maintenant on va à la sûreté nationale au Plateau. Il te faut une carte d'identité.

Je me contente de lui dire,

– Merci pour tout.

Là encore, il y a un tonton, Yves. Un homme très gentil qui nous prend en charge et nous donne rendez-vous dans une semaine pour retirer le précieux document.

J'ai désormais une identité légale dans ce pays, mon pays. Sur mes papiers, j'ai vingt ans. Je pense en avoir un peu moins, mais vingt ans, c'est plus cohérent avec le corps de femme que j'ai maintenant. Ce corps a déjà vécu tellement de vies qu'il fait plus âgé.

J'ai recouvré toute ma santé et me sens resplendissante grâce aux conseils d'Eulalie. Elle m'a appris à être belle. Comme elle dit, il ne suffit pas d'avoir un beau corps pour être belle. Le corps, c'est ce que la nature nous a donné. On n'a aucun mérite

pour cela. Le mérite vient de ce que l'on fait pour qu'il brille et qu'il sorte de l'ordinaire.

Alors avec tous ces conseils, j'accorde désormais un égard particulier à mon corps. Hélas, malgré tout le génie d'Eulalie, la blessure du viol est toujours là. J'ai le cœur dur comme de la pierre par rapport au sentiment amoureux. Aucun homme ne me fait battre le cœur.

Je sens cependant que les choses évoluent. Elles évoluent dans un sens qui me fait peur. Le cœur de pierre que j'ai en moi a eu quelque faiblesse ces derniers temps. Il s'est mis à battre un peu trop vite dans la salle de bain d'Eulalie quand elle me montrait comment je devais prendre soin de moi.

Elle me maquillait et son visage était si près du mien que je humais son parfum qui m'a sans doute enivré. J'ai eu quelques confusions dans le cerveau et dans tout le reste de mon corps. J'ai vacillé.

J'en ai fermé les yeux pour ne plus la voir et recouvrer mes esprits. J'ai gardé les yeux fermés avec le secret désir qu'elle pose sa bouche contre la mienne.

Ça ne s'est pas produit. Je ne suis même pas sûre qu'elle ait perçu mon trouble.

J'en ai encore honte. J'essaie désormais d'étouffer ce sentiment avant qu'il ne soit trop envahissant. Une relation amoureuse entre Eulalie et moi. Deux femmes qui s'aiment, ça n'est tout simplement pas possible. Il n'y a que dans les films qu'on voit ce genre de chose. Et quand cela arrive, tout le monde

tourne la tête et crache par terre tellement c'est dégoutant.

Je me rends pourtant compte que ce n'est pas la première fois que ce genre de sentiment se manifeste en moi. Des souvenirs très anciens remontent en moi. En effet, quand j'étais toute petite, je trouvais très jolie la bonne sœur qui venait au campement pour nous enseigner et je n'arrêtais pas de penser à elle. Je la voyais même dans mes rêves. Je n'ai jamais eu ce genre de sentiment qu'à l'égard des filles.

Je suis épouvantée par cette idée. Il faut absolument que j'oublie tout ça au plus vite et que j'adoucisse mon cœur pour trouver un homme à aimer comme tout le monde. Je dois me soumettre à la raison.

J'ai encore quelques brouillards dans la tête, mais je suis convaincue de la beauté physique de mon corps et je suis plus que jamais décidée à l'utiliser pour en tirer le meilleur profit.

Je me sens prête. J'ai donné rendez-vous à Tomy dans le maquis d'Eulalie.

Il arrive comme à chaque fois en retard et se montre attentif à mon bien-être.

– Tu vas bien ? tu as mangé ?

– Oui c'est déjà fait et je vais très bien.

– C'est bien alors.

Je vois qu'il est impatient de savoir pourquoi je lui ai donné ce rendez-vous.

Je décide d'être directe comme lui.

– Je suis prête Tomy. Avec Eulalie, vous m’avez soignée, nourrie, logée, vous m’avez donné confiance en moi. Avec le téléphone portable que vous m’avez acheté, je peux vous joindre à tout moment. Vous m’avez tout donné. Il est temps que je me débrouille.

– Tu sais qu’il n’y a rien d’urgent, tu peux encore attendre un peu

Ma réponse fuse,

– C’est non Tomy !

Il garde le silence pendant quelques instants.

– Tu veux vraiment travailler devant les hôtels

Il n’ose pas dire le mot qui s’impose.

– Je veux gagner ma vie avec mon corps. Je ne vois pas d’autres solutions.

– Il y a toujours d’autres solutions, mais comme je te l’ai déjà dit, je ne peux te juger. Je ne suis pas le mieux placé pour cela. Je gagne ma vie en cassant la gueule à des types qui ne m’ont rien fait personnellement. Ça n’est pas mieux, mais c’est ça que j’ai choisi, ou c’est le métier qui m’a choisi. C’est ainsi.

J’acquiesce.

– Dans tous les cas, il va falloir cette fois-ci commencer par respecter les règles.

Ah oui, ces fameuses règles.

– Tu sais que ces filles se livrent une lutte acharnée pour s’accaparer le client, mais je tiens à t’informer qu’elles sont organisées et très solidaires. Elles ont une chef à laquelle elles se réfèrent en cas de conflit. Et elle est très écoutée.

Pour avoir le droit de t'installer là où elles sont, tu dois d'abord faire allégeance à la chef. Si elle t'accepte, tu pourras alors commencer.

Je comprends mieux le motif des agressions dont j'ai été victime.

– Ensuite, sache qu'il y a le groupe des Ghanéennes et assimilés, et celui des Ivoiriennes. Tu es ivoirienne, donc tu dois travailler avec tes compatriotes. Mais je connais la chef des Ghanéennes et celle des Ivoiriennes, donc je peux t'introduire dans les deux groupes. Tu pourras alors te mettre où tu veux.

– Les Ghanéennes sont à l'hôtel Ivoire et les Ivoiriennes au Golf Hôtel.

Nous prenons la décision de rencontrer ces deux dames ce soir même pour que je commence au plus tôt.

Tomy me promet aussi de me trouver un petit logement à louer en contactant quelques personnes dans ses relations.

Fatou est une jeune fille qui doit avoir dans les vingt-cinq ans. Elle nous attend à la terrasse d'un bar et nous accueille avec un grand sourire en criant "Tomy, mon ami". Elle le prend chaleureusement dans ses bras.

Visiblement, ils se connaissent bien.

Moi qui m'attendais à voir une dame d'un certain âge, une mama retirée du métier ou sur le point de l'être. J'ai en face de moi la chef des filles qui m'ont

tabassée. Elle n'est pas du tout imposante, mais son charisme saute aux yeux immédiatement. C'est une fille, grande de taille un peu trop maigre avec un visage anguleux. Elle a un regard vif et insistant qu'elle porte sur moi.

– C'est donc toi Aya ; je me souviens de toi.

Elle se souvient de moi. Moi je n'ai aucun souvenir de son visage.

– Oui, mais je préfère qu'on m'appelle Renée.

Je viens de répondre sans même réfléchir. Je vois l'étonnement dans le regard de Tomy qui ne comprend pas. C'est le cœur qui a parlé. Aya, c'est le prénom que mes parents m'ont donné. Je ne veux pas le mêler à ce métier. Je veux le garder pur. Il sera pour moi et mes intimes, ceux de ma vie d'avant.

– Eh bien, ma chère Renée, maintenant tu as compris. Quand on ne sait pas, on se renseigne d'abord avant d'agir. Je vais parler aux filles et tu seras bien accueillie. Tu sais, on fait un métier difficile où il y a des agressions, des intimidations, des viols et même des disparitions, donc on se protège les unes les autres.

De temps en temps on fait appel à Tomy pour raisonner les mauvais payeurs ou nous débarrasser des pervers car tu verras, il y en a aussi, et pas qu'un peu.

Je l'écoute en silence en acquiesçant de temps en temps.

– Il y a quelques règles de base à suivre absolument puisqu'elles concernent la sécurité.

Elle marque un temps d'arrêt comme pour me montrer l'importance de ce qu'elle a à me dire là maintenant.

– La première, c'est de ne jamais t'isoler des autres filles car chaque client qui se présente peut être un dangereux pervers. Même si elles ne le montrent pas, toutes les filles qui sont présentes savent avec qui l'une ou l'autre est montée. Elles sont capables de le décrire tout comme sa voiture avec le numéro d'immatriculation en prime. C'est cela notre garantie de sécurité.

– La deuxième règle c'est de négocier le prix et les modalités avant tout acte et d'exiger d'être payé avant. L'homme qui a faim est plus souple en affaire que celui qui a déjà assouvi ses pulsions.

– La troisième, c'est de ne jamais faire de crédit. Vendre son corps, ça n'est pas anodin ! il faut donc que ceux qui en profitent paient le prix que tu estimes qu'il vaut.

– Règle suivante, l'usage du préservatif n'est pas négociable. Il y a trop de maladies. Si l'une d'entre nous accepte les rapports sans protection, cela mettra la pression sur les autres qui ne l'acceptent pas. Ça ne serait pas équitable.

Elle se tait pendant quelques minutes, puis me regarde à nouveau de son regard perçant.

– La dernière chose que j'ai envie de te dire, et là, c'est plus un conseil qu'une règle, c'est de ne jamais tomber amoureuse d'un client. Sinon, il deviendra automatiquement ton patron et toi

l'employé avec toutes les conséquences que cela suppose.

— ...

— Voilà, tu peux commencer quand tu veux. Tu es la bienvenue parmi nous.

Nous prenons congé de Fatou pour aller trouver Anna. Celle-ci semble un peu plus âgée, probablement dans la trentaine. Une femme imposante qui parle le français avec un fort accent anglophone.

Encore un accueil très chaleureux. Tomy n'est pas un inconnu ici aussi.

La dame ne me reconnaît pas. Du moins, elle ne montre aucun signe dans ce sens. Je ne la reconnais pas non plus.

Tomy lui explique mon cas et sans la moindre hésitation, elle accepte de m'introduire auprès de ses collègues et protégées.

Elle m'énonce les mêmes règles que Fatou, sauf qu'elle ajoute que je dois me munir d'un pagne. Je me rappelle en effet que chez les Ghanéennes, il y a la lapidation de la voiture du client avec un pagne. Elle m'en explique le principe et me dit qu'elles y tiennent. Ce sont elles qui ont importé le commerce du sexe en Côte d'Ivoire et ont aussi importé ce principe ancestral qui est désormais leur marqueur identitaire.

Tomy m'explique après avoir quitté Anna que les Ghanéennes tiennent à ce lancer de pagne car cela

leur donne un précieux avantage sur les autres. Elles sont entraînées au lancer de pagne depuis toutes petites. Le commerce du corps est un métier parfaitement accepté dans leur société, contrairement à la Côte d'Ivoire où il est très mal vu.

Voilà j'ai eu mes deux rendez-vous avec les chefs des travailleuses du sexe d'Abidjan. Je suis définitivement intronisée, diplômée, qualifiée.

Sur conseil de Tomy, je me donne encore une semaine avant de commencer le travail. C'est aussi le temps nécessaire pour m'installer convenablement dans le petit logement qu'il m'a trouvé. Il est à Port-Bouët Adjoufou. C'est un bidonville très boueux et sale, mais étant donné ma situation actuelle, je ne peux espérer mieux. Ici les propriétaires ne demandent pas de garanties excessives. Le logement est propre et surtout, je suis chez moi. Une belle évolution pour quelqu'un qui dormait encore dehors, il n'y a pas si longtemps. La demeure est une espèce de baraquement en bois comme toutes celles qui sont dans ce quartier. La mienne est l'une des moins lépreuses. Son état est très satisfaisant. Il n'y a pas de fuite dans la toiture et la porte d'entrée est bien sécurisée.

C'est le meilleur endroit pour passer inaperçue car le quartier est surpeuplé et personne ne fait attention à ses voisins. Cela est sans doute parce qu'on ne vit pas vraiment là. C'est juste un dortoir où chacun vient se coucher après le travail ou la débrouille qui se situent essentiellement dans les autres quartiers

d'Abidjan. C'est un endroit où l'on arrive en se disant que c'est pour un bref moment, le temps nécessaire pour trouver mieux et s'en aller définitivement dans un vrai quartier.

Ainsi, ce bidonville est le nid de tous les nouveaux arrivants à Abidjan. Ceux qui n'ont pas encore rencontré la fortune que tous viennent chercher à la capitale. Ici s'écrit aussi l'histoire séculaire des hommes qui se ruent vers l'or et qui finissent leur vie couverts de boue. Ici, malheureusement le provisoire devient presque toujours définitif. C'est la seule explication de l'expansion ininterrompue de ce quartier aux limites incertaines.

Voilà ma nouvelle vie. La vie de Renée.

BONNE À TOUT FAIRE

BONNE À TOUT FAIRE

DEUXIÈME PARTIE

BONNE À TOUT FAIRE

14 LE JOUR OÙ RENÉE REÇOIT SA PREMIÈRE PAIE

Anna a présenté Renée à son groupe, mais le lancer de pagne, ce n'est pas son truc. C'est une ouverture qu'elle préfère garder en porte de secours. Son choix se porte tout naturellement sur le club des Ivoiriennes.

C'est le grand jour. Il faut y aller. L'accueil est cordial, mais pas d'effusions inutiles. Les filles sont alignées sur le trottoir par ordre d'ancienneté dans le métier. Renée est donc reléguée en bout de ligne, là où l'éclairage est moindre et où le client pressé de soulager un excès de libido n'arrive jamais.

Elle est maquillée comme un camion volé que son propriétaire aurait du mal à identifier. Perruque, chaussure à haut talon, jarretelle, tout y est. Pas de doute, elle est la plus belle de la soirée.

Mais placée comme elle l'est, le client n'arrive jamais jusqu'à elle. Elle s'impatiente mais bien décidée à respecter les règles. Il faut rester dans le rang. C'est important pour la survie.

De longues heures d'attente, la nuit est déjà bien avancée. Les pieds n'en peuvent plus de piétiner

inutilement. La patience au bout du rouleau. Le moral en berne. Et là, une voiture s'arrête au niveau de Renée. Renée s'avance pleine d'assurance comme si elle avait toujours fait ça.

– Vous êtes libre ? demande le conducteur dans un français approximatif.

Quelle question idiote ! Que ferait-elle là si elle ne l'était pas ?

– Bien sûr !

Elle comprend que ça n'est pas un habitué de ce genre de service. Un novice comme elle. Des signes de nervosité se lisent sur le visage de l'homme. Encore un qui veut foutre un coup de canif dans son couple, mais qui n'assume pas. Il a dû se tâter autant de fois qu'il y a de filles sur le trottoir avant de s'arrêter devant Renée.

Cet homme est un don du ciel pour la novice. Il a besoin d'encouragement. Renée ouvre la portière et s'assoit sur le siège passager.

– On peut y aller. Il y a un petit hôtel non loin d'ici à moins que vous préféreriez aller ailleurs.

– On va à votre hôtel, dit-il timidement.

Les hôtels de passage sont légion à Abidjan. Tomy avait tenu à l'emmener dans celui-là pour sa proximité et le prix abordable. Il l'a présentée à la gérante, Gertrude pour qu'elle l'alerte au cas où il arriverait une embrouille avec un client.

C'est donc là qu'elle a décidé d'orienter tous ses clients qui n'ont pas de préférence de lieux.

Il y a toujours la possibilité d'aller dans l'hôtel d'à côté, le Golf hôtel, mais, c'est plutôt rare, car les chambres y sont hors de prix. Il peut arriver que l'un ou l'autre des hommes d'affaire qui y séjournent sollicitent les prostitués, mais là n'est pas leur principale clientèle.

En arrivant, devant l'hôtel, un gardien bien au fait de son travail ouvre le grand portail et la voiture s'engouffre dans la cour. C'est le lieu parfait pour tous les adeptes de l'adultère, puisque même la voiture bénéficie d'un parfait camouflage. L'homme ou la femme marié qui entre ici ressort avec sa réputation toujours limpide. Seule la conscience reste marquée pour ceux qui en ont.

La gérante reconnaît Renée et conduit discrètement le couple dans une chambre.

La chambre est toute dédiée à l'auto-voyeurisme. Un énorme miroir au plafond et sur chaque mur. On ne peut échapper à la vision de son propre corps en pleine action.

Renée qui en est à son premier client n'est pas plus à l'aise que ce client intimidé par la situation qu'il a pourtant bien provoquée. Elle fait tout ce qu'elle peut pour se donner une contenance. Ce serait dommage de laisser échapper ce client numéro un tombé du ciel. Elle ferme la porte, le traîne sur le lit et commence à le déshabiller.

Il demande d'éteindre la lumière. Il n'assume pas. Il ne veut probablement pas supporter la vision de son corps emboîté dans un autre que celui de sa

femme. Difficile d'échapper à l'image avec tant de miroirs comme autant d'yeux qui vous observent.

De la compassion, une sorte de solidarité féminine avec la femme du client jaillit dans la tête de Renée. Elle est vite balayée. Elle se dit que si cet homme est là, c'est que sa femme n'a pas fait tout ce qui était nécessaire pour le retenir. Pas d'état d'âme. Elle doit faire son métier, et c'est tout.

Renée avait passé mille fois en revue cette première fois, ce premier client, mais jamais elle n'avait imaginé la situation qu'elle vit là. Le pauvre homme est totalement tétanisé et ne prend aucune initiative. Elle, de son côté, n'a aucune expérience de la relation sexuelle consentie. Et cet homme, sans doute d'une quarantaine d'années, avec une alliance à l'annulaire, semble être aussi ignorant qu'elle en ce domaine.

Elle se félicite alors d'avoir maté quelques vidéos pornos pour se préparer à cette première fois. Elle rassemble ses idées, son courage et se débarrasse de ses vêtements et prend les choses en main. L'homme a rapidement une érection, visiblement le stress n'a pas d'effet de ce côté-ci.

Elle se met sur lui et fait des mouvements de va-et-vient. L'homme se détend progressivement et le plaisir monte en lui. Il se laisse rapidement déborder dans un rôle qui ne laisse aucune place au doute. Le corps de Renée, lui aussi raide comme du bois sec tout au long de l'acte, se relâche.

C'est fait. Elle est soulagée. Dans sa tête, elle avait anticipé la douleur qu'elle devait forcément ressentir, et prévu tout un scénario pour la gérer et ne pas crier. Et finalement elle n'a quasiment rien senti. Occupée à détendre son client, elle s'est oubliée elle-même. La douleur pressentie n'était rien d'autre qu'une cicatrice douloureuse dans son cerveau d'enfant violée.

Renée n'est pas peu fière. Il fallait par tous les moyens contenter ce premier client sans l'effaroucher par des pleurs inutiles. Le plus dur est fait.

L'homme se lève précipitamment, se rend dans la salle de bain avec ses habits. Renée allume la lumière, et commence à s'habiller de son côté.

— Merci pour tout, dit l'inconnu d'un soir

Il sort son portefeuille, en tire trois billets de dix mille francs qu'il dépose sur le lit. Puis il sort précipitamment de la chambre et s'en va.

À ce moment-là, Renée se rend compte qu'elle a couché avec ce client sans avoir négocié le prix comme elle aurait dû le faire selon les règles données par Fatou. Déboussolée par ce premier client, elle a oublié toutes les règles. Même l'usage non négociable du préservatif est passé à la trappe. La terreur monte en elle. Elle reste assise sur le lit encore un bon moment. Et si ses errements arrivaient aux oreilles des autres filles. Et si cet homme lui avait transmis une maladie... Le sida est dans toutes les têtes, et dans beaucoup de corps, Renée le sait.

Le seul point positif de cette première est financier. L'homme a laissé trente mille francs. C'est bien plus que ce qu'elle aurait demandé. Les filles lui avaient dit que le prix courant était de dix mille francs auxquels il fallait ajouter cinq mille francs pour la chambre. Là, elle se retrouve avec le double. C'est royal.

Cette première fois tant redoutée est passée. Il reste maintenant le goût amer du rapport sans protection.

Elle paie la chambre et prend congé.

Renée rentre tranquillement chez elle. Elle est autant fatiguée par le stress que par la longue attente perchée sur de hauts talons.

Elle se couche. Le sommeil est immédiat.

Renée se réveille en sursaut. Encore ce rêve qui l'obsède. Sa mère lui est encore apparue et lui a mis un bébé sur la poitrine. C'est la troisième fois déjà depuis qu'elle habite dans sa nouvelle maison. Cela l'inquiète un peu plus. Elle se dit qu'il est temps d'essayer de comprendre ce qu'il y a derrière ce rêve. L'idée lui trotte dans la tête jusqu'au matin. Elle pense au vieux Komara, son voisin de galère au marché d'Adjamé. Dans sa région d'origine, il y a beaucoup de marabouts, des gens qui voient ce que les autres ne voient pas et sont capables d'interpréter les signes.

À dix heures elle arrive au marché d'Adjamé. Elle se rend directement dans ce coin où elle a passé presque une année. Le vieux Komara n'est pas là. Il ne bougeait pourtant pas beaucoup. Il est fort probable qu'il se soit déplacé pour essayer de trouver quelque chose à manger. Ce qui inquiète Renée, c'est que son paquetage n'est pas là non plus. Elle essaie de retrouver quelques personnes qu'elle connaissait sur ce marché. La recherche reste infructueuse.

Finalement, une vendeuse lui suggère d'aller se renseigner à la mosquée. Elle lui dit que le vieillard était très malade depuis plusieurs jours et que deux personnes sont venues le chercher. Ils ont dit qu'ils l'emmenaient voir l'imam de la mosquée.

La mosquée d'Adjamé est à quelques encablures du marché. Un quart d'heure de marche suffit à Renée pour s'y rendre. On l'emmène auprès de l'homme de Dieu qui lui dit que grâce aux cotisations des fidèles, le vieux Komara, très malade, a été hospitalisé au CHU de Treichville.

Renée reçoit cette information comme coup de couteau dans la poitrine. Son cœur accélère. Au bord des larmes, elle tremble sans s'en rendre compte. Toutes sortes d'idées noires lui viennent à l'esprit. Renée ne cherche plus vraiment son vieux compagnon pour elle-même. Elle craint désormais pour la vie de cet homme et veut le retrouver pour l'aider comme il l'a fait par le passé pour elle. Il était le seul qui était là quand elle allait si mal. Elle se précipite dans un taxi à destination de l'hôpital.

Au CHU de Treichville, un long couloir où des chambres-dortoirs se succèdent. Les patients croupissent sur des matelas crasseux, d'autres à même le sol, elle le cherche du regard, demande aux uns, aux autres en criant son nom dans l'espoir qu'il l'entende. Au bout du couloir, dans l'un de ses dortoirs, il est là. Dans un petit coin isolé où curieusement, il a plus d'espace que les autres. Ce qu'on pourrait à priori considérer comme une chance, n'est en fait que le reflet de sa solitude. Les autres malades manquent de place parce qu'ils sont entourés de familles qui viennent les assister en dormant à leur côté. Ici les soignants ne donnent que les traitements médicaux que le patient paie d'ailleurs lui-même à la pharmacie de la rue voisine. Pour tout le reste, la toilette, le repas, la mobilisation, etc.... Tout doit être fait par la famille. Autant dire que le vieux Komara ne bénéficie d'aucune aide.

– Bonjour mon papa, c'est moi Renée, pardon Aya.

Il lève lentement la tête.

– Comment vas-tu ma fille ?

– Je m'inquiète pour toi. Moi ça va.

– Ah c'est bien. Ne t'inquiète pas. Je suis vieux et avec la vie que je mène et que tu sais, j'arrive en bout de course.

– Mais non, tu as encore plein de bonnes choses à vivre.

Il ne dit rien. Renée sait que le vieux a raison. Il n'a plus rien à espérer de cette vie qui lui a été tellement difficile. Elle s'assoit à ses côtés sur le lit.

– J'étais au plus mal. L'imam de la mosquée m'a fait admettre ici. Qu'Allah le bénisse.

– Mais quelqu'un s'occupe de toi ici ?

– Ce n'est pas nécessaire, je ne voulais pas mourir comme un chien dans la rue. C'est tout.

Elle garde le silence. Puis lui met la main sur le visage pour voir s'il n'a pas de fièvre.

Renée a compris. On a mis ce vieux ici juste pour qu'il meure à l'hôpital. Cet homme bon et pieux a passé une bonne partie de sa vie sans toit, et au crépuscule de son existence, on lui trouve un toit pour qu'il meure dignement.

Le médecin est probablement passé et l'a condamné à mort. Il a prononcé la sentence sans remords. Il a fait son travail. Tant d'années d'étude pour montrer tant d'impuissance. Il a conclu qu'il n'y avait plus rien à faire pour ce vieux. Alors cet homme est abandonné là, comme un chien errant déposé dans un refuge, gardé par ses anciens maîtres maltraitants.

Quelle différence alors pour le chien, entre mourir dans la rue ou dans ce refuge crasseux ! Renée a du mal à comprendre cette coquetterie dans l'agonie.

– Je reviens

La jeune fille se lève et s'absente quelques minutes. Elle revient avec de l'attiéké, du poisson frit

et un litre d'eau glacée. Elle connaît les goûts du vieux Komara.

– Tiens papa, il faut que tu manges un peu.

Elle l'aide à se redresser. Il mange difficilement la moitié du repas, puis boit un quart de la bouteille d'eau.

Renée a passé la journée auprès du vieux malade. Il est bientôt dix-sept heures. Elle doit s'apprêter pour aller à son nouveau travail.

– Il faut que j'y aille. Je reviens te voir demain matin.

– Tu n'as pas oublié de me demander quelque chose ? Quelle était la principale raison de ta visite.

René ne comprend pas.

– Je suis venue te voir à l'hôpital parce que tu es malade

– Mais tu ne savais pas que j'étais malade et ici.

Là, la jeune fille se rend compte que le vieux Komara a bien raison. Elle est confuse. Difficile d'avouer à cet homme en train de mourir qu'elle a besoin de ses services pour comprendre son rêve. Elle baisse la tête et se dit qu'il ne faut pas l'embêter avec ça.

Elle se lève pour partir quand le vieux reprend la parole.

– Il y a un enfant qui te traumatise parce qu'il est lui-même traumatisé.

Renée se laisse retomber sur le lit, curieuse. Elle n'en croit pas ses oreilles. Comment sait-il tout ça ?

Le vieux continue,

– Ce qui te hante ne s'arrêtera que quand sa poitrine touchera la tienne. Il faut absolument que vous vous retrouviez, car vos vies sont liées. S'il arrive un malheur à l'un, l'autre le ressentira et en pâtira tout autant.

La jeune fille écoute le vieillard les yeux écarquillés. Elle n'en revient pas d'entendre cet homme auprès de qui elle a passé tant de temps, lui dire ces choses si étonnantes.

– Merci ma fille d'être venue me voir. Tu peux rentrer chez toi. Tu as toute ma bénédiction.

Elle se lève, le serre dans ses bras.

– Je reviens demain matin.

Elle s'en va tout troublée.

Sa mère a-t-elle fait un autre enfant après son départ ? Ses frères sont-ils en danger et ont-ils besoin de son aide ? Toutes sortes d'idées lui passent par la tête.

Renée traverse sa soirée de travail sans être capable de dire ce qu'elle a fait, et avec qui. Elle n'arrive pas à se concentrer.

Dans son lit, le sommeil ne vient pas. Les paroles du vieux Komara résonnent et tournent en boucle. Le matin arrive sans qu'elle ait fermé l'œil. Il lui faut plus de précision.

Elle a hâte de retourner à l'hôpital pour le revoir. Autant pour le soutenir, l'aider que pour satisfaire sa propre curiosité sur ces phrases énigmatiques prononcées la veille.

Il est huit heures quand elle se présente dans la chambre-dortoir. Elle balaie l'espace du regard, le lit du vieux Komara est vide. Elle fait un pas en arrière pour jeter un œil sur le numéro du dortoir. Un numéro sale et à moitié gommé par le temps. Il n'y a pas de doute, c'est bien là qu'elle l'a quitté hier soir.

Les familles garde-malades malgré elles, qui la voient hébétée, viennent vers elle et lui disent yako (expression de compassion).

– Votre vieux est parti cette nuit

– Mais où ?

– Ils sont venus le prendre il y a à peine trente minutes pour l'emmener à la morgue.

Renée s'écroule, en sanglot dans le lit laissé vide par son vieux compagnon de galère.

Elle ne le reverra plus jamais.

Elle reste dans ce lit encore une bonne heure et se lève quand elle n'a plus de larmes à verser. Elle part sans regarder derrière.

Pendant cette heure de tristesse, affalée sur ce matelas couvert de stigmates de vomissures, d'excréments, d'hémorragies, de vies trop vite éteintes, Renée a eu comme une vision. Un flash insistant. Une scène à laquelle elle assistait impuissante. La douleur de la perte de ce compagnon a réveillé en elle cette douleur de pleine nuit dans les toilettes où elle a cru perdre la vie. Elle se rappelle alors qu'un enfant était né de ces douleurs. Elle l'avait détesté cet enfant. Elle l'avait rejeté à l'instant même où il était sorti de son ventre.

Et puis elle n'a plus jamais pensé à lui. Son cerveau l'a complètement occulté. Même dans les confidences faites à Tomy ou à Eulalie, elle n'a jamais pu aller jusque-là. Et ce n'est pas par cachotterie. C'est tout simplement que cette blessure s'était enfouie dans les abysses de son cerveau auxquels elle n'avait plus accès. Le verrou vient de sauter.

Elle est maintenant convaincue qu'il s'agit de cet enfant qui doit avoir maintenant plus d'un an.

Renée est bouleversée. À peine son horizon se dégage-t-il que la famille Konan se remet sur sa route.

C'est une mission à laquelle elle ne peut désormais se soustraire. Elle sait maintenant qu'il lui faudra un jour aller à la recherche de cet enfant. Mais pour le moment elle n'en a ni les moyens financiers, ni la force.

Quelques semaines sont passées, Renée a trouvé l'aplomb et toute la sérénité nécessaires pour exercer le métier. Elle s'assure un revenu très confortable grâce au client de la première fois. L'homme est revenu le lendemain, puis le jour suivant et il continue à venir. Avec les autres occasionnels qui arrivent jusqu'à elle malgré son rang défavorable sur le trottoir, elle amasse en moyenne cinquante mille francs par soir.

À ce rythme-là, Renée est persuadée qu'elle n'aura pas à faire ce métier bien longtemps avant de rebondir ailleurs. Elle n'en revient pas elle-même

d'une telle rentabilité malgré la fatigue et le don de soi que ce travail demande. Au bout d'un mois, elle décide de s'octroyer deux jours de repos par semaine pour éviter l'épuisement.

Un compte ouvert à la banque COOPEC (coopérative d'épargne et de crédits) lui permet de faire ses versements quotidiens. Il est souhaitable de se débarrasser de l'argent immédiatement quand on habite un quartier comme le sien. Il n'y a guère de statistiques officielles, mais c'est probablement l'endroit où il y a le plus de cambriolages de la capitale et donc du pays. Les pauvres ne se font pas de cadeau entre eux. Les malfrats gagneraient sûrement plus à aller cambrioler dans les beaux quartiers. Mais là-bas, les murs sont hauts et gardés par des chiens aux crocs aussi longs que des doigts. Alors ces pauvres se volent entre eux. Le métier de voleur est pourtant l'un des plus périlleux. Celui qui a le malheur de se faire prendre est systématiquement battu à mort dans la rue par la foule.

Dans ce quartier, si quelqu'un crie "voleur" en montrant du doigt un innocent, c'est une condamnation à mort pour ce dernier. Tous les voleurs connaissent cette sentence sans lendemain, mais cela ne suffit pas à les dissuader de continuer. C'est dire s'ils sont dangereux pour eux-mêmes et pour les autres.

Renée s'est renseignée pour suivre des cours. Il y a un local de l'UNESCO à Port-Bouët où elle peut

s'inscrire. Ça n'est pas bien loin de son habitation. C'est parfaitement adapté aux personnes comme elles. Elle n'a aucune idée de son niveau scolaire. Là, on lui a dit qu'il y aura une évaluation de départ qu'ils appellent "positionnement". À la suite de cela, on déterminera son niveau et on lui prescrira les cours dont elle a besoin et le nombre d'heures correspondant. Elle a pris rendez-vous pour le lundi suivant pour commencer.

Le problème est que les cours pour adultes ont surtout lieu le soir. Elle ne pourra donc y aller que deux fois par semaine. D'un autre côté ce n'est pas si mal, car elle est totalement disponible toute la journée pour étudier ses cours et continuer à fréquenter les bibliothèques où elle passe déjà beaucoup de temps.

BONNE À TOUT FAIRE

15 LE JOUR OÙ RENÉE DÉPLOIE SES AILES

Au bout d'un an, la petite entreprise de Renée est plus que florissante. Ses revenus sont désormais sans commune mesure avec les cinquante mille francs par soir qu'elle se faisait à ses débuts.

Elle a réussi à s'imposer dans la rue et a gagné le respect de ses pairs par sa beauté qui ne laisse aucun homme indifférent et sa générosité.

Elle a vu passer des PDG de société, des ministres qui envoient leurs chauffeurs la chercher pour qu'elle vienne passer quelques heures ou une nuit entière avec eux. Des hommes qui sont prêts à toutes les folies pour en faire leur exclusivité. Elle a systématiquement décliné ce genre d'offres qui pourraient pourtant la sortir définitivement de la rue et la mettre à l'abri du besoin. C'est ce qui lui vaut le grand respect dont elle jouit de la part de ses pairs.

Pour les cours, les tests ont montré qu'elle avait largement le niveau de la classe de première, ce qui est exceptionnel pour quelqu'un qui n'a jamais été à l'école. C'est une élève assidue et travailleuse. Sa principale difficulté reste l'écriture. Comme elle a appris dans un cadre informel, les mauvaises

habitudes prises sont coriaces et difficiles à gommer. Les lettres sont mal formées. Et surtout, elle fait des efforts disproportionnés à vouloir trop bien les dessiner. Cela génère une grande lenteur qui la pénalise pour la prise de notes.

Mais encore une fois, elle a pris le problème à bras le corps et le résultat est très satisfaisant.

Ses formateurs qui ne tarissent pas d'éloges à son égard, ont insisté pour qu'elle s'inscrive au certificat de capacité en droit. Ce qu'elle a brillamment réussi.

Renée va donc entamer des études de droit à l'université d'Abidjan.

Elle a désormais un compte en banque bien garni, mais elle s'oblige à continuer à vivre dans son logement insalubre du bidonville où il n'y a ni eau courante ni sanitaires.

Elle n'est pas du genre à cacher sa vie, mais elle ne tient pas à l'exposer non plus.

Ainsi quand on lui demande où elle habite, elle reste toujours vague dans ses réponses. Elle répond volontiers qu'elle habite dans un quartier périphérique sur la route de Bassam.

Tout le monde sait que de ce côté-là, il y a les bidonvilles, mais aussi des lotissements tout neufs dédiés aux Ivoiriens expatriés qui se construisent de belles maisons souvent bling-bling. Et étant donné sa prestance, on lui accorde facilement crédit d'être dans ce genre de logement.

Pour le travail, elle s'annonce comme vendeuse ou femme d'affaires. Ça dépend de l'interlocuteur.

Elle a des réponses types bien préparées. Par exemple à la question, vous vendez quoi ? La réponse est toujours, "tout". De toutes les façons, les interlocuteurs insistent rarement, préjugant qu'elle se fait forcément entretenir par un riche amant. La quasi-totalité des belles étudiantes étant dans ce cas de dépendance, pour tous, il ne pouvait en être autrement pour Renée.

Tomy, et dans une certaine mesure, Eulalie sont les seules personnes auxquelles Renée se confie vraiment et qu'elle fréquente. Elle voue une reconnaissance sans borne à Eulalie et ne manque jamais une occasion de couvrir ses enfants de cadeaux.

Le certificat de capacité en droit qui lui ouvre maintenant les portes de l'université semble avoir donné des ailes à Renée. Le complexe des diplômes qu'elle trainait depuis toujours n'est plus qu'un vague souvenir. Et la jeune fille, désormais étudiante, n'a aucun doute qu'elle sera diplômée universitaire.

Les révélations du vieux Komara sur son lit de mort ne l'ont jamais quittée. Elle y pense sans cesse et se dit maintenant qu'il serait temps de tenter quelque chose pour voir cet enfant, ne serait-ce que pendant quelques minutes.

Dans ses souvenirs, Ange-Marie Astrid et son mari vivaient à Adiaké. Elle avait épousé son professeur et directeur de l'école où elle étudiait alors. Cet homme est un pasteur, grand notable de la ville, puisqu'il y a créé une grande et prospère communauté de

chrétiens. Communauté qui a sa propre école privée.

L'école "l'Éternel du Salut" jouit d'une très bonne réputation qui fait que beaucoup de parents qui souhaitent que leurs enfants soient instruits et éduqués selon les préceptes évangéliques y mettent leurs progénitures. Ces derniers viennent de partout et les parents paient très cher cette instruction à la limite du lavage de cerveau. Une école de haute sécurité. D'aucuns parlent de prison dorée pour gosses de riches.

C'est dans cet environnement qu'évolue probablement l'enfant du viol. Il doit avoir un peu plus de deux ans maintenant.

Renée a beaucoup évolué sur le principe du rapprochement avec ce fils oublié, mais tous ses doutes ne sont pas pour autant levés. Elle est à deux doigts d'entreprendre des démarches pour des retrouvailles avec cet enfant. Mais alors pour quoi faire ?

Elle n'est pas plus convaincue aujourd'hui qu'hier d'être une bonne mère pour lui. De l'aimer comme une mère doit aimer son enfant. Mais elle n'arrive pas à oublier la méchanceté d'Ange-Marie Astrid.

Et l'idée que cette dernière puisse jouir de cet enfant lui est hautement insupportable.

Renée est désormais une étudiante à la faculté de droit qu'elle fréquente avec assiduité et rigueur. Le soir, elle s'habille d'une tout autre vertu pour faire tourner son entreprise.

Depuis quelques mois, Fatou, la chef des filles, a rencontré le grand amour et a préféré quitter le métier. C'est un grand transporteur qui a des dizaines de camions sillonnant toute l'Afrique de l'Ouest qui l'a harponnée. Un homme gras dont le principal charme se résume à son portemonnaie. Il arbore fièrement une épaisse moustache comme un trophée durement arraché à la calvitie qui a pris possession de son crâne.

Il a déjà trois femmes auxquelles il a fait une ribambelle d'enfants dont il confond fréquemment les prénoms. Mais Fatou Touré n'a pas su résister à la promesse qu'elle serait la favorite, et qu'elle aurait son propre logement en dehors de la cour commune. Alors elle a sauté le pas.

Tout le monde est étonné par sa décision puisqu'elle a enfreint l'une des règles d'or du métier qui est de ne jamais tomber amoureuse d'un client. Mais elle dit avoir des envies d'enfants et d'une vie bien rangée. Comment peut-on aller contre cela ? Une fille bien constituée ne peut perdre de vue le tic-tac de l'horloge biologique. Et la sienne commençait à lancer des alertes qu'elle ne pouvait ignorer.

Alors, à l'unanimité, les autres filles ont décidé de prendre Renée comme leur nouvelle chef. Elle fait pourtant partie des dernières arrivées dans le métier. Elle a accepté l'offre sans hésitation. Il est vrai que la jeune fille, désormais armée de ses connaissances en droit, a de nombreuses idées pour faire évoluer la pratique du métier et assurer la défense des filles dans la légalité.

La première chose à laquelle elle a pensé c'est de provoquer une rencontre avec la chef des filles ghanéennes. Ensemble, elles ont décidé de mettre fin à la violence sur les nouvelles filles. Il n'y a pas eu besoin d'une longue argumentation pour imposer cette idée. Elle a tout simplement évoqué le fait qu'il suffirait que l'une des victimes porte plainte pour violence, ou que l'une soit grièvement blessée ou tuée, pour que tout le monde se retrouve devant les tribunaux. Et les chefs seraient forcément en première ligne dans l'accusation.

La deuxième idée qu'elle a réussi à imposer c'est de créer un fonds de solidarité, une sorte de mutuelle. Jusque-là, quand l'une d'entre elles avait un problème souvent lié au deuil dans la famille, les autres filles de sa communauté faisaient une quête pour lui apporter une aide. Elle a poussé les deux communautés à mutualiser leurs moyens et à étendre l'aide aux cas de maladies.

Dorénavant, si une fille est malade et ne peut pas travailler, elle perçoit une indemnité pour l'aider dans ses soins et sa vie quotidienne.

Pour cela, chaque mois, chacune des filles fait une déclaration de ses revenus à sa chef de communauté et verse dix pour cent de ces revenus.

Une association a été créée à cet effet. Elles l'ont appelée Solidarité Entre X sans Y (SEXY). Un compte bancaire est ouvert à son nom. C'est sur ce compte que sont versées les cotisations.

Renée administre et pilote tout le système d'une main de maître.

Les quelques filles, réticentes ou hésitantes au début, ont vite compris l'intérêt de la nouvelle organisation. Tout le monde en est finalement très satisfait.

Renée est sans aucun doute la plus grosse contributrice de cette association puisque ses gains sont bien plus élevés que ceux de ses collègues. En plus de cela, elle donne sans compter son temps dans l'administration de l'association. Cela suscite un peu plus encore l'admiration de ses pairs qui ont désormais une confiance aveugle dans sa façon de diriger l'organisation.

Cette petite organisation marche tellement bien que des filles travaillant à domicile ou dans les rues des quartiers moins huppés, manifestent leur envie d'y adhérer.

Renée et ses camarades temporisent pour l'instant, car ces filles travaillent en individuel. Il est donc difficile d'estimer leurs gains réels et par conséquent, déterminer leur cotisation.

Renée vient de terminer sa licence de droit. Voilà, elle a enfin son premier diplôme universitaire. Son bonheur est total.

Elle veut retourner sur les traces de ses parents. Elle s'en ouvre à Tomy dont elle ne peut se passer pour une telle entreprise. Ils se retrouvent au maquis d'Eulalie.

— Je veux aller au village pour essayer de trouver la trace de mes parents

– Je t’ai déjà dit qu’ils ne sont plus au village et que personne ne sait où ils sont partis.

– C’est un besoin irréprensible Tomy. C’est plus fort que moi. J’ai besoin de retourner dans le campement où j’aurai sûrement quelques indices, je le sens.

Tomy se frotte le menton, pensif.

– À quel moment voudrais-tu y aller ?

– Le plus tôt possible.

– Ounh !...

Il secoue la tête, se mord légèrement la lèvre inférieure avant de répondre.

– Je te propose samedi prochain, ça te va ?

– Très bien !

Samedi, c’est dans trois jours. Cela donne à la jeune femme le temps d’élaborer un plan d’action pour ses recherches une fois sur place. Elle passe en revue toutes les personnes qui passaient régulièrement ou occasionnellement au campement pour rendre visite à ses parents. Et puis il y a le prêtre et le diacre qui animaient la messe du dimanche que son père ne manquait jamais.

Le rendez-vous est pris pour samedi matin à sept heures à la gare d’Adjamé.

16 LE JOUR OÙ RENÉE REVIENT À LA SOURCE DU MARIGOT

Au village, personne ne la reconnaît. C'est désormais une grande dame, celle que sa mère avait rêvée. La seule raison qui a poussé cette pauvre femme à sacrifier son unique fille. Elle est de retour au bercail et personne n'a de souvenirs d'elle. Si au moins elle avait vécu dans le village et y était allée à l'école, il y aurait sûrement des camarades de classe qui pourraient la reconnaître et qui sait, lui donner un précieux coup de main. Mais hélas, à l'époque, son passage au village n'était que dominical et circonscrit à quelques mètres carrés sur la place du marché. Un marché où, ce que l'on vend a plus d'importance que celui qui le vend. Elle n'était qu'une ombre aux yeux de tous ceux qui passaient par là, sauf pour la seule personne qu'il aurait fallu qu'elle ne rencontrât jamais. Celle qui l'arracha à sa famille pour en faire une parfaite esclave.

Aucune trace de la famille de Renée. Les enfants du père N'Goran qui l'ont virée de la plantation qu'elle entretenait n'ont pas d'information quant à sa destination finale. La jeune fille obtient

cependant l'autorisation pour aller revoir le lieu de son enfance.

Le hasard fait qu'on passe près du marigot qui pourvoyait la famille en eau fraîche et pure. C'est à deux pas du campement. Renée s'y revoit petite, en train de s'acquitter de sa commission quotidienne. Elle y avait fait de nombreux allers-retours par jour. C'était l'une des missions qu'elle pouvait exécuter en toute autonomie. Par cette mission, elle avait appris à ne plus avoir peur seule en brousse. Par elle, elle a appris à devenir grande.

Il n'y a plus de campement. La case jadis occupée par sa famille est en ruine, envahie de ronces. Un jeune fromager est en train de s'ériger à l'endroit même où elle installait sa natte toutes les nuits pour se coucher.

Même l'arbre majestueux dans la mort, celui qui servait de terrain de jeu à la petite Aya et son frère Kakou, n'est plus qu'un humide squelette en décomposition, largement digéré par des champignons vénéneux. Il a perdu sa fière souveraineté et désormais colonisé par de vulgaires cloportes et vers affamés. Tout est déchéance, délabrement.

Renée pensait naïvement trouver ici des indices. Elle n'a que désolation et tristesse. Elle pleure. Son fidèle compagnon Tomy la console comme il peut.

Elle se baisse et ramasse un bout de plastique par terre. C'est le reste de ce qui a jadis été un ballon de foot, unique cadeau que les parents avaient un jour offert aux enfants pour qu'ils jouent tous en

ensemble. Il porte encore un bout de son tatouage noir hexagonal sur un fond jaune pâle. Elle le frotte dans ses mains pour enlever l'excès de boue séchée. Elle le met dans son sac. Maigre récolte pour une si longue route.

Ils se rendent chez le prêtre. Celui-ci se souvient parfaitement de la famille venue lui dire au revoir. Il leur confie qu'ils ont vainement cherché un autre patron. En désespoir de cause, ils ont décidé de repartir dans leur région d'origine.

Il les redirige cependant vers Amédée, un autre paroissien dont ils étaient proches.

Ce dernier dit qu'il les avait recommandés à un de ses cousins dans son village maternel situé à une vingtaine de kilomètres de là. « Là-bas, il y a de grands planteurs qui ont souvent besoin de travailleurs saisonniers ou d'employés permanents », leur a-t-il dit.

Depuis, il n'a plus eu de nouvelles d'eux.

Le cousin d'Amédée visité n'a aucun souvenir de cette famille. Il se rappelle pourtant qu'à cette époque-là, il y avait bien du travail dans le village et que lui-même aurait bien embauché quelqu'un.

L'échec est total. Renée est plus que jamais seule au monde. Mais dans la seule nuit passée au village dans la maison du cousin de Tomy, le rêve récurrent de sa mère et le bébé lui est revenu. Et plutôt que de l'attrister, cela lui semble être un signe d'espoir

supplémentaire. C'est un encouragement à continuer les recherches, se dit-elle.

Les deux amis retournent sur Abidjan. Renée est déboussolée, mais n'abandonne pas. Elle sait que le prochain voyage sera pour le centre du pays du côté de Bouaké, dans un village dont elle ignore le nom. Quand elle était petite, ses parents lui avaient souvent parlé de cet endroit d'où ils étaient originaires.

Il n'y a pas d'autres alternatives. Elle doit les retrouver et leur montrer la grande dame qu'elle est devenue. Le rêve de sa mère est largement réalisé. Sa fille fait de brillantes études universitaires et mène sa petite entreprise comme une vraie professionnelle. La recherche du côté de Bouaké ne peut être entreprise maintenant. Depuis quelques années le pays est coupé en deux, suite à une tentative de coup d'État qui s'est muée en rébellion. Ce sont ces rebelles qui tiennent tout le centre et le nord du pays. Évidemment on peut s'y rendre, mais les risques sont conséquents. Elle n'est pas encore prête à les prendre même si elle souffre un peu plus de les savoir là-bas. Les nouvelles qu'on reçoit de ces zones rebelles ne sont pas rassurantes. Les conditions de vie y sont très précaires. Il y est question de spoliation, rackets et exécutions sommaires. Une justice de baïonnette.

17 LE JOUR DE NOËL CHEZ LES GRANDS PARENTS

Il est six heures et demie, Dieudonné se réveille. Maïmouna se tient à côté de lui.
— Tes affaires sont prêtes. Il est temps que tu ailles prendre ta douche.

Il s'étire longuement et tend les bras à la jeune dame qui les saisit. Elle le prend dans ses bras. Le garçon lui fait un bisou sur la joue. À huit ans, il aime toujours ce moment intime avec celle qu'il appelle Mouna.

Maïmouna est comme une mère pour Dieudonné. Depuis qu'il sait distinguer les personnes, il l'a identifiée comme la plus proche. Quand il est malade, c'est elle qui le veille. Chaque fois qu'il a eu peur la nuit, c'est elle qui a été là pour chasser le monstre et le bercer. Il est vraiment attaché à elle et l'aime beaucoup.

Elle lui ouvre l'eau pour s'assurer qu'elle est bien chaude.

— Voilà, tout est bon, tu peux te laver. Tes habits sont là.

— Merci

Elle sort de la salle d'eau pour aller préparer le petit déjeuner de l'enfant et apprêter ses affaires d'école.

Le petit déjeuner de Dieudonné consiste en un bol de céréales qu'il mange toujours sec avant de boire un grand verre de lait.

Pendant qu'il mange, elle prépare le cartable en prenant soin d'y glisser le goûter habituel, une barre de céréales au miel. Dieudonné a un menu spécial de petit déjeuner dont on fait la provision à chaque voyage à Abidjan à l'hypermarché "Cap millionnaire" situé sur le boulevard Valéry Giscard d'Estaing.

Dieudonné pourrait maintenant prendre en charge la préparation de son cartable, mais sa mère tient absolument à ce que ce soit Maïmouna qui le fasse. Elle l'accompagne ensuite à pied jusqu'à la porte de sa classe à moins de cinquante mètres de la maison.

Maïmouna a été recrutée il y a maintenant huit ans quand Mme N'Guessan, sa patronne, a accouché de Dieudonné et qu'elle a eu besoin d'aide pour l'enfant et l'entretien de la maison. Elle est totalement dévouée à la famille qui la traite plutôt bien. Mme N'Guessan est une femme impatiente qui s'énervait si l'on ne répond pas assez vite à sa demande, sinon, elle n'est pas méchante. Elle ne s'est montrée violente avec sa servante que quatre ou cinq fois en huit ans.

Son salaire n'est pas très élevé. Elle ne touche que trente-cinq mille francs par mois, mais elle est logée et nourrie. Grâce à ce salaire, elle paie le loyer de la

maison de ses parents à Abobo et leur achète en prime un sac de riz tous les mois.

La jeune domestique regrette seulement de ne pas avoir assez de jours de repos pour aller voir sa famille. Elle ne dispose que d'un week-end de repos par mois. C'est uniquement là qu'elle peut se rendre dans sa famille. Ça tombe plutôt bien puisque c'est aussi le moment de sa paie. Elle en profite pour remettre directement l'argent à ses parents.

À la maison, son travail n'est pas compliqué puisqu'elle doit tout faire. Il faut que les trois repas de la journée soient prêts à temps et qu'elle s'occupe bien de Dieudonné. Pour le reste, elle fait comme elle peut, et à son rythme.

Monsieur N'Guessan, lui, travaille beaucoup. Il gère toute l'école qui va de la maternelle jusqu'au BTS. Il s'occupe aussi de la messe, des mariages et baptêmes. Cela l'oblige à quitter la maison de bonne heure et à rentrer très tard.

Madame, quant à elle, reste à la maison. Depuis qu'elle a accouché, Mme N'Guessan est continuellement fatiguée. Elle n'aide la jeune femme à faire la cuisine uniquement que quand il y a des invités. Mouna n'aime pas ces moments-là où son autonomie lui échappe. La maîtresse de maison braille pour des peccadilles et l'humilie continuellement.

Madame N'Guessan est angoissée et stressée par les invitations et pourtant, son mari et elle ne loupent pas une seule occasion d'inviter toute personne qu'ils rencontrent.

Les journées de la patronne se ressemblent toutes. Réveil vers dix heures au moment où Mouna revient du marché. Petit déjeuner devant la télé branchée sur les séries télévisées. Elle déjeune vers treize heures et va se recoucher pour la sieste. Vers quinze heures, elle se réveille et sort pour aller chez son esthéticienne ou la coiffeuse.

Son corps s'est tellement reposé qu'il a accumulé une quantité phénoménale de graisse qui l'entrave un peu plus chaque jour. Elle ressemble de plus en plus à un cochon nourri à volonté. Le docteur lui a dit qu'elle a de l'hypertension et lui a prescrit un médicament à prendre quotidiennement. Il lui a aussi conseillé de réduire sa consommation de sel. Elle ne fait ni l'un ni l'autre. Elle n'y pense que quand elle a la tête prise dans un étau et que son regard se brouille. Elle devient alors irritable et même méchante.

C'est une femme qui se plaint tout le temps d'avoir mal partout dans son corps alors que ce corps passe plus de temps à dormir ou à se reposer devant la télé. On l'entend souvent se lamenter auprès de ses amies qui viennent la voir, qu'elle prend du poids alors qu'elle ne mange rien. Elle avale pourtant au petit déjeuner un pain entier bien beurré avec deux grandes tasses de chocolat au lait additionné de dix morceaux de sucre. Puis rebelote au déjeuner où elle ingurgite sa part et celle de son mari quand ce dernier ne rentre pas. Et ça recommence le soir après avoir pris un goûter non moins copieux.

Cette dame a atteint le degré ultime du déni, puisque sa plainte préférée c'est quand même « je ne mange rien oh, et puis je grossis seulement ». Il serait donc là, victime d'une sorte de malédiction provoquée par Satan et ses apôtres, les sorciers.

Son mari ne se plaint pas. C'est un homme de Dieu, un enseignant tombé amoureux de son élève. Élève qui était alors une jeune fille plutôt belle et fière. Fière, elle l'est toujours, mais belle, beaucoup moins et il l'aime encore comme au premier jour. C'est cela l'amour quand il est sous le parapluie du seigneur. Il est pur et éternel.

Aujourd'hui est le vingt-cinq décembre, comme chaque année, la famille se rend à Abidjan pour le repas de Noël dans la famille de Mme N'Guessan.

Mouna a mis dans la voiture les cadeaux entassés pêle-mêle dans un grand carton ainsi que la nourriture qu'elle a préparée une bonne partie de la nuit.

Dieudonné, comme tous les enfants, attendait ce moment avec impatience. Il est le premier à sauter dans la voiture, un gros véhicule 4X4, pendant que les parents ajustent encore leurs rituels déguisements des grands jours.

Les portières se ferment. Au moment où la voiture démarre, à une trentaine de mètres, de l'autre côté du trottoir, Mouna voit une personne qui observe la scène. Elle l'avait déjà remarquée, mais croyait à une banale curiosité d'un passant. Visiblement celui-là est un passant qui ne passe pas.

L'inconnu porte un grand boubou noir et un chapeau melon sur la tête. Quand il se rend compte qu'il est repéré, il se retourne brusquement pour disparaître dans les rues voisines.

– Bonjour monsieur, vous voulez quelque chose ? lui lance Mouna.

Elle n'aura pas de réponse, il est déjà loin.

La servante, intriguée, ferme le portail à double tour et s'enferme dans la maison. Cette silhouette et ce regard ne lui sont pas inconnus. Elle pense avoir déjà vu cette personne.

18 LE JOUR OÙ LA NUIT TOMBE SUR TOUT UN PAYS

Renée n'a plus besoin d'encouragements dans ses études. Elle est brillante et tout se passe bien.

Elle est maintenant titulaire du master et a réussi le concours d'aptitude à la profession d'avocat. En même temps qu'elle suit la formation professionnelle, elle prépare son doctorat en droit.

Elle n'a pas pour autant renoncé à la gestion de l'association SEXY où son implication est plus que jamais fondamentale.

Au moment où tout marche comme sur des roulettes, quelques nuages s'amoncellent dans le ciel de ce beau pays. Les élections présidentielles tant attendues ont enfin eu lieu et les résultats sont contestés. Les deux candidats qualifiés pour le deuxième tour se déclarent tous les deux vainqueurs après la finale. Les médias sont divisés, l'armée est divisée, la population est morcelée. La communauté internationale qui n'a pu ni su contrôler les bureaux de vote s'en mêle et se fait partisane en désignant un candidat vainqueur. La situation est inextricable.

L'armée rebelle avec le soutien de cette communauté internationale met en déroute l'armée

régulière commandée par des généraux marionnettes aux mains de pasteurs devenus conseillers militaires.

Tout le pays est désormais sous le joug des vainqueurs. Ceux qui ont su faire parler leurs armes dans l'arbitrage d'une discorde politique.

L'université pillée est fermée, toutes les administrations, tous les commerces, saccagés.

Les proches du pouvoir en perdition prennent le chemin de l'exil vers les pays voisins, bientôt suivis par une grande partie de la population innocente, mais coupable de ne s'être pas rebellée contre l'ancien pouvoir.

De nombreux civils qui essaient de résister pour compenser les défaillances de l'armée sont massacrés sur l'autel de l'éternel des armées. D'autres sont portés disparus.

Toute la population se disperse et plus personne n'a de nouvelles de personne.

Renée aussi prend le chemin du Ghana voisin grâce au réseau d'Anna, la chef des filles ghanéennes.

Anna a construit une petite maison dans la périphérie d'Acra, la capitale ghanéenne. Elle y accueille une dizaine de personnes en perdition comme Renée.

Tous les comptes bancaires sont bloqués en Côte d'Ivoire, donc, c'est encore Anna qui avait pris la sage précaution de placer l'essentiel de ses revenus dans son pays d'origine, qui leur fait des prêts.

Renée, très inquiète pour ses amis, essaie désespérément d'avoir des nouvelles de Tomy et

Eulalie sans succès. Il en est de même pour la plupart des filles avec lesquelles elle travaillait.

Six longs mois passent. Quelques réfugiés reviennent au pays et rassurent ceux qui hésitent encore pour le retour. Renée qui n'avait rien à se reprocher, décide à son tour de rentrer au pays.

Le pays a bien changé. On n'entend plus les mêmes voix à la radio, on ne voit plus les mêmes têtes à la télévision. On ne voit plus les mêmes tenues militaires ou policières dans la rue. La nation tout entière a changé de maîtres et d'habits. Les rues et routes sont tenues par des soldats aux tenues bigarrées avec des sandales dépareillées aux pieds. Des personnages bizarres qui contrôlent des papiers d'identité alors qu'ils ne savent pas lire. Ils ont le verbe haut, tiennent souvent les documents à l'envers et sont prompts à dégainer le fusil de guerre. Finalement, rien de bien rassurant pour le citoyen normal, mais le déracinement par l'exil a affaibli le niveau d'exigence des uns et des autres. On s'y fait. On finit par regretter les vrais policiers et gendarmes fortement corrompus qui harcelaient tout le monde sur la route sous le régime précédent. Avec eux au moins, on risquait de perdre du temps, de l'argent, mais pas la vie.

La première démarche de Renée est naturellement à destination d'Eulalie qu'elle retrouve avec soulagement. Elle est bien revenue chez elle et en

bonne santé. Elle aussi revient d'exil au Ghana. En la revoyant après ces longs mois de crise et d'angoisse, le battement de cœur qu'elle réprimait tant bien que mal en face de son amie a repris de plus belle.

Elle la trouve encore plus belle et séduisante et n'hésite pas à le lui dire en lui passant ses mains sur le visage. Un geste de compassion pour ces temps troubles auxquels elles ont toutes les deux survécu. On acquiert de la hardiesse quand on a échappé de près au pire.

Par ces gestes somme toute anodins, Renée a les tétons qui se dressent et les yeux étincelants.

Eulalie, quand à elle, ne semble sur la même longueur d'onde que son amie dont le retour lui procure pourtant un immense plaisir. Elle trouve Renée très belle et le lui dit souvent, mais elle la destine plutôt à un homme. Ce genre de relation entre deux femmes n'est pas du tout imaginable pour Eulalie. C'est une conception qui est bien loin de ses convictions et de ses croyances.

Il y a cependant une ombre dans ces joyeuses retrouvailles. La restauratrice donne des nouvelles de Tomy à son amie. Elle lui apprend qu'il a fait partie des citoyens résistants qui ont voulu se battre à la place de l'armée défaillante. A-t-il été arrêté ou tué ? Plus personne n'a de ses nouvelles.

Renée est effondrée par cette nouvelle.

Après les lamentations d'usages et toutes sortes de spéculations, les deux femmes décident d'entreprendre des démarches auprès des nouvelles

autorités. Il est de notoriété publique qu'en versant des pots-de-vin conséquents aux uns et aux autres, on peut avoir de précieuses informations. Renée passe la nuit chez Eulalie. Elles la passent à discuter et à échafauder des plans jusqu'à tard dans la nuit.

Dès le matin même, une rapide visite à la maison d'arrêt et de correction d'Abidjan (MACA), leur permet d'avoir de précieuses informations. Elles apprennent que leur ami a passé plusieurs mois dans cette prison, mais qu'il a été récemment transféré à Katiola. Elles sont ravies de le savoir vivant.

Tout est désormais plus simple. Avant, il y avait la double peine : la bureaucratie et la corruption. Il ne reste plus que la corruption, mais décuplée. Tout est désormais à vendre. Il n'y a plus besoin de longues procédures et démarches pour débloquer les situations les plus inextricables. En payant un soldat rebelle gradé, on peut tout obtenir. Quelques rendez-vous dans des bureaux à la cité administrative au Plateau ont suffi aux deux femmes pour obtenir le coup de pouce nécessaire. Contre une belle enveloppe de billets, elles ont désormais un laissez-passer et même une escorte pour se rendre à Katiola. Elles sont décidées à obtenir le transfert de Tomy sur Abidjan pour qu'elles puissent le visiter régulièrement et lui donner les moyens de survivre en prison.

Les informations étaient bonnes. Tomy est bien à la prison de Katiola.

Après les retrouvailles émouvantes de ces amis qui avaient pensé au pire pour chacun, ils sont finalement bien heureux de voir qu'ils ont tous les trois, survécu.

Tomy est dans un état lamentable, mais bien vivant. Amaigri et couvert de cicatrices, il raconte son calvaire. Le parcours malheureusement banal de tous les combattants capturés dans cette guerre.

– Quand, l'armée a capitulé à Abidjan, j'ai décidé de rentrer en résistance. J'ai réuni mes gars pour qu'on résiste.

– Mais vous êtes fous ! Résister sans armes ?

– Fou ou courageux, il en faut pour défendre son pays quand il est en perdition. Nous sommes tous nés à Abidjan et nous connaissons mieux la ville que les soldats rebelles. Nous avons donc rapidement trouvé des armes dans les commissariats désertés. On a tenu une semaine avant d'être débordés. Je me suis rendu. On m'a mis en détention à la sûreté nationale. J'ai été torturé pendant quatorze jours. Ils voulaient me faire avouer que j'avais reçu des stocks d'armes de la part du gouvernement. Ma réputation "d'homme trop connu" à Abidjan m'a desservi. C'est elle qui m'a valu ce traitement spécial.

Les deux dames écoutent en silence.

– Puis finalement, j'ai été emprisonné à la MACA. J'y étais depuis quatre mois quand deux gars très violents sont arrivés. Je croyais avoir tout dit et qu'ils

m'avaient cru. La torture a recommencé avec eux, pour que je donne des renseignements sur toi Aya.

Renée veut rectifier immédiatement puisqu'elle ne souhaite plus qu'on l'appelle par son prénom d'origine. Mais elle se retient d'interrompre son ami. Elle est trop curieuse de savoir qui la cherchait pendant cette période trouble.

– Je n'en croyais pas mes oreilles. Je ne comprenais pas ce que tu avais à faire dans cette histoire de guerre.

– ...

– Ils prétendaient que j'étais ton petit copain et voulaient que je leur dise où te trouver.

– J'ai résisté trois jours en disant que je ne connaissais personne du nom d'Aya. Finalement, ce sont ces deux gars qui m'ont sortie de la MACA dans le coffre de leur voiture pour m'emmener ici à la prison de Katiola. Ils sont les maîtres ici. Après plusieurs jours de torture, j'ai fini par craquer. Je leur ai dit comment je t'avais aidée et où ils pouvaient te trouver. Depuis ce moment là, je n'ai pas arrêté de me faire du souci pour toi, car ils sont vraiment très violents ces deux-là.

– Mais je n'ai vu personne, répliqua Renée

En effet, elle ne pouvait être trouvée puisqu'à ce moment-là, elle était déjà en fuite au Ghana.

Il lui revient cependant le souvenir que ses voisins lui avaient dit que des personnes en tenue militaire étaient passées plusieurs fois à son domicile. Elle avait pensé à l'époque que c'était par rapport à ses

activités au sein de l'association SEXY. C'était plutôt logique puisqu'une fille avait été tuée et 3 autres portées disparues.

Renée se pose mille questions. Qui a bien pu vouloir la retrouver au point de kidnapper son ami Tomy et le torturer à ce point ?

Renseignements pris, Tomy est accusé d'atteinte à la sûreté de l'état, comme tous ceux qui sont désormais mis en prison parce qu'ils ont pris part d'une façon ou d'une autre à cette guerre. Et il croupit en prison à Katiola sans que personne ne se soucie de son cas. Il n'a jamais vu un juge et encore moins un avocat. C'est une prison préventive à perpétuité pour des milliers de personnes, mais la communauté internationale et leurs organismes de défense des droits humains sont allés ailleurs sur d'autres missions. Un autre dictateur à faire tomber, un pays à déstabiliser pour le livrer aux intégristes et extrémistes.

Les filles réussissent à racheter directement aux autorités militaires d'Abidjan, le retour de leur ami à la MACA. Il est transféré le jour même.

19 LE JOUR OÙ LA SERVANTE VOIT L'INCONNU

Pendant le conflit postélectoral, l'école de "l'éternel du salut" a été particulièrement visée. Elle abritait de nombreux enfants de notables inféodés au pouvoir. Elle fut pillée et en partie incendiée. Le pauvre gardien, probablement trop zélé pour la défendre, fut tué. Cette enceinte réputée imprenable avec ses hauts murs, était une priorité pour les soldats rebelles. Une insistante rumeur prétendait qu'elle servait de cache d'armes et même et d'abri à des notables politiques venus s'y mettre sous protection divine. Ce fut en effet le cas, mais ces derniers, bien informés, ont été alertés de l'arrivée imminente des soldats rebelles. Ils se sont alors rués vers le Ghana pour échapper à une mort certaine.

Dieudonné et ses parents sont rentrés il y a une semaine. Les membres de la communauté viennent les aider pour remettre leur maison en état. La vie est difficile, car le pasteur N'Gessan fait partie des personnes dont les comptes sont encore gelés. Sa maison aussi était occupée par un soldat rebelle, mais

comme il a publiquement fait allégeance au nouveau président, tout s'est arrangé rapidement.

Des parents d'élèves qui souhaitent une réouverture rapide de l'école font des dons importants pour que les travaux avancent vite.

Maïmouna aussi est revenue. Elle s'était réfugiée chez ses parents à Abobo pendant toute la période trouble. Depuis qu'elle est là, Dieudonné a retrouvé le sourire. Le pauvre garçon a très mal digéré ces moments difficiles. De violentes douleurs au ventre l'ont régulièrement plié en deux. Les médecins consultés n'ont trouvé aucune raison objective à ces douleurs. Il est désormais accroché à Mouna toute la journée. Celle-ci doit pourtant continuer à vaquer à ses occupations. Alors, pour l'occuper et le débarrasser de sa mère, encore plus fatiguée avec les traumatismes de la guerre, elle l'emmène avec elle au marché.

Le marché n'est pas loin. Il est à moins d'un quart d'heure de marche de la maison.

Dans ce marché où toutes les senteurs se mélangent et s'emprisonnent les unes les autres, la luminosité est plutôt précaire. Mais Mouna connaît le lieu par cœur. Elle tient son panier d'une main et de l'autre la main du petit en se faufilant tant bien que mal dans ce dédale sombre.

Elle n'est pas très rassurée. Depuis que toutes les prisons ont été cassées pour déverser à la rue de nombreux délinquants aussitôt habillés en rebelles, plus personne ne se sent en sécurité. Ce matin, la

jeune fille est particulièrement troublée. Elle a l'impression d'être épiée. Elle n'arrête pas de jeter des coups d'œil autour d'elle. Ce pressentiment ne la quitte pas tout au long de ses achats.

Au moment où elle s'apprête à sortir du marché pour retrouver la pleine lumière et l'air sain, ses yeux rencontrent ce visage qu'elle a déjà vu précédemment. Puis la personne se faufile rapidement dans la foule de vendeurs, clients et curieux promeneurs. Elle tire l'enfant à elle et sort rapidement du marché. Mouna se rassure avec de furtifs regards autour d'elle tout en activant ses pas en direction de la maison. Ils ne sont pas suivis.

Elle ne s'en ouvre pas à ses patrons, car elle-même n'est pas sûre et certaine de ce qu'elle a vu. Et la mère de l'enfant est en pleine dépression. Ce n'est pas le moment de lui donner de telles informations qui pourraient la rendre paranoïaque. Son séjour au Ghana dans la restriction, loin de ses bases et ses habitudes l'ont plongée dans ce qu'elle appelle sa grande fatigue. Elle passe désormais le plus clair de son temps au lit. Les après-midis d'esthétique et de coiffure ont été totalement interrompus. Elle ne s'habille plus que pour se rendre à la messe le dimanche où, miracle de la prière, elle fait toujours bonne figure. Elle tient parfaitement sa place de victime de transe. Elle est toujours la première à être touchée par la parole divine qui la fait danser, tourner sur elle-même avant d'être rattrapée pour lui éviter une rude chute.

Les prières de son pasteur de mari, viennent alors la délivrer de son monde parallèle.

À la maison, elle tient par moment des propos incohérents et devient agressive vis-à-vis de Mouna et même de son fils qui était jusque-là épargné.

Ce matin, parce qu'il éclatait les bulles d'un film à bulles, elle est entrée dans une colère folle et lui a dit qu'il était aussi bête que sa mère qui n'était bonne qu'à récurer les toilettes des autres. Mouna n'a pas compris.

Le mari est de plus en plus inquiet pour sa femme. Il organise deux fois par semaine des séances de prières dans la maison. Il y a même une veillée de prière qui dure toute la nuit, une fois par mois. Mais rien n'y fait. Aucune amélioration. C'est même le contraire qui semble de produire.

20 LE JOUR OÙ LE JOUR SE LÈVE LENTEMENT

Les administrations du pays ont progressivement retrouvé un fonctionnement presque normal. Les fonctionnaires qui s'étaient dispersés, qui, dans leur village, qui, à l'étranger ou chez des proches dans des zones plus sûres, sont de retour à leurs postes.

L'université d'Abidjan a retrouvé l'essentiel de ses professeurs. Ceux qui étaient politiquement marqués sont encore en prison ou en exil.

Renée reprend donc sa formation d'avocat et ses études de droit.

Pour l'association SEXY, elle s'emploie à remotiver les filles pour que celles qui le souhaitent puissent reprendre le travail dans de bonnes conditions. Mais elle-même n'est pas encore prête à se remettre sur le trottoir. Dans son for intérieur, elle sait qu'elle n'y retournera plus. Quelque chose s'est brisé en elle.

Elle continue cependant la lutte pour que l'association se maintienne. Les filles ont besoin d'elle. Certaines ont tout perdu, d'autres qui n'avaient pas grand-chose avant, ont absolument besoin de travailler. Elle ne peut les abandonner dans ces conditions.

Ces filles sont d'ailleurs déjà sur le terrain à travailler dans des conditions dégradées. Le profil de la population de la capitale a changé et cela ne fait pas exception pour les clients qui sont maintenant peu éduqués, violents et exigeants. Les plaintes sont nombreuses à propos de clients mauvais coucheurs. Ceux qui imposent des relations sans protection ou des pratiques inhumaines ne sont plus une exception.

L'une des filles a été prise en otage et on lui a imposé des relations sexuelles avec un berger allemand sous la menace d'armes de guerre. Le tout filmé pour faire des vidéos aussitôt vendues sur les marchés d'Abidjan ou diffusées sur internet.

Tout cela se passe pourtant dans de beaux quartiers. Dans de belles demeures dont les vrais propriétaires sont encore en prison ou en exil. Ces maisons illégalement occupées parfois malgré les réclamations justifiées, preuves à l'appui des ayants droit que personne n'écoute, sont de vrais champs de torture pour les travailleuses du sexe.

On comprend mieux qu'elles soient encore si peu nombreuses, les filles qui osent braver ces dangers pour s'exposer à la nuit tombée, devant les hôtels.

Pendant son séjour au Ghana, Renée a réfléchi sur sa vie en grande partie à cause de douleurs abdominales répétitives. Les médecins consultés n'ont rien détecté de grave, mais elle pense que ces douleurs sont liées à son travail. Elle est maintenant persuadée qu'il est temps de mener une autre vie.

Encouragée par la facilité avec laquelle elle et Eulalie ont réussi à transférer Tomy, elle veut se lancer dans la recherche de sa famille du côté de Bouaké.

Monsieur Diabaté, le haut gradé qui avait facilité le transfert de Tomy à Abidjan, peut être d'un grand secours. On l'appelle "poche profonde", car avec lui tout est tarifié. Tarifs qu'il est seul à connaître. Il te le lance au visage en faisant semblant de rechercher dans un gros cahier celui qui correspondrait au cas que tu viens lui soumettre.

Diabaté est un homme d'une stature massive et impressionnante. Sa tête culmine à plus de deux mètres. Sa seule présence physique minimise automatiquement l'interlocuteur.

C'est le prototype des soldats qui ont fait courir de folles rumeurs à Abidjan avant que les rebelles ne la conquièrent totalement. Il se trouvait alors des personnes pour raconter qu'elles avaient vu des soldats qui ne ressemblaient en rien à des militaires ivoiriens qui sont généralement plus chétifs. Ces rumeurs qui avaient fini par saper le peu de gnaque qu'il restait encore aux pauvres soldats de l'armée loyaliste.

Comme si ce gabarit hors norme ne suffisait pas, monsieur Diabaté arbore fièrement d'impressionnants galons. Aucun ne se réfère à aucune école de guerre. Il les a tous gagnés à la force du poignet. La légende dit qu'avant d'entrer dans la rébellion, il n'était qu'un simple soldat commis cuisinier. Désormais, il fait partie des hommes forts

dont la seule signature ouvre toutes les routes et toutes les portes.

Malgré l'ordre normal qui prend progressivement forme dans le pays, cet homme bénéficie encore de tous les pouvoirs qui étaient les siens dans le nord où son camp régnait en maître absolu du temps où la Côte d'Ivoire était encore coupée en deux.

Renée a conscience qu'il faut en profiter avant qu'il ne soit déplacé vers d'autres missions. Ces soldats atypiques ne sont plus vraiment au goût de la communauté internationale. Alors ils sont discrètement et progressivement expédiés à l'étranger, bien emballés dans des missions de conseillers militaires auprès d'ambassadeurs dans des pays exotiques. De beaux placards pour incompétence en temps de paix.

Renée a tout fait comme il faut. Elle a désormais tous les laissez-passer pour se rendre dans l'ex-zone rebelle. Elle peut donc y aller dans l'espoir de remuer du monde pour trouver la trace de sa famille. Mais sa priorité c'est d'abord cet enfant sorti de son ventre. Les prédictions du vieux Komara, mais plus encore son instinct, semblent lui dire qu'il a besoin d'elle. Lui n'est pas bien loin, contrairement à ses parents à elle.

Elle s'est tâchée maintes fois et à chaque fois, elle a reculé l'échéance, incertaine qu'elle est de pouvoir lui donner de l'amour. Elle n'est toujours pas rassurée à ce propos d'ailleurs. Quel intérêt d'aller bouleverser

l'environnement affectif de cet enfant pour l'abandonner aussitôt ?

Mais plus le temps passe, plus elle sent qu'il n'est pas en sécurité.

Ainsi, comme à son habitude, elle échafaude un plan d'action. Il faut d'abord trouver le moyen de s'approcher de lui. L'apprivoiser progressivement pour qu'un jour, le lien s'établisse naturellement entre eux. Si la connexion ne se fait pas, si elle n'arrive pas à dépasser son blocage pour l'aimer, elle prendra définitivement ses distances.

BONNE À TOUT FAIRE

21 LE JOUR OÙ DIEUDONNÉ DISPARAIT

C'est le premier week-end du mois, celui où, Mouna va se reposer dans sa famille. Dieudonné est invité chez Stéphane, l'un de ses camarades de classe qui fête son anniversaire ce samedi après-midi. Son père est très occupé par les préparatifs du mariage de deux de ses fidèles prévu le dimanche.

Sa maman, dans ses rares moments de lucidité l'accompagne chez son ami. Ils sont accueillis par la mère de Stéphane qui leur propose d'entrer pour prendre un jus. Mme N'Guessan décline l'invitation en prétextant un rendez-vous imminent. Elle demande à quelle heure, il faut revenir chercher son petit. On lui répond que tout sera terminé pour dix-sept heures, mais elle peut venir plus tard si elle souhaite. Les garçons auront ainsi plus de temps pour jouer à la PlayStation. C'est leur activité préférée quand ils se retrouvent. Elle repart vers la maison.

Armand N'Guessan rentre tard chez lui. Il est déjà vingt heures.

– Bonsoir chérie,

– Bonsoir, comment s’est passée ta journée mon chéri ?

– Fatigante, mais bien. On va avoir un grand et beau mariage demain.

– ...

– Où est le petit ?

– Il doit être dans sa chambre.

Le père de famille va dans la chambre de son fils pour l’embrasser, il ne le trouve pas.

– Il n’est pas dans la chambre, s’écrie-t-il pour que sa femme l’entende.

Il va vers les toilettes, la salle de bain, dans la cour en appelant. Toujours rien.

Pendant ce temps, sa femme est toujours assise dans le canapé en train de regarder sa série préférée.

Armand N’Guessan revient dans le salon passablement énervé et éteint la télé en dévisageant sa femme.

– Mais où est donc l’enfant ?

– Je te l’ai dit, dans sa chambre. S’il n’y est pas, alors je ne sais pas où il est.

– Tu l’as bien accompagné chez les parents de son ami Stéphane ?

– Oui.

– Et tu es allée le rechercher ?

– Je ne sais plus.

Armand N’Guessan cherche fébrilement son téléphone dans ses poches. Il veut appeler les parents du jeune Stéphane, puis se ravise. Il prend sa

veste et décide de s'y rendre. Ça sera plus simple s'il faut s'excuser avant de le ramener.

Un quart d'heure plus tard, il frappe à la porte.

– Bonsoir Hélène,

– Bonsoir Pasteur,

– Désolé, mais on est tellement dans l'organisation du mariage de demain qu'on n'a pas vu le temps passer. Je viens chercher Dieudonné.

Ce père attend avec impatience qu'on lui dise que son fils est en train de jouer aux jeux vidéo avec son ami et qu'on va l'appeler. La réponse est tout autre.

– Dieudonné, mais il est parti. Il a été le premier à partir bien avant la fin de la fête.

– Charles, viens voir.

Charles, le père de Stéphane arrive.

– Bonsoir Pasteur.

Sa femme lui fait un bref compte rendu de la situation qu'il a déjà comprise en regardant la tête de son pasteur.

– C'est moi qui suis venu l'accompagner jusqu'à la porte.

Le pasteur ne comprend pas qu'on ait laissé son fils partir tout seul à la maison alors que c'était prévu que sa mère revienne le chercher.

– Une dame est venue le chercher en disant qu'il devait rentrer plus tôt, car sa mère avait eu un léger accident en rentrant à la maison. Cette dame m'a rassurée en disant qu'elle travaillait avec toi sur le mariage et que c'est toi qui l'envoyais.

Armand N'Guessan fou de rage, claqué la porte et court vers sa voiture. Il appelle ses beaux-parents pour savoir si par hasard, ils n'auraient pas vu le petit.

Ils n'en ont aucune nouvelle.

Il n'a plus le choix, il faut aller à la gendarmerie puisque le commissariat est forcément fermé à cette heure-ci. Il se ravise et pense qu'il pourrait condamner sa femme qui était censée aller chercher l'enfant. Avec son état de santé actuelle, elle est capable de tout. Il faut d'abord essayer d'en savoir plus avec elle.

Il se précipite à la maison. Sa femme est toujours devant la télé et tourne à peine la tête vers lui quand il rentre.

– Il n'est pas là-bas. Quelqu'un est allé le prendre en mentant sur ton compte. As-tu parlé à quelqu'un en rentrant ? As-tu remarqué quelque chose de suspect ?

– Non rien.

Il comprend qu'il n'en tirera rien de bon. Il appelle Mathias, le commissaire de la ville, un fidèle de son église. Les deux hommes se donnent rendez-vous au commissariat pour enregistrer immédiatement la plainte. C'est indispensable pour que tôt le matin, tous les policiers présents s'en emparent en priorité.

Parmi les premières personnes auditionnées par la police, il y a les parents du petit Stéphane. Ils décrivent la situation et la dame qui s'est présentée.

Le portrait qu'ils en font ne fait rien sortir de particulier.

Ils décrivent une fille plutôt belle et mince qui doit mesurer à peu près un mètre soixante-dix. Elle avait les cheveux attachés dans un foulard noir à pois.

La police ne peut rien en tirer dans l'immédiat.

Mouna entendue, confie enfin son impression d'avoir été suivie ou épiée par un individu qu'elle avait déjà vu le jour de Noël. Elle en donne la description qui a quelques points communs avec le portrait dressé par les parents de Stéphane.

Le pédigrée de tous les paroissiens est passé au peigne fin à commencer par tous ceux qui sont impliqués dans l'organisation du mariage. Aucun d'entre eux ne correspond aux deux descriptions.

La police a demandé à Armand N'Guessan de fournir une liste des personnes qui pourraient lui vouloir du mal.

Il y a la longue liste de ses collègues pasteurs jaloux de sa réussite fulgurante en ayant créé une grande communauté de chrétiens. Communauté qui s'est dotée de l'une des meilleures écoles du pays avec son internat très lucratif.

Il y a aussi la liste non moins longue des paysans autochtones qui l'accusent de les avoir spoliés de leurs terres ancestrales en corrompant les autorités locales pour bâtir sa communauté. Le procès intenté traîne depuis dix-huit ans sans avancer dans un sens ou dans l'autre.

Puis la liste des personnes qui ne lui ont pas pardonné sa prise de position politique en faveur de l'ancien président chassé du pouvoir par les rebelles et la communauté internationale. Liste qu'il a nettement majorée en faisant publiquement allégeance au nouveau pouvoir en place dans le pays.

Cet homme a donc un nombre impressionnant de personnes qui auraient de bonnes raisons de lui faire mal en s'attaquant à sa famille. Mais en tête de sa liste d'ennemis potentiels, il a marqué Kouassi Aya. Un nom qu'il a doublement souligné.

Son fidèle et ami commissaire, intrigué, lui demande qui est cette Kouassi Aya.

Il lui répond qu'elle travaillait dans sa belle famille. Et qu'elle l'avait menacé il y a de cela quelques années.

L'homme de loi est dubitatif, mais ne relève pas. Lui, personnellement, il aurait plutôt ajouté la servante actuelle de la famille. Ces filles très souvent mal traitées dans les riches familles ne se gênent pas pour se rendre complices dans des histoires d'enlèvement. Elles sont souvent bien plus intelligentes et rancunières que leurs employeurs ne le croient.

22 LE JOUR OÙ RENÉE EST CONVOQUÉE AU COMMISSARIAT

- Vous êtes bien Kouassi Aya ?
- Que lui voulez-vous ?
- Répondez à la question c'est tout.
- Voici ma carte d'identité qui répond à votre question.
- Suivez-moi
- Il est hors de question que je vous suive monsieur si vous ne me dites pas pourquoi.

Ce jour-là, c'est un policier qui se présente à huit heures au domicile de Renée.

Renée n'est pas ignorante de ses droits. Elle a prêté serment comme avocate, il y a moins d'un mois.

Elle ne compte pas se faire intimider par le premier flic venu.

– Si vous avez quelque chose contre moi, envoyez-moi une convocation en bonne et due forme et j'irai vous trouver à votre commissariat. À moins que vous n'ayez un mandat d'amener sur vous.

Les policiers n'ont pas eu beaucoup de mal à trouver Renée. La nouvelle de son passage au village

avec Tomy est arrivée jusqu'aux oreilles de la Famille Konan. Tout le clan a donc su qu'elle était en relation avec Tomy. Il pouvait donc mener jusqu'à elle. Tomy, cet ex-dur, désormais ramolli par les conditions de détention à la MACA, a encore subi une forte pression. Il a lâché les informations sur le lieu d'habitation de la jeune femme.

Le lendemain, le même policier se présente avec la précieuse convocation venant du commissariat du 33^{ème} arrondissement d'Abidjan Port-Bouët. Renée est convoquée pour l'après-midi même.

Le commissaire d'Adiaké chargé de l'affaire est en face d'elle pour prendre sa déposition. Pour gagner du temps, la décision a été prise de délocaliser les auditions à Abidjan pour les personnes qui habitent dans la capitale.

Il est direct. Il lui demande son emploi du temps du jour de la disparition de l'enfant. Elle répond qu'elle a rendu visite à son amie Eulalie. Avec elle, elles sont allées rendre visite à un ami incarcéré. Et qu'ensuite, elle est rentrée chez elle où elle a passé toute l'après-midi seule à se reposer.

Le commissaire lui demande si quelqu'un peut témoigner qu'elle est bien restée chez elle tout l'après-midi.

Elle répond que non.

Cette réponse renforce dans la tête du commissaire, la position de la jeune dame sur la liste des suspects.

L'enfant a été enlevé dans l'après-midi et Renée n'a pas de vérifiable alibi.

La jeune dame demande à plusieurs reprises la raison de sa convocation. Le commissaire diffère à chaque fois la réponse.

Il la bombarde de questions. Certaines reviennent de nombreuses fois pour voir si elle ne change pas de version.

Il finit par lui dire qu'un enfant a disparu et qu'on pense qu'elle a un lien avec cette affaire.

Le sang de Renée ne fait qu'un tour. Elle se lève d'un bond en hurlant

– Non, mais vous êtes complètement cinglé ? vous m'accusez d'enlèvement d'enfant. C'est ignoble.

Le commissaire n'est pas impressionné. Il en a vu des suspects crier haut et fort leur innocence avant de s'affaler, vaincus par d'implacables preuves. Son visage est impassible.

– Si vous avez quelque chose à me dire à propos de cet enfant, il faut absolument le faire maintenant. Sinon, je vous traquerai nuit et jour. Je finirai par vous confondre. Et je vous jetterai en prison.

Chaque phrase du policier est ponctuée d'un lourd silence, chaque mot porté comme un coup de marteau. Sa colère est trahie par des yeux exorbités et injectés de sang. L'homme menace.

Renée est sonnée par sa propre colère qui l'envahit, mais pas du tout impressionnée par les menaces de son interlocuteur.

– Je n'ai plus rien à vous dire, dit-elle.

Elle signe son procès-verbal et se retire d'un pas ferme et décidé.

Renée comprend alors mieux pourquoi ces derniers jours, elle ne trouvait pas le sommeil avec des douleurs récurrentes. Elle est convaincue qu'elle est la mieux placée pour trouver les traces de cet enfant qui lui est lié par destin et par instinct. L'instinct maternel ne ment pas.

L'affaire est désormais à la une de quelques journaux. Il faut noter que les assassinats, morts inexpliquées et disparitions sont surabondants dans le pays. Abidjan est d'ailleurs devenue depuis les troubles liés aux élections contestées, l'un des plus hauts lieux de criminalité de la sous-région africaine. L'affaire est donc traitée par les médias comme un banal fait divers. Il n'y a que quelques journalistes proches et fidèles du pasteur qui en publient quelques lignes dans leurs journaux respectifs.

Renée, toujours sur tous les fronts, a convoqué les filles de l'association SEXY pour une réunion dont l'ordre du jour est de se mettre d'accord sur l'attitude à adopter par rapport à leur camarade tuée et celles qui ont disparu.

C'est seulement à cette occasion qu'elle annonce son retrait définitif du métier. Elle leur révèle sa double vie depuis toutes ces années à leur côté.

Leur voisine de trottoir, cette fille à la forte personnalité, mais simple qui a parfois des manières de villageoise, leur dit qu'elle vient d'obtenir son diplôme d'avocate. La surprise est totale.

Celles qui se sentaient plus proches d'elle sentent tout à coup monter une pointe de colère en elles pour n'avoir pas été assez dignes de confiance pour bénéficier de la confiance de cette double vie. À moins que ce ne soit de la simple jalousie.

Renée leur dit qu'elle est prête à assurer bénévolement leur défense devant les tribunaux. Les rancœurs sont alors vite balayées. Elles connaissent toutes, la détermination et la combativité de celle qui est désormais leur ex-collègue.

L'unanimité est faite sur le dépôt d'une plainte si les familles ne l'ont pas déjà fait. Et si une plainte est déjà déposée, elles décident de la soutenir en se portant partie civile.

La jeune leader des filles a désormais deux fers au feu et encore et toujours avec une cloison hermétique entre les deux affaires. Elle fréquente les commissariats et tribunaux en avocate pour défendre ses camarades et comme suspecte pour une affaire d'enlèvement.

C'est une lionne vexée qui mène ses enquêtes sur les deux fronts avec une énergie sans commune mesure. Tout son temps est désormais consacré à ces deux affaires.

La nuit venue, quand la jeune avocate va se coucher, tous ces faits lui reviennent dans la tête. Elle essaie d'y trouver une logique, un lien.

Après de longues heures d'insomnie et de réflexion brouillonne, elle décide de prendre une feuille et d'organiser ses idées par écrit. Le résultat ne se fait pas attendre. Elle se rappelle que Tomy lui avait confié il y a de cela quelque temps déjà que des soldats la recherchaient. Ces mêmes soldats qui avaient transféré ce même Tomy vers la prison de Katiola parce qu'il refusait de parler.

La jeune avocate sait déjà qu'elle tient là un fil qui peut être conducteur vers l'émergence de la vérité. Elle écrit « aller voir Tomy ». Elle souligne plusieurs fois cette phrase. Elle programme son réveil sur six heures et se recouche. Le sommeil ne tarde pas à s'emparer d'elle.

Dès sept heures, Renée sort de chez elle et court à la MACA. Elle veut en savoir plus.

Depuis qu'il est revenu sur Abidjan, Tomy est en bien meilleure forme. Ses deux fidèles soutiens ne manquent pas une occasion de lui fournir nourriture, argent et soutien moral. Le malheur vient souvent en rafale. Pour être honnête, le bonheur aussi. Ainsi l'ex-terreur des rues a retrouvé dans cette prison quelques-uns de ses disciples. Ceux-là mêmes qui lui étaient totalement dévoués quand il régnait sur Abidjan. Il est donc à nouveau craint et protégé par rapport aux autres détenus. Les gardiens eux-mêmes lui vouent un certain respect mêlé de peur malgré

leurs armes à feu. Ces détenus n'ont pas eu de mal à faire comprendre à ces matons que bien qu'enfermés, ils avaient encore beaucoup d'hommes de main hors des murs capables de causer quelques dégâts aux proches des uns et des autres.

Il est un peu plus de huit heures quand le prisonnier arrive au parloir. Une pièce sans âmes aux murs défraîchis par le temps qui s'est arrêté depuis bien longtemps. Une pendule accrochée négligemment au mur indique douze heures vingt-deux. Douze heures vingt-deux de quel jour, quel mois, quelle année ? Ses aiguilles prisonnières du temps, de la rouille et de la négligence sont muettes. Elles n'ont pas ces réponses. De toutes les façons ici, le temps a peu d'importance. Certains des détenus ne savent plus depuis combien d'années, ils croupissent là et encore moins pour combien de temps encore. Pour eux, une journée commence avec les rayons du soleil au travers de barreaux et se termine quand ces rayons s'éteignent. Entre les deux, c'est le vide de l'ennui qu'ils comblent en traficotant et en se maltraitant les uns les autres.

Des bancs sont installés le long de chaque mur pour accueillir les détenus et leurs visiteurs.

En cette heure matinale, la salle habituellement bruyante est encore vide.

Renée en tant qu'avocate, n'a pas de mal à se faire ouvrir les portes de la geôle. Elle attend là depuis cinq minutes quand Tomy se présente. Il la prend dans ses bras, un large sourire accroché à son visage.

Il est heureux de voir celle qui fut sa protégée même si l'heure matinale de cette visite n'est pas pour le rassurer.

Ils sont encore tous les deux debout quand le prisonnier lance,

– qu'est-ce que tu fais encore comme trafic pour qu'il y ait autant de gens qui veulent te trouver ? Hier un policier est venu demander après toi.

– Justement mon cher Tomy, je suis là pour cela.

– Il faut absolument que tu me parles des deux soldats qui me cherchaient pendant la guerre.

– Qu'est-ce que tu veux savoir. Je pensais t'avoir dit l'essentiel.

– Je veux tout savoir sur eux. Quelle langue ils parlaient, leur taille, grades... tout ce que tu sais. Fouille dans ta mémoire et essaie de trouver quelques détails.

Tomy est assis à côté de l'avocate, les coudes sur les genoux et le visage dans les mains ouvertes. Il ferme longuement les yeux. Visiblement il fait de son mieux pour aider son amie.

Après un long silence.

– Tu sais, ce sont des moments assez traumatisants pour moi. Je n'aime pas trop y revenir.

– Je sais, mais fais un effort. Je te dirai pourquoi je te demande tout ça après, mais sache que c'est très important. Et puis tu sais maintenant que je suis ton avocate, donc tu ne peux plus rien me cacher.

Cela arrache un rire bruyant au détenu. Il recommence alors son récit en essayant cette fois de le détailler le plus possible.

– Ce sont deux gradés de l’armée rebelle. L’un était lieutenant et l’autre sergent. C’est par ces grades que les hommes qui les accompagnaient les appelaient. Ils sont jeunes, moins de vingt-cinq ans, et font tous les deux plus d’un mètre quatre-vingt. Le plus jeune a un teint plus clair et est bien plus autoritaire. C’est d’ailleurs lui, le lieutenant. Ils parlaient français entre eux, donc je ne peux pas te dire de quelle ethnie ils sont l’un et l’autre. Et puis tu sais que tous ces soldats rebelles n’ont que des surnoms fantaisistes tout comme leurs grades. Donc c’est difficile d’en tirer quoi que ce soit.

Il se tait un moment avant d’ajouter,

– Je me rappelle que le lieutenant, on l’appelait souvent Wam ou Vam. C’est eux qui contrôlaient toute la ville de Katiola avec leurs hommes.

– Ils ne t’ont jamais dit pourquoi, ils tenaient tant à me retrouver.

– Non, mais j’ai pensé que c’était un coup de la famille Konan. Je sais par mon cousin qu’ils avaient gardé une dent contre toi. Ils étaient donc capables de se débarrasser de toi dans la période trouble où de nombreuses personnes disparaissaient sans que l’on s’en soucie. Ils auraient ainsi fait totalement disparaître l’histoire du viol et les brimades que tu as subies.

Renée écoute en silence tout en notant avec soin les dires du prisonnier qui a retrouvé toute sa verve.

– J’ai aussi pensé que ça pourrait être la femme jalouse d’un client régulier qui voudrait te faire la

peau. J'ai vraiment eu peur pour toi, c'est la raison pour laquelle j'ai mis du temps à cracher le morceau.

Renée se place bien en face de son ami. Elle le regarde dans les yeux, mais les baisse rapidement. Elle laisse passer quelques secondes. Elle prend une longue inspiration avant d'ajouter,

– Tu ne penses pas si bien dire, car c'est bien à propos de ce viol que le policier est passé t'interroger hier.

C'est seulement à ce moment-là que Renée décide de finir son récit sur la vie d'Aya.

– Tu sais, suite à ces viols, je suis tombée enceinte sans m'en rendre compte. Et un enfant est né. Ils l'ont pris et m'ont chassé le jour même de sa naissance.

La jeune avocate termine son récit par la disparition récente de l'enfant.

– Voilà, tu sais tout maintenant.

– Mais pourquoi tu m'as caché ça ?

– Qu'est-ce que tu aurais pu faire de plus ? Elle n'ose pas lui dire qu'elle-même l'avait complètement oublié.

Il se tait un moment. Puis ajoute,

– Ils sont vraiment bien plus méchants que je ne l'imaginais.

– Alors tu vois, si le policier est passé hier ici, c'est parce que l'enfant a disparu. Et la première personne qu'ils soupçonnent c'est moi.

...

– Tiens mon cher Tomy, je vais réfléchir à haute voix et tu me diras ce que tu en penses.

Tomy lève les yeux sur elle.

– À ce moment de l'enquête, toutes les hypothèses sont ouvertes. Ça peut être Ange-Marie Astrid et son mari qui ont fait un auto-enlèvement parce que quelqu'un veut les dénoncer. Il y a eu beaucoup de personnes impliquées dans l'affaire ; le médecin qui a signé les papiers de naissance d'une femme qu'il n'a pas accouchée, le maire qui a délivré le livret de famille sur des bases fausses, les parents Konan s'ils ne s'entendent plus avec leur fille.

Une autre hypothèse nous mène vers ces deux soldats qui me recherchaient. Ont-ils trouvé la piste de cet enfant pour l'enlever afin que je vienne jusqu'à eux ?

Tomy écoute, pensif.

– Pour la troisième hypothèse, je sais que la mère perd la boule.

Je les observe de loin depuis plusieurs années. Elle peut l'avoir assassiné et ils cherchent vainement à faire croire qu'il s'agit d'un enlèvement.

Il y a enfin l'hypothèse des fidèles de leur église. Certains sont de vrais illuminés qui sont le dimanche à l'église et le lundi dans le monde occulte où on parle de sacrifices humains pour avoir longévité et argent facile...

Elle s'arrête un instant, puis ajoute,

– Mais je ne crois pas que l'enfant soit mort ; en tout cas pas pour l'instant. Je le sentirais.

Le détenu réfléchit aux différentes hypothèses, puis livre son sentiment.

– Bravo. Je trouve tout ça très intelligent. Je te conseille de faire attention dans tes recherches. Ces gens peuvent être dangereux. Je peux trouver quelqu'un pour t'accompagner si tu veux.

– Merci ! Je te ferai signe quand ça sera nécessaire.

23 LE JOUR OÙ ARRIVE LE SIGNE DE VIE

On est lundi. Troisième jour de la disparition de l'enfant. Sa mère a été hospitalisée dans une clinique.

Le pasteur N'Guessan quant à lui, n'a pas réussi à dormir ne serait-ce qu'une heure depuis que cette affaire a commencé. Les veillées de prières s'enchaînent, les fidèles ne désarment pas. Ils sont omniprésents autour du père. L'homme de Dieu est donc exténué. Il ne sait plus à quel saint se vouer entre sa femme qui sombre littéralement, le fils disparu et sa maison qui bourdonne de psaumes et cantiques incompréhensibles.

Les fidèles sont sur les dents pour trouver le moindre indice. La solidarité est la première vertu dans ces communautés religieuses. Les fidèles forment un réseau tentaculaire qu'ils mettent en branle dès qu'il y a un besoin. Ça sert pour tout. Trouver un emploi, acheter une maison ou une voiture, entrer dans la fonction publique et même trouver la femme ou l'homme de sa vie. Alors pourquoi ne s'en servirait-on pas pour trouver un enfant disparu ?

Le pasteur n'est pas mécontent de sortir de ce bourdonnement permanent dans sa maison. Il se rend à la poste comme tous les matins. Il y dispose d'une boîte postale où arrive tout son courrier. Le courrier personnel, mais aussi professionnel, les factures, les chèques pour le paiement des frais de scolarité des enfants inscrits dans son établissement. Lundi est généralement le jour où il y a le plus de courriers.

Il profite de ce moment de calme dans la voiture pour réfléchir plus sereinement, mais il a du mal à se concentrer. Il manque même de renverser un piéton.

Il est huit heures quand il arrive au bureau de poste qui vient à peine d'ouvrir ses portes. Trousseau de clé en main, il actionne la serrure de la boîte qui lui résiste. Ce n'est pas la bonne boîte. « Il est vraiment temps que je me repose », se dit-il tout bas. Il ouvre enfin la bonne boîte et en sort un tas de papiers. Il y en a de toute sorte et de toute taille. Machinalement il passe en revue les enveloppes et divers papiers. L'une des enveloppes retient son attention.

C'est l'écriture d'enfant qui l'alerte. Il l'ouvre précipitamment et lit,

Je suis vivant

Il faut faire ce qu'ils veulent

Ce sont mes cheveux

Tu vas recevoir des messages

Le pasteur N'Guessan est interloqué. Il ne sait pas s'il doit se réjouir ou s'inquiéter. Bien malin qui

saurait différencier un cheveu crépu d'un autre dans ces contrées tropicales. Il ne peut donc se fier à cela, mais il sait que l'écriture est bel et bien celle de son enfant. Cette écriture si penchée, dessinée de la main gauche et qui l'agaçait tant quand il faisait les leçons le soir avec son fils, est une preuve irréfutable.

Pour la première fois, le pasteur s'effondre. Ses nerfs lâchent et il fond en larme. Il surprend les regards sur lui des deux clients de la poste qui font la queue devant l'unique guichet ouvert. Il baisse la tête, s'essuie les yeux et sort précipitamment.

Arrivé dans la voiture, il examine de plus près la lettre. Elle a été postée à la poste centrale du Plateau à Abidjan. Les forces lui reviennent. Cela montre l'amateurisme des auteurs qui prennent leur modèle d'arnaques dans les films, se dit-il.

Il sort machinalement son téléphone pour appeler le commissaire. Là, sur l'écran de son téléphone, il voit qu'il a reçu un message écrit.

5 millions de francs CFA

Ou c'est la mort.

Tu as 72h à partir

de maintenant

Il ne te reste plus

que 71h et 55min

Pas de police

Le numéro de l'expéditeur a été masqué. Il vient à peine de lui parvenir, vu l'heure qui est affichée en dessous. Le message est arrivé il y a exactement cinq minutes. C'est-à-dire à huit heures. Ça, c'est plus

inquiétant. La précision dans le chrono, la coïncidence entre la lecture de la lettre trouvée dans la boîte à lettres et l'arrivée du message sont on ne peut plus professionnelles. C'est exactement comme si la personne le suivait pour savoir à quel moment il entrerait en possession du mot écrit des mains de son fils.

Le pasteur regarde machinalement autour de lui, il n'y a que le vigile qui contrôle les entrées et sorties de la poste. Ce dernier est en pleine conversation avec l'un des clients qui étaient tout à l'heure dans la file d'attente. Quelques bribes de leur conversation lui parviennent. Il semble qu'ils discutent des inondations qui ont ôté la vie à une dizaine de personnes la veille dans le quartier des deux Plateaux à Abidjan.

Rien de bien suspect autour de lui. Alors, il met le moteur en route et rentre chez lui.

Dans sa tête résonne en boucle la sommation des malfrats "pas de police"

L'argent n'est pas un problème pour lui. Il dispose avec son épouse d'un compte en banque suffisamment provisionné pour payer la rançon.

Mais doit-il garder le silence ou parler ? Il n'arrive pas à se décider. S'il parle de ce message à son ami et commissaire qui suit l'affaire, ne va-t-il pas mettre la vie de l'enfant en danger ?

Il se donne le temps de la réflexion. Il faut attendre jusqu'au soir pour prendre cette décision qui peut être lourde de conséquences.

À midi un autre message arrive. Court et précis
“Plus que 68h”

Le pasteur N'Guessan est fatigué et inquiet, mais doit faire bonne figure. Sa belle famille au grand complet est désormais à ses côtés pour l'assister. Elle s'est octroyé la mission d'accueil des nombreux fidèles qui viennent compatir et s'occupe de leur ravitaillement en nourriture avec Maïmouna. Tout cela est précieux, mais le pasteur n'arrive plus vraiment à avoir ce petit moment de solitude dont on a besoin pour avoir l'esprit clair et réfléchir efficacement.

Le père de famille est ému. Il est enfermé dans le tambour d'une machine infernale. Son esprit se brouille.

Le soir, après avoir pesé et soupesé le problème, il décide d'en parler au commissaire. C'est son ami, il saura garder la discrétion nécessaire. De plus il exerce un métier où la culture du secret est fondamentale. Les ravisseurs n'y verront que du feu.

Pour le Pasteur, il n'y a plus d'autre alternative. Il est persuadé qu'il y a une possibilité d'exploiter ces bouts de papier, l'enveloppe et le mot qu'il contenait. Des empreintes digitales pourraient y être prélevées. Ça pourrait déjà être un premier indice. De plus, la police a sûrement les moyens de démasquer l'individu qui se cache derrière un message envoyé avec un numéro masqué.

Ainsi ragaillardisé par ces réflexions, il appelle son ami et tous les deux conviennent d'un rendez-vous le soir même dans le petit bureau du pasteur à son église.

Le commissaire Youwa Mathias est un homme fin et de petite taille qui marche toujours la tête bien dressée comme s'il voulait arracher à la réalité, les quelques centimètres qui lui font défaut pour se sentir grand. C'est un homme coquet qui ne sort jamais de sa maison sans être impeccablement vêtu. Depuis tout jeune, il met la propreté au-dessus de tout. Il n'est pas du genre à attendre le dimanche pour mettre des vêtements bien repassés avec des plis clairement marqués par des coups de fer à la limite de l'incandescence. Il se charge d'ailleurs lui-même de cette mission pour laquelle il ne fait confiance en personne.

C'est un homme ponctuel et qui aime la précision. Il est dix-neuf heures trente quand il entre dans le bureau. Il serre la main à son ami Pasteur qui porte encore les mêmes vêtements sales et froissés depuis plusieurs jours. Il fait une petite moue en le voyant comme ça, mais ne l'accable pas.

— Regarde ça !

Le pasteur tend la lettre au commissaire qui la saisit à pleine main sans la moindre attention pour les éventuelles empreintes.

Il regarde longuement la petite feuille

— Tu es sûr que c'est l'écriture de ton fils ?

– Absolument. J'ai là, un de ses cahiers, tu peux comparer toi-même.

Il lui tend le cahier sur lequel on peut lire :

« Cahier d'histoire et géographie

Professeur : Alou Charles

Élève : Dieudonné N'Guessan »

Le policier n'a pas besoin de l'ouvrir pour aller plus loin. Il est convaincu par ce qu'il vient de lire sur la couverture.

– En effet, c'est la même écriture.

– Il doit y avoir des empreintes qui pourraient aider l'enquête, dit le pasteur.

– N'y compte pas. Pour cela il faudrait envoyer l'échantillon au laboratoire central d'Abidjan qui va prendre au moins une semaine pour donner les résultats. Et de toutes les façons, tous les recueils d'empreintes ont été saccagés pendant les troubles qui ont suivi les élections, donc on n'aboutirait à rien.

Tous les criminels qui y étaient répertoriés ont retrouvé une nouvelle virginité.

– Montre-moi le message sur le téléphone.

Le pasteur réactive l'écran de son téléphone et le tend à son interlocuteur. Il l'observe longuement avant d'ajouter,

– Là, on peut trouver l'individu qui se cache derrière le numéro anonyme.

Il sort un petit carnet de sa poche et note les messages, les heures d'arrivée.

– Pour ça les opérateurs coopèrent bien avec nous.
On devrait avoir une réponse assez rapide.

– ...

– Tu n’as rien d’autre à me dire ?

– Non !

– Ok. Essaie de te reposer un peu. Tu as vraiment une sale tête. Je vais faire tout mon possible pour vérifier rapidement toutes les pistes. Mais surtout pas de rançon.

24 LE JOUR OÙ RENÉE TOMBE SUR LA PISTE QUI L'ACCABLE

Après la visite à Tomy, Renée a maintenant rendez-vous avec Sabine.

Sabine est le seul témoin direct de l'assassinat de la travailleuse du sexe.

Elle a toujours dit que deux hommes habillés en tenue militaire en étaient responsables. Mais comme ils sont intouchables depuis qu'ils ont participé à l'accession du nouveau président au pouvoir, l'enquête est au point mort. On peut même dire qu'elle est abandonnée.

Tous les civils qui sont tombés sous les balles de militaires sont considérés comme des victimes collatérales d'une guerre juste.

Les autorités judiciaires sont débordées. Elles sont toutes, trop occupées à traquer les partisans de l'ancien président. Ceux-là sont facilement appréhendés et jetés en prison au mieux avec un jugement sommaire, sinon sans aucune raison valable. Le délit d'atteinte à la sûreté de l'état est devenu le leitmotiv de tous les juges du pays. Il sert à écarter tout individu gênant pour le pouvoir. Il permet aussi au simple notable de quartier ou de la

ville d'éliminer un concurrent politique ou économique.

Renée a donné rendez-vous à Sabine au maquis d'Eulalie qui retrouve petit à petit ses habitués après cette longue période d'interruption. Elle est assise à sa table porte-bonheur, celle qu'elle avait occupée la première fois qu'elle s'est offert un repas dans un restaurant. Elle est en pleine discussion avec son amie restauratrice quand Sabine arrive.

Eulalie s'éclipse et les laisse seules en tête à tête.

– Tu veux boire quelque chose ?

– Un gnamankoudji¹.

Renée commande à la serveuse, un youki soda et le gnamankoudji, et entre directement dans le vif du sujet.

– J'ai voulu qu'on se voie, car comme tu le sais, nous allons nous impliquer dans la plainte déposée par la famille de Chantal.

C'est toi qui étais là quand c'est arrivé, je veux donc qu'on en parle. Alors dis-moi ce que tu as vu.

Sabine inspire profondément et souffle bruyamment. Quelques gouttes de sueur apparaissent brusquement sur son front. Ce n'est pas que ça l'ennuie de redire ce qu'elle a déjà dit à la police. C'est qu'elle n'a pas encore tout à fait surmonté le traumatisme que cela a produit en elle. Elle hésite, elle prend tout son temps avant de se

¹ Boisson à base de jus de gingembre.

lancer. Elle a besoin de courage pour remuer encore une fois ces douloureux souvenirs.

Renée se montre patiente. Elle évite de fixer du regard son ex-collègue qui se bat avec sa mémoire endolorie. L'avocate sait qu'un regard trop insistant ne ferait qu'augmenter la gêne et le stress de la jeune fille.

— Tu sais quand ça a commencé à tirer à Abidjan, les gens se sont enfermés chez eux. Tout le monde avait peur. Mais comme moi, j'étais nouvelle dans le métier, je n'avais pas d'économie. Donc il fallait que je prenne sur moi pour aller travailler. Je dois payer mon loyer et aider ma famille. J'en ai parlé avec Chantal qui habitait près de chez moi. Elle m'a dit qu'elle voulait aller travailler aussi.

À notre arrivée, il y avait déjà deux autres filles. Elles sont rapidement parties avec des clients.

Chantal et moi, on attendait notre tour quand ils sont arrivés. Ils étaient deux. Leur voiture s'est arrêtée à côté de Chantal. Elle s'est approchée et ils ont commencé à discuter. Ils parlaient de plus en plus fort et j'ai vu un pistolet dans la main de l'un des hommes donc je me suis couchée dans l'herbe pour me cacher.

...

Elle s'arrête, baisse la tête et met ses deux mains sur son visage. Les mots ont du mal à sortir.

Renée qui prenait note du récit de Sabine, laisse tomber son crayon sur son bloc-notes et lui passe

une main dans le dos. Elle l'encourage en lui massant légèrement le dos.

– Et puis j'ai entendu le coup et la voiture est partie. J'ai couru vers Chantal qui était allongée par terre. Elle avait un trou dans la tête, et une grande flaque de sang tout autour. J'étais paniquée. Je ne savais pas quoi faire. Une voiture s'est arrêtée. Le conducteur m'a dit de l'aider à la mettre dans la voiture et on l'a emmenée au CHU de Cocody. Les médecins ont dit qu'il n'y avait plus rien à faire. Elle était déjà morte.

– Est-ce que tu as retenu le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture ?

– Oui, et je l'ai toujours en tête. Tu sais que ça fait partie de nos règles de sécurité.

Renée prend note du numéro puis continue l'interrogatoire.

– Mais est-ce que tu peux décrire comment ils étaient les deux gars ?

– Ils étaient assis et il faisait déjà nuit donc je ne sais pas vraiment, on dirait qu'ils étaient assez grands.

J'ai surtout entendu certains mots quand ils ont crié. J'ai entendu "ma sœur" et "arrête Kakou"

Je crois que celui qui conduisait essayait de raisonner l'autre qui, finalement ne l'a pas écouté.

Je pense qu'ils disaient que Chantal était leur sœur. Tu le sais bien, il y a des familles qui se sentent salies quand leur fille travaille comme nous. Donc ça ne m'a pas tellement étonné.

Renée n'écoute déjà plus et n'écrit plus. Elle se lève d'un coup, prend son bloc-notes.

– Merci Sabine. On a fini.

Elle s'approche d'Eulalie, lui glisse un mot et part en courant.

La jeune avocate saute dans un taxi pour passer chez elle en coup de vent et reprend le même taxi pour se rendre à la gare d'Adjamé.

Elle achète un billet pour Katiola. Par chance, l'attente n'est pas trop longue. À son arrivée, il ne reste qu'une dizaine de places à vendre pour faire le plein du car. Onze heures, le car de soixante-quatre places transportant quatre-vingts personnes se fraye un chemin pour sortir de la gare bondée. Cette sortie de la gare est de loin la partie la plus délicate du voyage. C'est un authentique exploit pour ne pas dire un miracle que le chauffeur doit réaliser deux fois par jour sans qu'il y ait de casse humaine ou matérielle.

Après sept longues heures sur une route cabossée dans un car où, on le voit, l'espace est hautement optimisé, le véhicule s'immobilise à la gare de Katiola. Renée a les jambes coupées. Elles sont totalement engourdis. Il lui faut de longues minutes avant de reprendre entièrement possession de ses gambettes.

Sept heures de route, ça donne le temps de réfléchir, mais aussi de gamberger.

Tomy lui avait dit que les deux militaires étaient les maîtres de la ville. Ça ne devrait pas être difficile de les localiser.

La dernière fois que la jeune avocate est venue ici, elle était alors avec Eulalie. C'était pour aller directement à la prison avec un laissez-passer donné par monsieur Diabaté, un haut gradé du ministère de la Défense. Elles n'avaient pas eu à rencontrer les autorités militaires du coin. Aujourd'hui, c'est pour ces autorités qu'elle est là.

Elle embarque dans un taxi et demande le camp militaire.

Après un quart d'heure à serpenter dans la ville, le taxi s'arrête devant un portail délabré gardé par trois soldats débraillés. Ils ne paient pas de mine, mais portent des armes qui forcent le respect.

Sur la devanture, au-dessus du bric-à-brac qui sert de portail, on lit Gendarmerie nationale ou plutôt "g-d---em-ri- nat--nale". Il faut faire appel à son imagination pour comprendre qu'il s'agit là, de l'ancien camp de gendarmerie désormais érigé en camp militaire.

Renée sait exactement ce qu'elle veut. Quelques détails lui échappent encore, mais elle sait pourquoi elle a fait cette longue route.

– Je viens voir le lieutenant Kouassi, pouvez-vous m'indiquer où je peux le trouver.

– Il est dix-huit heures passées, il ne reçoit plus.

– Mais c’est lui qui m’a dit de venir à cette heure-ci.

Devant l’aplomb de l’avocate, le jeune soldat hésite. Il lui demande sa pièce d’identité, note les références sur un vieux cahier poussiéreux.

Renée est une belle fille qui ne passe pas inaperçue. Le jeune homme doit penser qu’elle est l’une des nombreuses conquêtes du lieutenant. Il ne veut pas prendre le risque d’éconduire une petite amie de son chef.

– Suivez-moi, lui dit-il.

Cinq minutes de marche plus tard, le soldat dit,

– Attendez ici.

Dans la nuit naissante, on distingue nettement cette petite maison qui n’est différente des autres que par la propreté de ses façades. Et sa devanture ornée d’une pelouse qui, visiblement étouffe de soif.

Des persiennes, s’échappent quelques rayons de lumière trahissant une présence.

Le soldat frappe à la porte. Elle s’ouvre aussitôt.

Il parle à voix basse à l’interlocuteur. Puis revient vers Renée. Il lui tend la pièce d’identité qu’il avait gardée dans sa main.

– Venez, il vous attend.

Il l’accompagne jusqu’à la porte avant de retourner prendre son poste.

– Bonjour madame, qu’est-ce je peux faire pour vous?

BONNE À TOUT FAIRE

Voilà comment commence la conversation entre Renée et son petit frère Kwam.

25 LE JOUR OÙ LE SANG S'EN MÊLE

Encore un message sur le téléphone du pasteur N'Guessan, il est exactement minuit.

“plus que 56h

Consignes pour la livraison
au prochain message”

Ces messages tapent à chaque fois dans le mille. Si leur but était d'augmenter le niveau d'angoisse du père de famille, il est parfaitement atteint. Le pasteur n'est plus loin de craquer.

Son compte a été récemment débloqué. Il peut facilement réunir la somme demandée. Il y songe de plus en plus. Il a déjà appelé son conseiller à la banque pour faire le point sur ses avoirs.

Le matin, vers huit heures, le téléphone du pasteur N'Guessan sonne. C'est le commissaire.

– Bonjour Pasteur. Rejoins-moi à mon bureau. J'ai des nouvelles pour le numéro d'envoi des messages.

– Maintenant ?

– Oui, maintenant.

Le père de famille s'habille rapidement et court vers sa voiture. Il ouvre précipitamment la portière de sa voiture et s'installe au volant. Au moment de démarrer, il voit une enveloppe kraft coincée sous l'essuie-glace du véhicule. Il l'attrape avec des doigts tremblants et l'ouvre avec fébrilité.

Le pasteur manque de tomber en voyant la chaussure gauche de son fils. Elle est badigeonnée de sang frais. Il la jette avec dégoût sur le siège passager et s'écroule sur le volant.

Un crépitement dans son téléphone lui annonce l'arrivée d'un message.

“la prochaine fois

Ce sera avec un pied

Dedans.

Attention pas de police”

Il regarde machinalement autour de lui. Il n'y a que la boutique ouverte d'Hassan le Mauritanien, à cinquante mètres de l'autre côté de la rue. Une fillette d'une dizaine d'années en sort, une baguette de pains à la main.

Personne d'autre à l'horizon. “Ils veulent me rendre fou”, se dit-il à voix basse.

Il hésite deux minutes, puis met le moteur en route. Toujours sous le coup de l'émotion et tremblant, il file vers le commissariat. Une voix de plus en plus braillarde martèle dans sa tête “pas de police”, “pas de police”. Il hésite plus d'une fois à faire demi-tour. Un instant, il pense à foncer vers la banque, mais il n'en trouve pas la force. Alors la voiture file comme mue par une programmation automatique vers le

commissariat. Le père éploré y arrive sans trop savoir comment.

Il s'empare de l'enveloppe, y glisse la chaussure. Un pas en avant, puis un en arrière. Son ami l'aperçoit à travers la fenêtre dans cette valse incertaine et l'interpelle.

– Vas-y, entre donc. Qu'est-ce que tu fais !

Il entre dans le bureau et s'affale sur la chaise en face du commissaire.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es au bord des larmes.

Il lui tend l'enveloppe.

Le commissaire prend connaissance du contenu et se lève en criant.

– C'est arrivé quand ?

– Je viens de le trouver sur mon pare-brise. Et ça n'est pas tout, aussitôt, au même moment, un message est arrivé.

– Tu as vu quelqu'un ?

– Non, personne. Il n'y avait que la boutique d'Hassan d'ouverte.

– Mais lui, il n'a rien vu ?

– J'ai paniqué, je suis venu aussitôt.

– Bon, il faut qu'on emmène ça au laboratoire à Abidjan pendant que le sang est encore humide. En passant, on va demander à ton boutiquier s'il n'a pas vu quelqu'un.

– Mathias, je vais payer la rançon !

Il a à peine terminé sa phrase que le commissaire lui répond de façon catégorique.

– Pas question ! Suis-moi !

Les deux hommes se ruent dans la voiture du commissaire.

Le cas du boutiquier mauritanien est vite expédié. Il n'a vu personne. Il passe pourtant son temps à tourner en rond devant sa boutique quand il n'a pas de client. Mais cet homme est avant tout un chercheur d'argent. Il est capable de sentir un bon billet de banque à plus de cent mètres, mais les kidnappeurs, ce n'est pas son rayon.

Pendant qu'ils roulent à vive allure vers Abidjan,

– Au fait, pour les messages, ils sont envoyés depuis le Nigéria. Tu ne connaîtrais pas par hasard quelqu'un qui est là-bas, ou qui y a un lien ?

Le pasteur fait un rapide tour d'horizon de son entourage. Il ne voit personne.

– Non, personne.

– Ok ! C'est bizarre, mais on va creuser ça. C'est déjà une première piste.

– Je vais m'intéresser aussi de plus près à la jeune dame qui avait proféré des menaces à ton encontre. Elle n'a pas d'alibi pour l'après-midi de la disparition et j'ai l'impression qu'elle a quitté la capitale puisqu'elle n'a plus été vue dans son quartier depuis hier matin.

– En effet c'est une piste à ne pas négliger, dit le pasteur.

Le travail du laboratoire national de la police est rapide puisqu'il ne se limite qu'à la détermination du groupe sanguin. Pour des recherches plus complexes

telles que la détermination de l'ADN, il faut expédier l'échantillon vers le Maroc ou la France. C'est beaucoup plus compliqué. Là, ce n'est pas le cas.

Au bout d'une heure d'attente, le résultat arrive. Le commissaire Youwa Mathias est soulagé. Son visage s'éclaire en lisant le rapport de l'analyse du sang.

Il est formel. Le sang trouvé sur la chaussure est du groupe B. Il ne peut donc pas être celui du petit, puisque ses parents sont tous les deux du groupe A. Ils ne peuvent donc avoir que des enfants du groupe A ou du groupe O.

– Ce n'est pas son sang, dit-il à l'adresse du pasteur en lui tendant le rapport.

– Alors c'est celui de qui ?

– On ne peut pas le savoir. En tout cas, ce n'est pas le sien. Tu devrais être content et j'ai plutôt l'impression que ça t'embête.

Le policier voit juste. Le pasteur N'Guessan n'a pas dit toute la vérité sur l'enfant. Ce dernier sait que cette histoire peut être le point de départ d'autres problèmes. Un forfait commis, dix ans plus tôt, peut lui éclater au visage à l'instant même s'il dit toute la vérité. La transparence lui coûterait trop. Alors, quitte à laisser le commissaire faire fausse route dans son enquête, il se tait et s'efforce de faire bonne figure devant cette mauvaise nouvelle.

Le commissaire Youwa légèrement contrarié par son ami se lève en disant,

– On va s’occuper au plus vite de Mademoiselle Kouassi Aya. On aurait pu aller la chercher directement à cet instant, mais elle connaît ses droits et les défend plutôt bien. Elle est avocate.

On va lui envoyer une convocation pour demain.

– Ce n’est pas possible !

– Quoi, qu’est-ce qui n’est pas possible ?

– Ce n’est pas la bonne personne. Elle n’est pas avocate. C’est une servante illettrée.

– Celle que j’ai convoquée et interrogée, mademoiselle Kouassi Aya Renée est bel et bien avocate. Même si elle vit modestement comme une servante. Cela fait d’ailleurs partie des choses qui m’intriguent à son égard.

– Je veux la voir.

– C’est ce que je compte faire. Ta servante Maïmouna dit avoir vu quelqu’un qui la suivait ou la surveillait. Elle a certes parlé d’un homme, mais on ne sait jamais. J’ai bien envie de les confronter. Tu pourras donc la voir et même lui parler si tu le souhaites.

26 LE JOUR OÙ SE FONT LES RETROUVAILLES

Trois mots, seulement trois petits mots ont emmené Renée à ses frères. En entendant dans les récits de Tomy et Sabine, “wam” “kakou” et “sœur”, son cerveau a naturellement fait les connexions.

Son dernier frère qui était bébé quand elle quittait la famille s'appelle Kwam, son autre frère, son compagnon de jeu s'appelle Kakou. Chantal n'était pas leur sœur comme l'a pensé Sabine. C'est elle, Renée qui est la sœur des tueurs de leur collègue.

Au bonjour de cet homme qui l'accueille à l'entrée de sa maison, Renée répond par une phrase uppercut.

— Je suis ta sœur.

Il ouvre de grands yeux, fronce les sourcils, méfiant.

— Je n'ai pas de sœur

— Kwam, je suis Aya ta grande sœur.

— Ma grande sœur Aya est morte.

— Mais je suis là, devant toi.

Elle commence à se rapprocher de lui, prête à le prendre dans ses bras.

Il recule. L'émotion se lit sur son visage. Il ne se cache pas. Il ne peut plus se cacher. Des larmes perlent sur son visage.

– Aya est morte pour nous. Une fille qui vend son corps ne peut pas être notre sœur.

Elle a compris. Ils ont su ce qu'elle faisait et ont décidé de l'oublier.

Elle éclate en sanglots à son tour. En une fraction de seconde, elle vient de perdre le bien le plus précieux après lequel elle courait depuis toutes ces années.

Elle pleure, elle crie. D'une voix saccadée, elle supplie, "Je veux voir Kakou, je veux voir maman, je veux voir mon père".

Kwam, toujours en larmes, prend son téléphone et appelle Kakou.

Une vingtaine de minutes plus tard, Kakou arrive tout essoufflé. Il voit une dame recroquevillée et en larme dans un coin du salon de son petit frère.

Un seul regard suffit. C'est elle. Son amie. Sa sœur. Celle qui lui a tout appris. Sa guide.

Ils se jettent l'un sur l'autre et s'embrassent. Tous les deux pleurent. De joie, de tristesse, peu importe. Ils se sont retrouvés.

Kwam assiste aux retrouvailles, tel un étranger en terre lointaine où tous les repères sont inversés. Il est perdu, l'air hagard. Il n'a aucun souvenir de cette sœur partie alors qu'il n'était que bébé. Il n'a eu aucun mal à la considérer comme morte.

Son grand frère l'attire et l'associe à l'effusion. Sa carapace se fend. Pour lui aussi, la famille s'est agrandie d'une sœur.

Après de longues minutes d'étreintes où l'émotion a tari le vocabulaire, ils s'assoient enfin dans le salon coquet du lieutenant Kouassi Kwam.

C'est la grande sœur qui commence impatiente.

– Où sont papa et maman ?

Les deux garçons se regardent, le silence devient pesant.

– Dites-moi, je veux savoir. Je suis prête à tout entendre. Ils sont morts ?

C'est Kakou qui répond.

– Papa, oui. Il est mort. Maman est encore vivante. La jeune dame se prend le visage dans les mains. Envahie par des émotions contraires. Comment prendre la bonne nouvelle de la mère vivante et la mauvaise du père mort.

La nature n'a pas prévu ce sentiment-là de façon standard dans le cerveau humain.

Elle aurait compris qu'ils soient morts tous les deux ou vivants tous les deux, ç'aurait été plus simple. Mais là, comment diviser ses sentiments, ses émotions ? Alors elle se laisse aller comme ça vient. Elle pleure le père perdu. La mère, on verra plus tard. C'est la tristesse qui l'emporte. Ces sentiments négatifs, les chagrins ont toujours une longueur d'avance sur les sentiments positifs. Ils sont toujours plus puissants et dominateurs.

Kakou reprend la parole pour expliquer les détails.

« Quand tu es partie, on n'est pas resté bien longtemps dans le campement. Le vieux N'Goran est mort et ses enfants nous ont dit de partir. Ils ont été gentils puisqu'ils ont donné de l'argent aux parents pour qu'ils se débrouillent pour rebondir ailleurs. C'est là qu'on est arrivé à Bouaké.

Les parents se sont installés dans une maison inachevée avec un grand terrain. Le propriétaire est venu, il voulait nous chasser, mais papa lui a proposé de débroussailler son terrain et d'entretenir la maison qui était en train de se dégrader, le chantier ayant été abandonné depuis plusieurs années.

Nous sommes restés là. Les parents plantaient des légumes qu'on vendait sur le marché et papa faisait de petits contrats par-ci par-là.

L'école n'était pas loin, papa a vu le maître qui a accepté de nous prendre. C'était plus dur pour moi, car j'étais déjà grand quand j'ai commencé. Je me suis quand même accroché jusqu'en troisième. Kwam lui, a eu son bac. Et puis la rébellion militaire est arrivée. Les rebelles cherchaient des jeunes. Je suis allé avec eux. Après quelques jours d'entraînement, j'ai eu une affectation. J'étais nourri et logé. Pour le reste, on se mettait sur les routes pour contrôler les véhicules. Ça nous donnait de l'argent de poche. Je ne dépendais plus de papa et maman.

Ensuite, quand la situation a dégénéré et que toutes les écoles ont fermé, j'ai demandé à mon chef de prendre Kwam. C'est ainsi qu'il nous a rejoints.

Et comme il a un bon niveau scolaire, il a vite appris. Il a rapidement eu de bonnes promotions pour être lieutenant.

De combat en combat, on a gagné du terrain et on est descendu jusqu'à Abidjan. C'est là qu'on a voulu te retrouver. Toute la ville était aux mains de nos collègues. Il nous a été assez facile d'obtenir des informations qui nous ont permis de trouver ta trace.

Quand on a su ce que tu faisais, on a vraiment été affecté. On en a pleuré tous les deux. On voulait tout arrêter, mais j'ai insisté et convaincu Kwam que ça valait quand même le coup de te trouver et voir comment tu étais. Petits, nous étions vraiment très proches et ce souvenir me hantait sans cesse.

Nous nous sommes rendus à ton domicile, tu n'y étais pas. Alors on est allé devant le Golf Hôtel où tu travaillais. Tu n'y étais pas non plus. Tu avais sans doute déjà quitté le pays comme beaucoup à ce moment-là. Et on est reparti. Nous avons passé deux mois à Abidjan, le temps de tout sécuriser. Puis nous avons été envoyés ici pour administrer la zone en attendant que des autorités officielles soient nommées.

Évidemment, quand nous avons su ce que tu faisais, nous nous sommes posé la question de ce qu'il fallait dire aux parents. Cela faisait des années qu'ils parlaient de toi. Il ne se passait pas une journée sans que l'un ou l'autre évoque ton nom. Ils nous ont reproché des dizaines de fois d'être des égoïstes parce qu'on n'allait pas te chercher. C'était vraiment injuste, car nous étions aussi impuissants qu'eux,

puisqu'on ne savait même pas par où commencer. De plus, en tant que soldats avec l'étiquette rebelle, on risquait notre peau si on se rendait sur Abidjan à ce moment-là.

Finalement quand on a su la vérité, nous leur avons dit qu'on avait trouvé des gens qui t'avaient bien connue. Et qu'ils nous ont dit de façon très formelle que tu étais décédée. »

La voix du jeune homme s'engorge lentement d'émotion et finit en sanglots.

« On croyait bien faire, mais finalement on n'aurait jamais dû. Papa s'est pendu dans la maison cette nuit-là même et maman s'est murée dans le silence. Elle n'a plus jamais parlé ».

Tous les trois sont effondrés, en larmes chacun de son côté, avec son lot de remords.

Il faut un bon bout de temps pour que le calme revienne et que les cœurs s'apaisent.

– Elle est où ? demanda la grande sœur.

– Nous l'avons ramenée dans son village natal. On lui a construit une maison et on paie une jeune dame qui s'en occupe.

– Je veux la voir. Ce soir même.

Les deux frères et leur sœur avalent les cent douze kilomètres qui les séparent du village maternel.

Là, pas d'effusions. Ce sont des retrouvailles empreintes de tristesse. La mère ne montre aucune réaction à l'arrivée de ses enfants enfin au complet. Elle est ailleurs. Dans un autre monde. Un monde

hermétique aux mots, au temps et aux émotions. Un monde dont aucun d'entre eux n'a le ticket d'entrée. Ils sont recalés à la porte et à jamais privés de leur part d'amour maternel. Cet amour planté en chaque être vivant, par la première goutte de lait reçue du téton maternel, ils n'en ont plus que l'arrière-goût amer.

La grande sœur décide de dormir dans le même lit que sa mère. Elle l'enlace jusqu'au matin. Le miracle secrètement espéré ne vient pas. Mais la revenante tient là, l'occasion de combler des vides trop longtemps contenus. Elle va pouvoir cheminer vers l'avant avec moins d'entraves.

Elle a retrouvé une famille, du moins ce qu'il en reste. Cela ne suffit sans doute pas à son bonheur, mais elle sait qu'elle va devoir construire ce bonheur en s'appuyant sur ce reste de famille. Il faut donc que les bases soient saines. Elle doit la vérité à ses frères. Et ils ont le même devoir à son égard.

Les garçons ont parlé et pardonné, en omettant au passage un petit détail troublant. Renée de son côté, n'a encore rien dit sur ce qu'elle a vécu. Elle leur donne rendez-vous pour tôt le matin.

BONNE À TOUT FAIRE

27 LE JOUR OÙ LA VÉRITÉ ÉCLATE AU GRAND JOUR

Renée est encore convoquée au même commissaire que précédemment. Elle n'est pas surprise.

Le commissariat du 33^{ème} arrondissement à Port-Bouët est devenu le quartier général qui abrite toutes les auditions concernant l'affaire du petit Dieudonné.

La jeune dame attend dans une salle sommairement équipée. Une table et 3 chaises. Rien de plus. Elle est inondée d'une lumière blanche émanant d'un bloc de trois néons fixés au plafond trop bas. Renée est obligée de baisser les yeux pour éviter l'éblouissement par cette lumière trop vive. Un cendrier rempli à ras bord y répand un désagréable parfum de tabac froid qui lui donne des haut-le-cœur. Elle s'y sent mal et n'arrive pas à se concentrer. Mais elle essaie de faire bonne figure pour ne pas laisser transparaître un geste qui pourrait la trahir. Elle est avocate. Elle sait donc que cette pièce en apparence vide peut cacher des surprises. Probablement des micros et plus sûrement une vitre sans tain. Elle sait donc qu'elle est observée et que

son audition sera écoutée par bien d'autres que son interlocuteur du moment.

Le commissaire Youwa Mathias entre. Il s'installe en face d'elle.

– Je suis persuadé, Mademoiselle Kouassi, que vous savez où est cet enfant. Alors vous devez me le dire là, maintenant pour qu'on en finisse.

Il a décidé d'user de la même méthode agressive qui, jusqu'à présent n'a eu aucun effet sur la jeune dame. Cette fois il se sent en position de force, fort du témoignage de Maïmouna qui a reconnu ce regard qui l'avait épiée tant de fois.

La servante pensait avoir vu un homme à chaque fois, mais en voyant ce visage, ce regard, elle n'a plus aucun doute. Elle est convaincue que c'était bien cette personne qui la suivait.

Renée répond en gardant un calme qui contraste avec la nervosité du commissaire.

– Et qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

– Vous avez été aperçue plusieurs fois autour de ce garçon. Vous avez fait du repérage.

L'accusée vacille, car elle n'avait pas anticipé l'arrivée de ce coup.

En effet, depuis les révélations du vieux Komara, alors que l'enfant n'avait alors qu'un an, elle est revenue le voir régulièrement et plus précisément le vingt-cinq décembre de chaque année. Le jour des cadeaux. Le jour où la famille N'Guessan sort vers dix heures pour aller partager le repas de fête dans la famille Konan

Elle ne se laisse pas intimider et reprend du poil de la bête en répliquant,

– suis-je interdite de séjour quelque part dans ce pays ?

– Non, mais ce n'est pas une coïncidence qu'on vous ait vu plusieurs fois dans l'environnement de cet enfant qui, comme par hasard a été enlevé.

– Si vous cherchez bien vous trouverez sûrement qu'il y a sans doute de bonnes raisons à cela.

– Vous reconnaissez donc que vous avez bien rôdé autour de cet enfant.

Renée ne répond pas. Alors, le commissaire pensant avoir marqué un point important enchaîne,

– Vous savez que c'est assez pour vous inculper et vous mettre en détention préventive.

– Vous concentrer sur moi ne fait que perdre du temps sur le vrai ravisseur, alors réfléchissez bien. Je suis de votre côté, car je veux aussi retrouver cet enfant.

Le commissaire Youwa a de l'expérience. Il analyse le calme et les réponses de la jeune dame et n'y voit pas de véritable faille. Au contraire, il sent qu'elle est animée par une certaine sincérité.

Après tout, il n'y a pas de preuve directe contre elle dans cet enlèvement. Les parents du petit Stéphane qui sont derrière la vitre sans tain n'ont pas reconnu en elle la jeune dame qui est venue chercher Dieudonné le jour de sa disparition. Il n'y a que la servante qui est formelle dans son témoignage. Et ce

n'est pas crime de se promener dans un marché ou dans un quelconque quartier.

Au même moment, de l'autre côté de la vitre, le pasteur N'Guessan est complètement laminé. Il avait quitté une dizaine d'années plus tôt, une jeune fille apeurée comme une proie sans défense au milieu de féroces prédateurs, il retrouve là, une femme, belle, sûre d'elle et qui est sur le point de faire voler en éclat tout ce qu'il a bâti patiemment depuis tant d'années. Quelle magique métamorphose a pu sortir cette chrysalide dégoûtante de son cocon de sorcière qui lui collait à la peau, pour en faire un papillon si léger et si éclatant ?

Il ne tient plus en place. Il tourne en rond dans la pièce, le dos inondé de sueur. Il essaie de sortir pour respirer un peu d'air frais, mais n'y arrive pas. Il faut qu'il l'ait à l'œil. Elle est bien trop dangereuse pour sa famille. Il en oublie presque la raison de sa présence là, dans ce commissariat.

Le commissaire sort pour faire le point avec son équipe. Ses collègues sont unanimes. Deux réponses sont pleines d'ambigüités qu'il faut absolument lever.

Elle dit qu'elle avait de bonnes raisons d'être dans l'environnement de l'enfant et qu'elle veut aussi retrouver l'enfant. Il faut qu'elle s'explique plus sur ces points.

De retour dans la salle d'interrogatoire, le commissaire se montre toujours direct.

– Pouvez-vous me dire pourquoi vous avez dit que vous aviez de bonnes raisons d'être dans l'environnement de l'enfant.

– Cet enfant est le mien !

Le commissaire qui en a pourtant entendu de bien bonnes n'en croit pas ses oreilles. Il connaît un petit moment de trouble, mais se ressaisit très vite.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

– Je ne peux aller plus loin monsieur. Maintenant c'est à vous de vous adresser aux bonnes personnes pour avoir les détails. Ça vous fera gagner du temps précieux pour trouver l'enfant.

Le commissaire sort de la salle d'un pas décidé. Il trouve le pasteur qui fait des allers-retours dans le couloir et lui demande d'une voix pleine de colère de le suivre. Il le fait asseoir à la table avec les autres policiers.

– Il y aurait-il des choses qu'on devrait savoir et qui nous ont échappé. Si tu veux qu'on retrouve ton fils. Il est temps que tu nous dises tout. Mais vraiment tout ce que tu sais.

Le pasteur N'Guessan acculé ne peut plus reculer. L'inondation qui n'affectait que son dos s'est maintenant étendue à toutes les parcelles de son corps. Le corps parle déjà. Il faut maintenant qu'il mette en mots ce qui transpire déjà de ce corps en liquéfaction.

Il s'écroule sur une chaise et se met à table. Il raconte tout aux policiers.

Il jure cependant que ni lui ni son épouse ne sont impliqués dans cet enlèvement.

Youwa Mathias retourne dans la salle d'interrogatoire. Le ton est nettement différent.

— Je vous présente mes excuses maître Kouassi. Je suis sincèrement désolé pour tout ce qui s'est passé. Je suis prêt à enregistrer votre plainte aujourd'hui même, car vous êtes l'une des deux principales victimes de cette histoire. Mais en attendant, le temps presse et vous avez l'air d'avoir une idée de ce qu'il faudrait faire pour retrouver l'enfant. Alors aidez-nous à le retrouver.

— Je salue votre perspicacité monsieur le commissaire. Nous en sommes là où nous aurions dû commencer.

Renée vient de franchir la délicate frontière qui la situait du mauvais côté de la vitre. D'accusée, elle est désormais une enquêtrice au service de la vérité.

À la table des policiers, elle fait une proposition qui ne manque pas d'intérêt aux yeux de tous ceux qui sont autour de la table.

Elle propose qu'on médiatise l'histoire au maximum. L'histoire réelle. Que les médias s'en emparent et que le pasteur confesse son forfait devant ces médias, qu'il soit arrêté avec son épouse et tous ceux qui sont impliqués dans l'affaire.

Les effets attendus sont de deux ordres, dit-elle :

Le premier cas. Puisque le pasteur n'est plus reconnu comme étant le père de l'enfant et qu'il va

de toutes les façons, lui être retiré, sa valeur marchande s'écroule. D'autre part, incarcéré, cet homme ne serait plus en mesure de payer la rançon réclamée.

Deuxième cas. Avec un peu de chance, le kidnappeur peut avoir été impliqué dans l'enlèvement du bébé à sa mère, et sera donc automatiquement dans les personnes arrêtées. Dans ce cas, s'il ne veut pas aggraver sa situation, il sera sûrement poussé à libérer le petit avant, ou avouer le forfait rapidement.

Dans les deux cas, on peut espérer que la ou les personnes qui le détiennent le libèrent sain et sauf.

C'est un pari, un risque qu'il faut prendre, car on n'est pas non plus à l'abri d'une réaction de fuite en avant qui pourrait conduire à l'assassinat de l'enfant.

Pour ce qui concerne les médias, on ne devrait pas avoir du mal à les intéresser étant donné leur aversion pour les pasteurs. Ces derniers sont accusés à tort ou à raison d'avoir activement soutenu le pouvoir du précédent président. Et comme dans tous les médias, que ce soit la télévision, la radio ou la presse écrite, tous les journalistes sont des anciens ou récemment convertis à la religion du nouveau maître du pays, ça devrait être du pain bénit pour eux. Ils devraient tous donner un écho sans commune mesure à cette affaire à laquelle on donnera en toute mauvaise foi quelques ramifications politiques.

BONNE À TOUT FAIRE

28 LE JOUR OÙ RENÉE ET AYA S'AFFRONTENT

Au premier chant du coq dans le village, Renée desserre délicatement ses bras du corps de sa mère et va réveiller ses frères.

L'heure n'est plus aux pleurs. Ils sont tous finalement heureux d'être au chevet de leur vieille mère dans cette maison familiale. Même le souvenir du père manquant s'est estompé dans le calme de la nuit.

Les garçons ont réalisé une partie des rêves de leur mère en la mettant sous un toit confortable. C'est une grande maison où chacun d'entre eux a sa place. On y trouve tout le confort que l'on a plus souvent dans les grandes maisons de ville. Ces garçons ont de bonnes places dans le métier de militaire qui est actuellement le plus rentable. Ils disposent de budgets conséquents pour administrer militairement toute la sous-région de Katiola. Ils collectent les revenus du juteux contrôle routier et les taxes sur les commerces sans la moindre traçabilité. Alors ils en profitent bien. Ce serait même une bêtise que de s'en priver.

À quatre heures trente, tous les trois sont réunis dans le salon.

Renée raconte son histoire. Aucun détail ne leur est épargné.

Eux écoutent respectueusement leur sœur tantôt les yeux fermés pour mieux vivre la situation décrite, tantôt pour s'en préserver quand le récit est insupportable.

Elle prend soin de s'aménager des temps de pause dans son récit par nécessité. Elle ne cherche pas ici à faire des figures de style. Elle a réellement besoin de prendre des forces quand cela est nécessaire, notamment dans le récit des moments les plus atroces qu'elle a traversés. Là où elle sait qu'elle n'est pas à l'abri de fondre en larmes. Renée ne veut plus pleurer ni faire pleurer ses frères.

Au bout d'une heure de ce long monologue, elle s'arrête. Le silence est pesant. Ses frères la regardent. Ils ne comprennent pas. Ils savent qu'elle n'a pas mis un point final à son récit.

...

– Voilà, je viens de vous raconter l'histoire de votre sœur Aya.

Les jeunes gens la fixent encore plus étonnés. Ils savent qu'elle n'a pas fini.

Alors, elle prend son temps. Elle en a besoin pour se donner le courage. Elle en a besoin pour aller plus loin.

Maintenant, je vais vous raconter la vie de Renée, dit-elle.

– J’ai volontairement quitté la peau d’Aya pour renaître. Je n’avais pas eu le choix. C’était ça, ou me jeter sous un camion...

Elle continue son récit de la même façon en décrivant dans le détail toutes les situations qu’elle a vécues jusqu’à leur rencontre la veille dans ce camp de militaires.

Puis elle s’interrompt encore. Une autre étape commence.

Elle prend le temps d’une bonne respiration avant d’ajouter :

– Mais vous, vous ne m’avez pas tout dit. Je vais repartir dans une heure ou deux, je ne peux partir d’ici sans en savoir plus.

Les deux frères se regardent. Ils ne comprennent pas, ou alors ils font semblant. Kakou, en frère aîné, prend la parole.

– Moi j’ai une femme qui est actuellement enceinte. Son petit frère se sent obligé d’ajouter :

– Moi j’ai des copines, mais rien de bien sérieux pour le moment.

Elle saisit de chacune de ses mains, une main de chacun de ses frères.

– Je suis fière de vous les gars.

Elle leur serre bien les mains, puis les lâche. Et ajoute, en appuyant bien chaque mot,

– Vous avez tué. Tué une fille.

Vous êtes les frères d’Aya. Mais elle, cette fille, c’était une collègue, une amie de Renée.

Et Renée, une femme de loi, ne peut fermer les yeux sur ça.

C'est un vrai conflit intérieur, un tsunami que vit la jeune femme. Elle vient de retrouver sa famille, ce qu'elle espérait depuis tant d'années sans plus vraiment y croire. Elle n'est plus seule au monde. Elle a des frères qui sont devenus des hommes respectables. Elle en est fière, mais...

Ils ont aussi commis un meurtre.

Sa souffrance intérieure est sans commune mesure. Mais elle sait qu'elle doit faire face jusqu'au bout.

– C'était un malheureux accident.

C'est Kwam qui essaie d'expliquer l'inexplicable.

– On te cherchait depuis presque une semaine en allant de fausses pistes en fausses pistes jusqu'à ce qu'on ait ce tuyau fiable. C'était une période où tout le monde était sur les nerfs et que nous-mêmes, pour tenir le coup, on fumait beaucoup de cannabis et on prenait des comprimés qu'on nous distribuait pour tenir le coup.

Nous n'étions pas toujours très lucides, grisés par les victoires. Nous étions les maîtres d'Abidjan. Les maîtres du pays. Tout le monde s'écartait quand on arrivait quelque part. Nous nous sommes abandonnés aux plaisirs faciles, galvanisés par l'impunité.

Donc quand on a interrogé cette fille pour qu'elle nous dise où on pouvait te trouver, et qu'elle n'a rien voulu nous dire, ça nous a énervés. Et en voulant

l'impressionner, le coup est parti tout seul. C'était un accident.

La sœur reprend la parole, toujours en donnant à chaque mot le poids qu'il mérite,

– Sachez que les parents de cette fille ont porté plainte. Renée est leur avocate. Elle sera donc à leur côté. Mais votre sœur Aya sera du vôtre. Elle ne vous abandonnera jamais.

Elle se lève, embrasse ses deux frères. Puis va en faire de même pour sa mère.

Elle s'en va.

BONNE À TOUT FAIRE

29 LE JOUR OÙ LA VÉRITÉ, ET TOUTE LA VÉRITÉ EST DITE

Tous les médias ouvrent leurs journaux du soir sur le pasteur voleur d'enfant qui se confesse devant les caméras.

Kakou appelle son petit frère Kwam

– Allume la télé !

– Je suis déjà dessus. Ils parlent de l'affaire partout. C'est un truc de fous.

Certains voulant absolument faire dans le sensationnel, s'aventurent même bien loin en affirmant qu'il y aurait d'autres enfants enlevés par le couple pour en faire des sacrifices. C'est ce qui expliquerait le grand succès de cette église et l'école privée qu'elle gère. Ils vont jusqu'à dire que ces enfants seraient enterrés sous l'église.

Dans la foulée, la police arrête tous ceux qui ont été de près ou de loin impliqués dans le crime originel. Tous les membres de la famille Konan et leurs servantes, le médecin ami et fidèle du pasteur qui a signé le certificat de naissance...

Leurs domiciles respectifs sont perquisitionnés et de nombreux documents saisis.

Au commissariat du 33^{ème} arrondissement, une jeune fille qui paraît avoir une vingtaine d'années se présente au commissaire Youwa.

Elle est transie de peur. Elle regarde autour d'elle comme si elle se sentait persécutée par un ennemi invisible.

– C'est moi qui suis allée chercher l'enfant dans la famille.

Le commissaire se cale bien dans son fauteuil. Il se racle la gorge et prend instinctivement son bloc-notes.

– Donnez-moi votre nom et prénom

– Gohi Lou Marina

– C'est vous qui êtes allé chercher l'enfant, dites-vous, où était-ce ?

Elle décrit parfaitement la situation de la maison des parents du petit Stéphane chez qui Dieudonné était pour l'anniversaire.

– Et où l'avez-vous emmené ?

– Une voiture m'attendait un peu plus loin dans la rue.

– Qui la conduisait ?

Et voilà, le nom est lâché.

– C'est son oncle. Il m'attendait un peu plus loin dans la rue.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Jean-Paul Ange

– Il y avait d'autres personnes avec vous ?

– On était trois avec l'enfant.

- Ensuite, où êtes-vous allés ?
- Dans une cour à Yopougon. C'est là qu'on a laissé l'enfant à un monsieur.
- Quel monsieur ? Comment s'appelle-t-il ?
- Je ne sais pas, je ne l'avais encore jamais vu.

Le commissaire déroule une carte de Yopougon sur la table. La jeune fille a du mal à s'y retrouver. Le policier n'est pas étonné. Personne ne se sert de carte dans le pays. Les témoins savent très souvent décrire les lieux, mais n'arrivent pas à les situer sur des cartes. Il note avec patience la description que fait la jeune fille des lieux, puis les transcrit sur la carte.

Le policier envoie aussitôt une équipe d'intervention sur le site pendant qu'il continue l'interrogatoire

- Avez-vous revu l'enfant depuis ce jour-là ?
- Non
- Quelles sont vos relations avec Jean-Paul Ange ?
- Je sais qu'il est marié, mais il est aussi avec moi.
- C'est votre amant ?
- Oui.
- Où vivez-vous ?
- Chez mes parents
- Vos parents sont au courant de cette relation ?
- Non
- ...
- Pourquoi vous avez accepté de participer à l'enlèvement ?
- Il m'a fait des promesses.

Elle hésite quelques secondes avant de continuer.

– Avec l'argent, il devait acheter un visa pour aller en Europe. Une fois arrivé là-bas, il m'aurait fait venir.

– Dans quel pays voulait-il aller ?

– D'abord au Nigéria parce que c'est avec les Nigériens qu'on achète le visa. Et ensuite ils te font partir en Angleterre, en Allemagne ou en France.

Le téléphone du commissaire sonne.

L'équipe d'intervention a retrouvé l'enfant.

Il était attaché à un barreau de fenêtre dans la chambre d'un homme d'origine nigériane.

Jean-Paul Ange convoqué dans le bureau du commissaire, ne se fait pas prier pour avouer son forfait. Il est bien l'auteur de cet enlèvement.

C'est bien lui qui orchestrait tout ce manège. Et comme il était désormais installé chez son beau-frère de pasteur, tout comme ses parents et ses sœurs, il pouvait surveiller les allées et venues de cet homme. Il en profitait ainsi pour lui envoyer les messages au moment opportun en passant par un complice situé à Lagos au Nigéria.

Il n'a eu aucun mal à poser la chaussure de l'enfant badigeonnée de son propre sang sur le pare-brise de la voiture. Il s'est volontairement saigné pour rendre son manège plus épouvantable et crédible.

BONNE À TOUT FAIRE

Tous les protagonistes de cette mascarade d'enlèvement de bébé puis de l'enfant ont avoué leurs forfaits. Tous leurs témoignages concordent parfaitement.

BONNE À TOUT FAIRE

30 LE JOUR OÙ LA JUSTICE S'ÉLÈVE AU-DESSUS DE TOUT

Au tribunal de grande instance du Plateau, a lieu aujourd'hui le procès de l'assassinat d'une travailleuse du sexe par deux militaires. Les frères Kouassi.

L'affaire n'est pas banale, puisque ces deux soldats sont considérés comme des héros de la guerre postélectorale, et à ce titre, fermement soutenus par leur hiérarchie.

S'ils sont aujourd'hui devant les tribunaux, c'est grâce à la persévérance d'une jeune avocate, maître Renée Kouassi qui représente l'association des travailleuses du sexe appelée SEXY ; association qui est partie civile dans l'affaire aux côtés des parents éplorés.

Je vous disais que l'affaire n'était pas banale puisque vous avez bien entendu. L'avocate qui a fait éclater toute cette affaire s'appelle maître Renée Aya Kouassi. Elle n'est rien d'autre que la sœur aînée des deux accusés.

Je vous cite juste ici la conclusion de sa brillante plaidoirie qui a ému toute l'assistance :

“Moi, maître Renée Kouassi, j'ai usé de toute mon énergie pour que vous soyez là, pour ce que vous

avez fait. Et je serai la première debout pour applaudir votre condamnation. Mais, Aya Kouassi votre sœur pleurera de tristesse. Elle viendra vous rendre visite au parloir chaque jour que le ciel lui donnera. Elle sera toujours là pour vous, que vous en soyez dignes ou pas. Les liens du sang ne sont pas négociables. Ils sont immuables. Ils s'imposent à nous. Votre sœur ne viendra pas seule, il y aura un jeune garçon avec elle”.

Ici, Olivier Koudou pour Ivoire radio, à vous le studio...

Maman me disait toujours, « si je savais lire et écrire, je lirais et écrirais un livre par jour ». Alors, j'ai écrit ce livre, notre histoire, pour te rendre hommage, maman.

Aya.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Antoine BOTTI est enseignant.

Il réside en Mayenne près de la ville de Laval en France.

Très sensible aux problèmes sociaux et à l'éducation, il est président et militant de trois associations à vocation humanitaire.

“Bonne à tout faire” est son premier roman publié. Il y rend hommage à sa mère qui était totalement illettrée, tout en dénonçant la maltraitance aux enfants et l'esclavage moderne que l'on a trop souvent derrière la porte d'à côté sans s'en apercevoir.

Antoine BOTTI est aussi l'auteur de:

- TERRY, paru en 2023
- Nés à Verailles, paru en 2024.